This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SE TAIRE ET PAIRE

BL
2773
C714
1766

DISCOURS
SUR
LA LIBERTÉ
DE PENSER,
PAR Mr. A. COLLINS.

Traduit de l'Anglois & augmenté d'une

LETTRE D'UN MÉDECIN ARABE;

AVEC

l'Examen de ces deux Ouvrages

PAR Mr. DE CROUZAS.

Nouvelle Edition corrigée.

TOME SECOND.

A LONDRES.

MDCCLXVI.

[illegible]

EXAMEN
DU DISCOURS
SUR
LA LIBERTÉ
DE PENSER,

ECRIT A M. D. LIG.***

PAR. M. DE CROUZAS.

428781

LA LIBERTÉ

DU DIVORCE

PAR

LA LIBERTÉ

DE PENSER,

PAR M. DE CROUSAZ.**

AVERTISSEMENT.

LE titre ſeul de l'ouvrage qu'on examine a déja allarmé bien des gens qui font conſiſter leur Religion à dominer, & celle des autres à ſe ſoumettre. Mais une infinité de choſes, qui y ſont répandues, n'ont pas moins ſcandaliſé les perſonnes raiſonnables qui ſe ſont formées de juſtes idées de la Religion, & qui l'eſtiment & l'aiment, comme elle le mérite; de ſorte que M. *** a trouvé le ſecret de déplaire à tous ceux qui ne ſont pas partiſans des Athées & des Déiſtes.

On peut ranger en deux claſſes les matieres qui compoſent ce Livre. Il y prouve qu'on ne doit rien croire ſans examen. C'eſt là un but qu'il ne déguiſe point, & il paroît d'abord que ſon Livre n'eſt écrit que dans cette vue. S'il avoit agi de bonne foi, & qu'en effet il ne ſe fût propoſé d'autre but, on devroit toujours lui tenir compte de ſa bonne intention, quoique ce même

ſujet ait déja été mis par divers Auteurs, dans un beaucoup plus grand jour. Mais dès qu'on a lu quelques pages du Discours ſur la Liberté de Penſer, on ne ſauroit s'empêcher de ſoupçonner ſon Auteur d'avoir eu une autre vue, que celle dont il fait d'abord profeſſion. A tout moment, il poſe des principes; il fait des raiſonnemens; il laiſſe échapper des refléxions qui vont à perſuader que l'examen eſt inutile, qu'il ne ſauroit aboutir à aucune certitude, & qu'il eſt comme impoſſible de s'aſſurer d'aucune Vérité. Raſſemblez ces deux Parties, voici ce que vous en conclurrez: On ne doit rien croire ſans examen; L'examen ne ſauroit rien nous apprendre ſûrement: Donc il ne faut rien croire; & ſi on raiſonne, ce doit être ſimplement pour s'amuſer, pour ne laiſſer pas enrouiller dans une oiſive ſtupidité, la faculté qu'on a de penſer, de réfléchir, & de contredire les autres, pour goûter enfin le doux plaiſir de donner carriere à ſon eſprit & à ſon imagination. Ces ma-

ximes menent à d'affreuſes conſéquences, & elles ne vont pas moins qu'à bouleverſer la Société, & à faire du genre humain le plus affreux cahos. S'il ne faut rien croire ſans examiner, & ſi l'examen ne nous apprend rien avec certitude, nous ne ſaurions nous aſſurer ſi la Vertu & le Vice ne ſont que de vains noms; ſi tout eſt permis, ou s'il y a quelque choſe d'injuſte. En un mot, ſur les ſentimens & ſur la conduite, ſur le préſent, & ſur l'avenir, en vain on conſultera la raiſon qui n'apprend rien que de douteux. Il vaut mieux ſuivre ſa fantaiſie qui a au moins l'agrément de ſon côté. Les libertins pourroient les premiers ſe trouver mal de ces conſeils. Il leur plaît de donner eſſor à leur eſprit, & de s'égayer en regardant comme des viſionnaires ceux qui ont de la Religion; mais ceux-ci ſe conſoleront de cette injure en regardant à leur tour ceux qui la leur font, comme des inſenſés & des furieux.

On auroit pu ſéparer tout ce que ce

Livre renferme de favorable au libertinage d'avec quelques réflexions ſenſées, qui ſervent de prétexte, & comme d'enveloppe à ce que bien des gens regardent, comme le but principal de l'Auteur. Mais pour faire cette ſéparation il auroit fallu refondre un ouvrage où d'ailleurs l'ordre ne regne pas beaucoup. Pour abréger on a pris un autre parti. On a commencé la lecture de ce livre, en mettant à part toute prévention. Ce qu'on y a trouvé de juſte, on en a profité, & quelquefois on l'a appuyé par de nouvelles preuves; & ce qu'on y a rencontré de raiſonnemens dangereux, on l'a relevé, & on s'eſt appliqué à en découvrir le foible.

On auroit pu pouſſer cet examen beaucoup plus loin; mais on a cru qu'il n'étoit pas néceſſaire de l'étendre davantage, pour rendre ſans effet tous les coups que M.*** s'eſt flatté de porter à la Vérité & à la Religion.

EXA-

EXAMEN
DU
DISCOURS
SUR
LA LIBERTÉ
DE
PENSER.

A M***.

QUELQUE empreſſement que j'euſſe à lire le nouveau *Traité de la Liberté de Penſer*, je n'en ai pu trouver le tems avant le commencement de nos vacances d'automne ; diverſes occupations dont je m'étois chargé & que je devois indiſpenſablement remplir, avant que de penſer à autre choſe, ne m'ont pas permis de vous ſatisfaire plutôt, & de vous tracer ces réflexions que je vous ai deſtinées, dès le moment que vous me les avez demandées.

I. J'ai commencé la lecture de cet ouvrage dans toute cette favorable préven-

tion que vous me connoiſſez pour les auteurs qui ſe plaignent, & ſur-tout pour ceux qui gémiſſent ſous des coups que le zele & la bonne intention ne permettent pas de moderer; & plus l'on m'aſſuroit que Mr. * * s'étoit effectivement rendu digne de l'indignation du public, plus j'étois ſur mes gardes, dans l'appréhenſion de lui faire tort, en me laiſſant emporter par le nombre des ſuffrages, & je me flattois agréablement de la penſée de vous plaire en me rendant l'avocat d'un auteur accablé.

Vous ſavez d'ailleurs que ces gens toujours prêts à ſe recrier ſur le poiſon d'une lecture, dès qu'elle préſente quelques idées qui n'aſſortiſſent pas aſſez avec leur ſyſtême, ne ſont pas fort de mon goût. C'eſt trop honorer l'erreur que de la croire ſi redoutable, & de s'imaginer qu'on ne peut éviter ſes pieges qu'en la fuyant. Le ſpectre croît à votre imagination effrayée, dès que vous lui tournez le dos: mais oſez le regarder d'un œil fixe, vous verrez que ce n'eſt rien & vous aurez honte d'avoir eu peur. Le grand jour eſt contraire à une ténébreuſe lueur. Mais la lumiere du jour ne ſauroit être obſcurcie par les ténebres, c'eſt à elle à les diſſiper; la confiance ſied bien à une bonne cauſe. Un

homme qui croit ſur-d'autres fondemens que ſur l'autorité de ſa nourrice, ou ſur celle de quelques maîtres qui eux-mêmes n'ont jamais examiné après leur nourrice: Un homme qui croit parce qu'il a cherché la vérité, & qu'il s'en eſt convaincu par de ſolides raiſons, ſe trouve trop bien de la voie de diſcuſſion pour la redouter & pour refuſer d'y entrer avec qui que ce ſoit.

Il me tombe peu de livres entre les mains que je ne liſe encore dans le même eſprit que je liſois dans ma jeuneſſe, uniquement en vue de m'inſtruire, d'apprendre quelque vérité, de découvrir quelque lumiere que je n'avois pas encore apperçue, ou quelque nouvelle preuve des ſentimens dont j'étois déja perſuadé; ou enfin quelque réflexion qui me tirât de quelque erreur dont il ſe pouvoit que je me fuſſe laiſſé ſurprendre. Tel eſt l'effet d'une longue habitude & c'eſt dans cette vue que j'ai étudié le Traité de la Liberté de Penſer dont le titre ſeul me faiſoit déja plaiſir.

II. Il faut penſer, il faut réfléchir pour ne pas devenir la dupe de quelques maîtres habiles, dont toutes les inſtructions aboutiſſent à profiter de notre facilité, & à nous prévenir pour ce qu'ils ont intérêt de nous faire croire. Il faut encore penſer

& réfléchir pour n'être pas le jouet des visionnaires, dont l'imagination échauffée ébranle, comme par contagion, celle des autres & l'entraîne dans tous ſes écarts, ſouvent ſans rien alléguer qui mérite tant ſoit peu le nom de preuve. On comprend par la préface de l'auteur du Traité de la Liberté de Penſer, qu'il s'eſt propoſé d'écrire pour garantir ſon lecteur de ces deux genres d'illuſions.

Il y a des gens à qui des préventions dont ils ſont imbus font rejetter des principes évidens par eux-mêmes. „ Des eſprits d'un tel caractere donnent dans quelque imagination creuſe, ou, ce qui eſt le plus ordinaire, ſe livrent aux impreſſions que leur donnent volontiers certains artificieux qui ont toujours quelque vue ſecrette ; ou enfin ils ſuivent aveuglément quelques fanatiques, à qui les viſions ont fait tourner la cervelle." (*) Pour ceux-ci, il ne ſe promet pas que ſon livre leur puiſſe être utile, car „ ils prendront toujours autant de plaiſir à être trompés que les autres en auront à les ſéduire. Mais il faut auſſi avouer qu'il y a de certains ignorans à qui l'on n'a jamais inculqué ces principes d'où les hom-

(*) Diſcours ſur la Liberté de Penſer, p. 2.

mes tirent leurs connoiſſances, & qui cependant peuvent en acquérir quelques-unes, parce que leur ignorance ne les empêche point de ſe rendre à l'évidence d'une vérité, lorsqu'on la leur propoſe, ni de goûter les conſéquences qu'on en tire." (*) On a lieu de ſe promettre que ceux qui ſont moins dans la prévention que dans l'ignorance, profiteront de cette lecture, & ſe diſpoſeront à uſer de leurs droits & à ſe dégager des liens de l'autorité, en un mot à penſer librement.

Il commence la premiere ſection par définir cette liberté de penſer qu'il a en vue d'établir. C'eſt, dit-il, le droit de s'appliquer à découvrir le ſens de ce qu'on nous dit & l'évidence des preuves par leſquelles on l'appuye, afin de n'acquieſcer qu'à celles qui méritent de nous convaincre, c'eſt-à-dire, qui ont aſſez de force ou d'évidence pour produire cet effet ſur un eſprit attentif. *La liberté de penſer, eſt l'uſage qu'il eſt permis de faire de ſon eſprit, pour tâcher de decouvrir le ſens d'une propoſition quelconque, en peſant l'évidence des raiſons qui l'appuient ou qui la combattent, afin d'en porter ſon jugement, ſuivant qu'el-*

(*) Là même.

les paroiſſent avoir plus ou moins de force (†).

Il faut renoncer au titre d'homme pour renoncer à ce droit, & il faut ceſſer de regarder les autres hommes comme tels, pour le leur conteſter. Un homme veut-il que je le croye pendant que je ne ſais ce qu'il veut dire? Et dès que j'ai connu ſon intention, dès que j'ai une fois connu de quoi il me parle, & ce qu'il ſouhaite que j'en croye, en vertu de quoi encore prétendroit-il que j'adoptaſſe ſes ſentimens par cela ſeul qu'il veut que je les adopte? Si l'on s'en tient à cette définition, il eſt manifeſte que le droit de penſer librement c'eſt le droit même de penſer ſagement, de penſer avec précaution, & ce n'eſt pas ſeulement un droit dont il nous eſt permis d'uſer, c'eſt une obligation qu'il ne nous eſt pas permis de négliger. Ce droit eſt ſi évident que les preuves par où l'auteur s'applique à l'établir le ſont beaucoup moins. Je trouve même qu'il les expoſe d'une maniere qui pourroit faire prendre le change à un lecteur peu attentif. Par exemple, quand il dit qu'il n'y a aucune vérité qu'il ne nous ſoit permis de rechercher (pag. 5.), & qu'il ſeroit bon qu'on fût

(†) Page. 4.

animé par quelque eſpérance à donner eſſor à ſon imagination ſur toutes ſortes de ſujets (p. 9.). Pour peu qu'on perdît de vue ſa definition, on ſoupçonneroit qu'il a eu deſſein d'engager les hommes à aller au delà du droit de penſer ſagement.

III. Sur quelque ſujet qu'on nous entretienne, nous ſommes ſans contredit en droit d'exiger qu'on nous faſſe entendre ce que l'on en dit, & qu'on nous prouve que ce qu'on nous en dit eſt vrai, ſi l'on veut que nous le recevions pour tel. Il n'y a point de maxime plus ſage & plus néceſſaire. Mais ce ſeroit une licence extravagante que de ne donner aucune borne à ſa curioſité, de ne renfermer ſes penſées dans aucun ordre, & de s'évaporer en conjectures ou en objections ſur tous les ſujets qui pourroient ſe préſenter, ſans conſulter ſes forces & ſans examiner ſi l'on eſt muni de tous les principes néceſſaires pour en juger ſolidement.

IV. Je conçois qu'une extrême averſion pour la contrainte peut engager un eſprit, d'ailleurs raiſonnable, à ſe permettre plus de liberté qu'il ne devroit, car par-là-même qu'on hait la contrainte, on donne dans des penſées hardies, & on ſe laiſſe aller à des expreſſions outrées. Les ſcien-

ces & les arts tiennent l'un à l'autre ; il a raiſon de le dire, & peut-être qu'il n'y en a point dont on puiſſe ſe procurer une parfaite connoiſſance, pendant qu'on n'aura aucune teinture des autres. Mais de conclure de-là que toutes les ſciences doivent concourir à l'éclairciſſement de l'Ecriture ſainte, comme ſi Dieu à l'imitation d'Homere (ſuppoſé qu'Homere ait eu le deſſein que ſes commentateurs lui attribuent) avoit affecté de dicter un livre, où l'élévation infinie de ſon intelligence fût marquée dans l'obſervation de l'*art d'écrire le plus exquis* ; ce ſeroit-là attribuer au Seigneur un deſſein très-indigne de lui. Un ouvrage eſt parfait, quand il renferme ce qui le rend propre au but auquel il eſt deſtiné ; or pour mettre les hommes dans la route du ſalut, un livre qui renfermât énigmatiquement toutes les ſciences n'étoit pas ce qu'il falloit. „ Qu'eſt-ce que la Bible, ſinon un recueil de différens traités dictés par Dieu même en différens tems ? Qui peut douter que tout ce qui y eſt contenu, venant d'un tel Auteur, n'y ait été couché avec la derniere perfection ? Car il eſt impoſſible que Dieu, en daignant bien s'abaiſſer juſqu'à enſeigner les hommes par la voie de l'Ecriture, eût voulu le faire d'une

d'une maniere ou plus imparfaite ou plus défectueuſe qu'un ſimple mortel; ou qu'il ait pu agir contre les regles de l'art d'écrire, en n'obſervant point la juſteſſe dans la deſcription des ſujets, ou en ne donnant pas à leurs parties une proportion aſſez juſte pour nous empêcher de penſer qu'il eût été capable ou d'irrégularité, ou de prendre une choſe pour une autre.

Or fut-il jamais dans le monde un livre plus diverſifié que la Bible? On y voit des livres Hiſtoriques, qui traitent les uns de la création de ce grand Univers, & de l'affreux déluge qui ſubmergea la terre; les autres du gouvernement tant civil que ſpirituel de tout le genre humain, pendant l'eſpace de plus de deux mille ans, & de celui d'une nation particuliere pendant plus de huit cens.

On y apprend en différens endroits quelles ont été les loix preſcrites à ce peuple privilégié, comment deux religions dont l'une devoit mettre fin à l'autre, ont été inſtituées; ce qu'il y a eu de naturel ou de miraculeux dans les phénomenes qui ont paru les plus extraordinaires dans le monde; juſqu'à quel point on a porté la magnificence des bâtimens; en un mot on y trouve une ſi grande diverſité de matieres,

dont les unes ont rapport à l'agriculture, d'autres à la navigation, quelques-unes même à la médecine & à la pharmacie, plusieurs enfin aux mathématiques, qu'on peut dire que cet ouvrage eſt ſi univerſel, qu'il n'y a ni art ni ſcience dont quelque partie n'y ſoit touchée.

Si ce que je viens de dire des livres ſacrés eſt inconteſtable, pourra-t-on me nier cette conſéquence, que pour acquérir une parfaite intelligence des ſujets traités dans ce livre divin, il faut néceſſairement avoir lu au moins une partie des ouvrages qui traitent de ces différentes ſciences, puiſque pour bien poſſéder l'abrégé de toutes ces ſciences, il faut néceſſairement avoir une juſte idée de chacune d'elles? (p. 12-14.)"

Ces paroles me paroiſſent renfermer des vérités parmi bien des exagérations. On peut, ſans le ſecours des ſciences humaines, s'inſtruire, en liſant l'Ecriture, de pluſieurs vérités & de vérités capitales, dont la perſuaſion remplit de confiance en Dieu & nous forme à la vertu. On peut auſſi tirer des ſciences humaines des ſecours très-utiles pour éclaircir divers endroits qui ſont obſcurs par des raiſons que je vais rapporter. Voici donc de quelque maniere je penſe ſur les ſecours qu'on peut tirer

des ſciences humaines, pour l'éclairciſſement de l'Ecriture ſainte.

L'homme eſt ſans doute obligé de faire uſage des facultés qu'il a reçues de ſon Créateur. Dieu nous les auroit-il données s'il vouloit bien que nous les négligeaſſions, & qu'elles demeuraſſent inutiles? Le bon uſage de nos facultés n'eſt donc pas une ſimple liberté, c'eſt une obligation; ce n'eſt pas ſeulement un droit, c'eſt un devoir. Dieu nous a rendus capables d'acquérir des connoiſſances, le ſoin que nous prenons de nous inſtruire marque que nous ſommes ſenſibles à cette faveur, & nous en témoignons notre reconnnoiſſance par notre application à en profiter. Un homme donc qui par la ſituation où la Providence l'a placé ſur la terre, ſe trouve en état de cultiver ſa raiſon, fait ce qu'il doit, & ce à quoi Dieu l'appelle, quand il ſe rend attentif à ſes idées, qu'il les compare les unes avec les autres, qu'il ſépare avec une grande circonſpection, ce qu'il connoît avec évidence d'avec ce où il trouve encore de l'obſcurité, de l'embarras & de l'incertitude. Il fait ce qu'il doit lors qu'éclairé par des principes évidens, il en tire des conſéquences néceſſaires, afin d'aller de lumiere en lumiere, de croître cha-

que jour en connoiſſance & de faire ſervir celles dont il eſt éclairé à éclairer les autres.

On a ſur-tout de très-grandes obligations à ceux qui étudient en vue d'éclaircir l'Ecriture ſainte, & de diſſiper les obſcurités que la ſuite des temps a répandues ſur ce livre ſacré, dont les inſtructions ont l'autorité de Dieu même pour preuve de leur vérité. On ſait qu'il y a des gens qui ſemblent n'avoir dans la tête que le furieux deſſein de s'affranchir, & d'affranchir avec eux le reſte des hommes, de toute contrainte & de toute regle. Ils en veulent ſur-tout à l'Ecriture ſainte, & tous leurs raiſonnemens tendent à la faire regarder ou comme incertaine, faute de preuves qui établiſſent bien nettement ſa Divinité, ou comme inutile, par ſon extrême obſcurité. Le genre humain a des obligations infinies aux ſavans qui s'appliquent à dévoiler le pernicieux deſſein de ces gens-là, à rendre inutiles tous les prétextes dont ils ſe ſervent pour le couvrir, & à diſſiper tout ce qu'ils alleguent de preuves pour s'autoriſer dans leurs doutes. Ceux-là donc qui travaillent ou à établir la vérité & la divinité de l'Ecriture ſainte, ou à éclaircir ce qu'on y rencontre d'obſcur, me paroiſ-

ſent faire un ſi bon uſage de leur tems, & s'occuper d'un deſſein ſi important & ſi utile, que ſi même il leur arrive quelquefois de ſe méprendre, loin de relever leurs fautes avec aigreur & avec emportement, (comme cela n'arrive que trop) il me ſemble au contraire qu'on devroit pardonner à leur zele & à leur bonne intention. Si ceux qui travaillent à l'explication de l'Ecriture ſainte, unis de cœur, par la conformité d'un but ſi ſage & ſi louable, s'aimoient & ſe communiquoient modeſtement leurs conjectures, on verroit bientôt ceſſer les diſputes, & l'opiniâtreté céderoit au plaiſir raiſonnable de ſe prêter réciproquement leurs lumieres, & de profiter des penſées les uns des autres.

Je conviens donc que la connoiſſance des langues, & des coutumes anciennes, que l'étude de l'hiſtoire, & celle des mathématiques même, peuvent répandre un grand jour ſur bien des endroits qui ſans cela demeureroient obſcurs, & quelquefois inintelligibles. Mais de ſe figurer, ſous ce prétexte, que l'Ecriture ſainte eſt un livre dicté avec un art ſi divin, qu'il renferme un précis de toutes les connoiſſances, une Encyclopedie pour l'intelligence de laquelle il faut tout ſavoir, c'eſt, ce me ſem-

ble, trop abuſer de la liberté de penſer, c'eſt donner carriere à ſon imagination & lui permettre des conjectures ſans fondement.

V. Dieu connoiſſant le penchant des hommes à préférer les phantômes de leur imagination à l'évidence de leurs idées, & à la lumiere du bon ſens, & voyant la facilité avec laquelle ils abuſent de leur raiſon, & la plient en mille ſens pour autoriſer leurs chimeres, a voulu, dans ſon infinie bonté, prévenir nos égaremens, par le moyen des maximes qu'il a fait répandre dans les livres ſacrés ; ces maximes doivent être nos regles. Quand nous parvenons en raiſonnant aux mêmes concluſions, c'eſt une preuve que nous avons fait un bon uſage de nos idées ; mais quand le contraire nous arrive, nous devons craindre de nous être trompés ; & alors nous devons réitérer avec une attention nouvelle l'examen des principes ſur leſquels nous nous ſommes appuyés, & celui des conſéquences que nous en avons tirées. Dieu, ſur-tout, pour garantir les ſimples, les gens du commun, qui, par l'état de leurs affaires & les bornes de leur génie, n'ont ni le tems ni les forces de faire des progrès en raiſonnant ; Dieu, dis-je, pour

les garantir des illuſions où pourroient les jetter les ſophiſtes ou les viſionnaires, a trouvé à propos de déclarer en peu de mots, & d'une maniere admirablement proportionnée à leur portée, les vérités dont la connoiſſance leur eſt le plus néceſſaire, & qui doivent ſervir de regle à leurs mœurs & de fondement à leurs eſpérances. Telles ſont ces vérités: L'Univers a pour auteur une Intelligence Suprême digne de toutes nos adorations; Dieu prend ſoin des hommes par ſa Providence, il veut qu'ils reglent leur conduite ſur de certaines loix dont il punira le mépris & récompenſera l'obſervation.

Les hommes ont un ſi grand penchant à ſe diſpenſer d'obéir, à ſubſtituer la ſcience à la vertu & à s'imaginer que l'étendue de leur foi ſuppléera à l'imperfection de leur obéiſſance, que ſi Dieu avoit renfermé, dans les livres de la révelation, des myſteres de Phyſique, & de Métaphyſique, on n'auroit jamais manqué, & on ſe ſeroit même cru autoriſé à faire de la théorie le capital de la religion. A peine peut-on ſe garantir de cette faute, malgré tout ce que la bonté de Dieu a pris ſoin de faire pour la prévenir.

Dieu s'eſt contenté de nous apprendre

en peu de mots qu'en ſix jours il a agencé l'Univers, ſans nous laiſſer, dans ce qu'il nous dit ſur chacun de ces jours, aucun ſecours propre à nous faire deviner de quelle maniere il lui a plu de le former, & peut-être même n'auroit-il pas fait mention de ces ſix jours, ſi cette connoiſſance n'avoit pas du ſervir de fondement à l'inſtitution du Sabbat, monument de la Création, que le tems, qui détruit tous les autres, devoit au contraire ſervir à perpétuer, puiſque ce monument ſe renouvelloit toutes les ſemaines. Il a donc appris aux hommes ſur la Création, ce qu'il leur étoit néceſſaire d'en ſavoir pour régler leur conduite.

Il en eſt de même de la Providence. Ce que Dieu nous en apprend, dans les premiers livres de l'Ecriture, eſt renfermé dans des exemples, maniere d'inſtruire le plus à la portée des ſimples; & on n'y trouve rien qui ſerve à exciter ni à nourrir la curioſité des Savans. Comme Dieu avoit trouvé à propos de conſerver dans un Peuple particulier la pureté de ſa connoiſſance & de ſon culte, le même livre, qui nous inſtruit que nous avons un Créateur qui prend ſoin de nous par ſa Providence, renferme encore les annales de ce Peuple,

au-

autant qu'il étoit néceſſaire pour l'aſſurer de ſes droits & conſerver dans ſa mémoire les obligations infinies qu'il avoit à Dieu.

Dans ce même livre ſont renfermées les loix qui devoient régler la conduite de ce même Peuple ; & ces loix, comme chacun ſait, étoient de trois ſortes : les loix morales, les loix cérémonielles, & les loix politiques. Les loix morales, qui ſont pour tous les hommes les fondemens de la vertu & les regles de la probité, ont toujours été fort claires. Les loix politiques & les loix cérémonielles l'étoient auſſi, dans le tems que Dieu les donna à ſon Peuple. Mille circonſtances dont la mémoire s'eſt effacée avec le tems, rendoient clair & ſans difficulté, pendant que la République des Hébreux ſubſiſtoit dans ſa ſplendeur, ce qui eſt maintenant obſcur, & l'eſt ſans inconvénient, puiſque Dieu n'exige plus l'obſervation de ces loix-là.

Les prophetes faiſoient diverſes prédictions dont le ſens étoit très-clair, dans le tems même qu'ils les prononçoient, & les événemens, qui ſouvent ne tardoient pas à les vérifier, affermiſſoient le Peuple de Dieu dans la foi qu'il devoit aux prophéties.

VI. Je reconnois qu'une profonde connoiſſance de l'Hiſtoire nous peut mettre aujourd'hui au fait de diverſes circonſtances, dont il faut être inſtruit pour voir clair & dans la prédiction & dans l'événement qui l'a vérifiée. Mais quand nous ignorerions parfaitement le ſens de mille prédictions particulieres, notre foi ſeroit toujours ſuffiſamment affermie par l'accompliſſement de la grande Prédiction, le centre de toutes les autres, Jeſus-Chriſt qui a rempli exactement tout ce qui étoit annoncé ſur le Meſſie. Les Savans peuvent entrer là-deſſus dans des détails utiles & édifians, je le reconnois avec l'Auteur que j'examine, je reconnois encore qu'ils ſont dans l'obligation de s'appliquer à ce travail, & de faire part au Public de leurs découvertes, comme le Public à ſon tour eſt dans l'obligation de les animer à des travaux, bien ſouvent très-penibles, & par ſa reconnoiſſance & par ſa facilité à leur pardonner quelques mépriſes, quand il leur arrive d'y tomber. Mais quand les détails ſeroient ignorés, ce qu'il y a de néceſſaire à ſavoir eſt évident & hors de doute: le tems où les prédictions devoient être accomplies eſt paſſé. Elles ont été remplies par ce que Jeſus-Chriſt a fait;

les plus ſimples ſont en état de s'en convaincre : tels étant les deſſeins de Dieu quand il a fait écrire ſa parole. Pour remplir ſes deſſeins, il n'étoit nullement néceſſaire d'y renfermer un étalage d'Hiſtoire, de Mathématiques, & de Phyſique, qui ne pût être compris que par les plus Savans. Sans rien ſavoir de ces ſciences on peut faire ſervir l'Ecriture au but auquel elle eſt deſtinée. L'Auteur ſe donne donc une étrange liberté de penſer, quand il mêle l'incertain avec le certain, & des penſées hazardées, parmi des vérités qu'on ne lui conteſtera pas. En particulier rien n'eſt plus hardi que ce qu'il avance (pag. 16.) ſur la néceſſité d'avoir étudié la loi naturelle pour entendre la morale de l'Ecriture ſainte ; voici ſes paroles :

Quelle apparence même de pouvoir ſe former une juſte idée de la Morale que renferment les livres ſacrés, ſi on n'a étudié auparavant celle des Anciens & ſi l'on n'a une teinture de la loi naturelle, ſans laquelle il eſt comme impoſſible de découvrir en quoi conſiſtent je ne ſais combien de devoirs, que l'Ecriture nous impoſe, comme l'obligation d'aimer nos ennemis, de ne ſe point inquiéter du lendemain, de ne point avoir deux habits, & tant d'autres que l'Ecriture exprime d'une maniere ſi

générale ? Ces paſſages ne préſentent pas d'abord à l'eſprit les reſtrictions dont ils ſont ſuſceptibles & qu'ils renferment en effet, mais qu'on ne peut trouver ſans conſulter la loi naturelle: & quand ces devoirs paroîtroient auſſi généraux que les termes mêmes, qui les expriment, on en connoîtra auſſitôt toutes les limitations, dès que l'on ſera verſé dans le Droit Naturel. D'où je puis conclure, ce me ſemble, que preſque tous les devoirs de morale Chrétienne ſont couverts d'un voile impénétrable pour ceux qui ne ſe ſont pas fait une étude particuliere de la loi naturelle. (p. 15-16).

VII. Si les paroles de l'Auteur ont un ſens, il ſe réduit à ceci : Les préceptes de morale répandus dans l'Ecriture ſainte ſont, par leur obſcurité, inutiles à ceux qui n'ont pas étudié à fond le droit naturel; le ſens de ces préceptes ne peut être entendu que par ceux qui, à force de méditer & de cultiver leur raiſon, ont acquis une exacte connoiſſance de la morale, c'eſt-à-dire que ces préceptes ne peuvent ſervir qu'à ceux qui n'en ont plus beſoin, puiſqu'ils ont déja connu par leurs propres lumieres ce que ces préceptes demandent; & voilà à quoi ſe réduit ce qu'il y a de plus beau, de plus néceſſaire, & de plus eſſentiel dans ce livre, qui ne por-

teroit point les caracteres de l'Auteur qui l'a dicté, s'il cédoit en art, en plénitude de ſcience & en juſte proportion de parties à aucun ouvrage de l'eſprit humain. Que ſe propoſe un homme qui avance de pareilles maximes? Et s'il ne ſe propoſe rien, s'il parle ainſi à l'aventure, il a bien-tôt oublié ſa définition, & la *Liberté de Penſer* devient, par l'uſage qu'il en fait, le droit de donner carriere à ſes penſées, & d'avoir une parfaite indulgence pour tout ce qui tombe dans l'eſprit; & cet abus de la liberté eſt d'autant plus fâcheux qu'il affermit dans leurs préjugés les ennemis de la liberté & de la raiſon. Il y a dans le monde une infinité de gens qui ſe déclarent ennemis de la raiſon; à la vérité les uns plus, les autres moins, les uns directement & les autres indirectement. Tous ces gens-là s'accordent à mettre ſous le joug les eſprits ſur qui ils peuvent prendre quelque pouvoir. Il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui ont aſſez de courage pour s'oppoſer à cette tyrannie & pour prendre en main la défenſe de la liberté de penſer contre ces uſurpateurs, priſſent le ſoin de penſer avec aſſez d'attention, de circonſpection & de juſteſſe, pour enlever à leurs ennemis les plus ſpécieux de leurs prétex-

tes. L'eſprit humain, diſent-ils, ne ſauroit manquer d'abuſer de ſa liberté, jamais il ne ſe renfermera dans de juſtes bornes, & ſe permettant tout, dès le moment qu'on lui permettra quelque choſe, il adoptera toutes ſes propres viſions comme des vérités divines, & mêlera l'incertain & le faux pêle-mêle avec l'évident & le vrai. L'Auteur que j'examine paroît affecter de donner dans ces écarts; l'Ecriture ſainte qu'il vient d'élever au deſſus de tous les autres livres, ne laiſſe pas d'être le plus inutile de tous les livres, puiſque dans ce qu'elle renferme de plus important & de plus néceſſaire, elle ne peut être utile qu'à ceux qui n'en ont plus beſoin.

Un homme qui veut prendre les maximes de l'Ecriture ſainte pour règle de ſa conduite, y trouvera toutes les lumieres qu'il lui faut pour ſe conduire ſagement, & quand il ne tient qu'à nous de nous ſervir de ce livre, on peut dire que ſi nous manquons à notre devoir, ce n'eſt plus faute de lumiere, mais faute d'amour pour la lumiere. Nos paſſions nous aveuglent, tout ce que nous voyons à travers nous le voyons mal, & ſouvent elles ſont cauſe que nous ne voulons pas même voir. Mais un homme qui aime Dieu, un homme qui

aime à penſer qu'il vit ſous ſes yeux, qu'il l'a pour témoin continuel de ſes deſſeins & de ſes démarches, ſe garantit aiſément des ténebres & des égaremens où les paſſions ont accoutumé d'entraîner. La préſence de cet Être Suprême, qu'il aime & qu'il adore, fait évanouir à ſes yeux l'éclat trompeur par où les objets des ſens ſont capables de nous ſéduire. Il aſſigne à chaque choſe ſon véritable prix, & rien n'empêche ſon ame ainſi éclairée, de ſe mettre à la place des autres, & de ſentir nettement par-là ce qu'elle doit au prochain. Quand un homme ainſi diſpoſé vient à lire ce précepte, *Quand tu rencontreras le bœuf de ton ennemi égaré, tu ne manqueras pas de le lui ramener;* (*) quelque petit que ſoit ſon génie, il ne laiſſe pas de comprendre, ſans le ſecours de commentaires, ni d'aucun effort de raiſon, qu'il faut oublier les chagrins qu'on nous a faits pour profiter d'une occaſion qui s'offre de rendre ſervice à un homme, qui n'a pas toujours fait à notre égard ce qu'il devoit. J'avoue que, par des combinaiſons de circonſtances, il peut arriver des cas qui embarraſſent; mais ces cas-là ſont fort rares & les perſonnes

(*) Exod. XXIII. 4.

du commun n'y pas exposées. La parole de Dieu fournit bien des principes propres à lever ces embarras, mais elle n'entre pas dans le détail de ces questions, car il ne convenoit pas à cette sainte parole d'être un système de subtilités. On a appellé la science des Casuistes *l'Art de chicaner avec Dieu*; mais sa parole est l'éternelle école de sagesse, parce que c'est l'école de la bonne foi & de la simplicité.

VIII. Relisez, Monsieur, je vous prie, la définition que l'Auteur donne de la liberté de penser, & répassez les deux premieres preuves par lesquelles il travaille à l'établir & vous sentirez combien elles cedent en évidence à cette définition dont elles devroient servir à démontrer la justesse.

« S'il n'y a point de vérités que nous ne soyons en droit de savoir, il n'y en a point non plus sur laquelle il ne nous soit libre de penser (p. 5, 6.)

Le libre usage des pensées ne nous est pas moins nécessaire pour découvrir la vérité, que le libre usage des mains pour arriver à la perfection des arts mécaniques. (p. 6.).

Si l'on nous refuse la liberté de penser sur quelque science que ce soit, nous n'ignore-

gnorerons pas ſeulement les choſes ſur leſquelles nous n'oſerons porter nos penſées, mais même celles que nous croyons devoir connoître, car toutes les ſciences ont une telle liaiſon enſemble, & elles ont entr'elles une dépendance ſi réciproque qu'il eſt impoſſible d'en poſſéder parfaitement une ſans la connoiſſance des autres. C'eſt pourquoi vous ne ſauriez lire aucun livre, qui puiſſe paſſer pour parfait en ſon genre, où vous ne remarquiez qu'elles y ſont toutes compriſes, & que l'Auteur n'a pû le compoſer ſans être en quelque ſorte univerſel. L'Iliade d'Homere, qui eſt un de ces ouvrages accomplis, en fournit un illuſtre exemple; il s'y trouve un ſi merveilleux enchaînement de tous les arts & de toutes les ſciences, qu'on peut dire qu'il n'y en a point qui n'y trouve ſa place, dans l'endroit & avec l'ordre qui étoit néceſſaire pour répondre au deſſein d'un ſi excellent ouvrage; & tous ces points y ſont décrits avec autant d'exactitude & de ſavoir, que ſi chacun d'eux l'eût été par autant de Maîtres habiles dans l'art ou la ſcience dont ils dépendent. (p. 10, 11.)"

Il faut nous donner la liberté de penſer, il faut l'étendre à tout. Il faut tout ſavoir s'il eſt poſſible, puiſque les ſcien-

ces ont tant de liaiſon qu'on n'en pourroit poſſéder une ſans connoître en même temps toutes les autres. Il faut être univerſel ou l'on n'eſt rien. Cette étroite liaiſon de toutes les Sciences en vertu de laquelle il n'en faut point ignorer, ou l'on n'en ſait aucune, eſt une chimere. La preuve que l'Auteur tire d'Homere juſtifie ce que je dis, car à l'exception de la Poéſie, cet eſprit univerſel, ce modele d'habileté, n'avoit ſur quoi que ce ſoit qu'une connoiſſance très-ſuperficielle.

Il ſemble que l'Auteur ſe ſoit épuiſé dans les premieres lignes qu'il nous a données: je ne ſais s'il a quelques vues ſecretes, mais à regarder ſon diſcours en lui-même, il me paroît qu'il ne reſſemble pas mal à ces compoſitions des écoliers de Rhétorique qui, ſur une ſentence d'une vérité inconteſtable qu'on leur preſcrit pour ſujet, entaſſent pêle-mêle ce qui leur vient dans l'eſprit, ſans ſe mettre fort en peine s'ils l'embrouillent ou s'ils l'éclairciſſent.

IX. Je rappelle encore ſa définition pour la comparer avec la troiſieme de ſes preuves. Quand on nous propoſe quelque choſe à croire, nous devons premiérement nous former une idée de cette propoſition & demander en quoi conſiſte ce qu'on veut

que nous croyions. Après cela nous devons en écouter les preuves, en comprendre encore le ſens & en peſer la force. C'eſt-là un droit irrévocable, & il ne nous eſt pas plus permis d'y renoncer qu'à notre nature, c'eſt le ſeul endroit par où nous pouvons nous garantir de l'erreur & nous empêcher d'être le jouet du premier qui voudra nous tromper; s'oppoſer à cette liberté, c'eſt traiter les hommes tyranniquement.

Que dit maintenant l'Auteur dans ſon troiſieme article. Pour ſoutenir cette liberté & la faire valoir, il donne une liſte d'un grand nombre d'erreurs, où les hommes ſont tombés. Mais on lui répondra que les hommes ne ſont tombés dans un ſi grand nombre d'erreurs, que parce qu'ils ſe ſont donnés la liberté de raiſonner. Si les premiers hommes s'en étoient tenus à un petit nombre de vérités que Dieu a eu la bonté de leur apprendre, & qu'ils n'euſſent rien voulu ſavoir au delà, peut-être leurs connoiſſances ſe ſeroient-elles renfermées dans des bornes bien étroites, mais elles auroient été pures & ſans mélange d'erreur, & ſi leurs enfans avoient ſuivi les mêmes maximes, & cela de génération en génération, nous ſaurions peu, nous

ignorerions bien des choſes, mais nous ne nous tromperions ſur aucune. J'en dis de même des premiers Chrétiens; s'ils s'étoient fait une loi de ne ſavoir rien au-delà de ce qu'ils avoient appris de Jeſus-Chriſt & de ſes apôtres; s'ils s'étoient fait un ſcrupule d'y ajouter quoi que ce ſoit, ſous prétexte d'éclaircir, de commenter & d'étendre, ils auroient tranſmis à leurs ſucceſſeurs la vérité auſſi pure qu'ils l'avoient reçue eux-mêmes, & ſi, dans la ſuite des tems, perſonne encore n'y avoit ajouté du ſien en ſe donnant la liberté de raiſonner, notre croyance ſeroit préciſément la même que celle des bienheureux apôtres.

Notre Auteur ne s'énonce donc pas avec aſſez de netteté; & quand il impute toutes les erreurs, dont il donné une liſte, au défaut de penſer librement, il ſuppoſe ce qui eſt en queſtion. Il a raiſon de ſoutenir qu'il faut entendre ce qu'on nous dit, pour être en état de l'examiner, & qu'il faut en comprendre & en peſer les preuves avant que de s'y rendre. Il a raiſon de penſer qu'il eſt ridicule de n'oſer pas ſeulement ſoupçonner qu'il pourroit y avoir de l'erreur dans une doctrine autoriſée par le tems, puiſque ſouvent elle ne doit ſon âge & ſon

autorité qu'à la pareſſe des uns & à la tyrannie des autres.

Il y a une infinité de gens qui vivent dans l'erreur, parce que par pareſſe, par prévention pour ceux qui les enſeignent, & quelquefois encore par défiance de leurs propres lumieres, ils ſe ſoumettent à tout ce dont on trouve à propos de leur recommander la croyance, ſans ſe mettre en peine d'en entendre le ſens, ni d'en peſer les preuves. Mais il y en a auſſi pluſieurs qui ſe trompent ſans qu'une ſoumiſſion aveugle à l'autorité d'autrui ſoit le principe de leurs erreurs. Il y en à qui, naturellement ennemis de toute contrainte, joignant à leur répugnance naturelle à dépendre d'autrui, beaucoup de vanité & de préſomption, ſe font un plaiſir de donner l'eſſor à leurs penſées, &, charmés de faire un tel uſage de leur liberté, adoptent pour vrai, tout ce qui leur vient dans l'eſprit, ſans l'examiner que très-ſuperficiellement. C'eſt dans des eſprits ainſi faits que l'erreur prend ſa premiere naiſſance. En vain la pareſſe diſpoſeroit la plus grande partie des hommes à embraſſer tout ce que des perſonnes ſoutenues de quelque autorité, ou de quelque avantage éblouiſſant, s'aviſeroient de leur enſeigner: la

multitude ignorante ne deviendroit jamais par-là jouet de l'erreur faute d'examiner, & de faire uſage de ſa liberté, ſi ceux qui l'enſeignent n'y étoient tombés les premiers faute de bien examiner, & de faire un bon uſage de leur liberté.

Ainſi la liberté de penſer n'eſt point l'unique moyen de ſe garantir de l'erreur; on ne l'évite que par un examen attentif & accompagné d'une exacte circonſpection. Quand on ſe rend ſans examen, on n'uſe pas de ſa liberté de penſer; quand on n'examine pas bien on en uſe mal. On peut donc s'en ſervir & ne s'en ſervir pas bien. Il y a un milieu entre n'oſer ſe ſervir de ſa raiſon, & entre donner eſſor à ſes conjectures, & c'eſt ce milieu ſi important que l'Auteur ne recommande pas & qu'il ne ſe met pas en peine de ſuivre.

Vous connoiſſez, Monſieur, ma répugnance à critiquer, & par-là je me flatte que vous regarderez mon attention à rélever ce que je trouve de défauts dans le Traité de la Liberté de Penſer, comme une preuve de ma parfaite complaiſance pour ce que vous ſouhaitez de moi.

Plus j'eſpere de ſatisfaction dans une lecture, plus je ſuis mortifié, lorsqu'au lieu de la lumiere que je me promettois d'

voir, j'y rencontre des embarras qui me font perdre de vue le but d'un Auteur & qui obſcurciſſent ſes preuves. Auſſi lorſque des articles ſur leſquels je viens de vous propoſer mes réflexions, j'ai paſſé au IV. & à ceux qui le ſuivent, ç'a été avec ce plaiſir que l'on ſent en ſortant d'un brouillard pour être éclairé d'un beau jour.

Ce qu'il dit en paſſant art. V. de la ſection II. ſur la tranquillité dont la Grande Bretagne jouiroit ſi on obligeoit les Sacheverels, les Atterburys & les autres doctes de leur humeur, de courir les mers en qualité de miſſionaires pour établir, ſous le nom de Jeſus-Chriſt, leur domination chez des Peuples Barbares, cela, dis-je, m'a fait penſer qu'il pourroit bien dans d'autres endroits avoir auſſi une double vue, & que c'eſt cette double vue qui lui fait ſemer quelques penſées qu'on trouve n'avoir pas toujours un aſſez juſte rapport à ſon ſujet principal.

L'Article VII. de la ſection ſeconde commence ainſi „ La conduite même de ces Prêtres qui prétendent ſervir de guides aux autres dans les matieres de religion, ne fait-elle pas beaucoup pour nous; & ce qu'ils ont avancé de la nature de Dieu & de ſes attributs, de l'autorité des Ecritures,

& du ſens qu'elles renferment, n'eſt-il pas une preuve ſuffiſante que la liberté de penſer ſur les matieres de religion, eſt d'une obligation indiſpenſable ? C'eſt ce que j'eſpere faire voir par un détail de leurs différens ſentimens. (p. 69.)."

Il entre en effet dans ce détail & je ne conçois pas qu'il ſoit poſſible de ſe donner plus de ſoin qu'il n'en prend pour le rendre le plus affreux & le plus ſcandaleux de tous les détails. On y voit les différens Peuples, &, dans une même Nation, des corps entiers, & dans un même corps des particuliers, & des particuliers illuſtres par leurs emplois & par leur ſavoir, partagés ſur tout ce qui a quelque rapport à la religion; ſur la nature de Dieu, ſur ſes attributs; ſur les livres qu'on doit reſpecter comme renfermans des révélations divines, ſur leur nombre, leur intégrité, leur obſcurité, ſur les dogmes que les uns y trouvent & que les autres refuſent d'y voir; ſur les caracteres de la véritable Egliſe à laquelle il faut s'unir; ſur le culte public & ſes différentes parties; ſur les cérémonies; ſur la priere, ſur la diſcipline eccléſiaſtique, &c. En un mot, on ne ſauroit arrêter ſon attention ſur un portrait plus aſſommant, & plus propre à faire perdre

dre & l'eſpérance de réuſſir dans l'examen & la recherche de la vérité, & le courage de la chercher & de l'examiner. Et ſon diſcours eſt d'autant plus propre à produire ce mauvais effet qu'il y entaſſe adroitement & pêle-mêle l'important avec ce qui l'eſt peu, & avec ce qui ne l'eſt point du tout. Des vérités capitales & qui décident ſur la droiture du cœur & de la conduite, & ſur la ſolidité de nos eſpérances, avec des queſtions obſcures, épineuſes, métaphyſiques, & même avec les faits; de pures curioſités ſur la maniere dont on peut ſe figurer que ces faits arriveront; des puérilités ſur le cérémoniel, des points de vanité ſur la diſcipline, tout cela eſt confondu avec la religion pour groſſir le nombre des difficultés & rendre le détail plus épouvantable. Un médiocre génie, qui n'eſt pas même exercé à faire de juſtes diſcernemens demeure accablé ſous cette multitude de difficultés dont on le terraſſe & ſuivant l'humeur dont il ſe trouve, ou il s'en tient, à tout hazard, à ce à quoi l'éducation l'a fixé, ou ne voyant aucun moyen de s'aſſurer de la vérité qui lui paroît ſi embarraſſée de difficultés, & ſi enveloppée de ténebres, il renonce au deſſein de la chercher, il prend le parti du

doute & de l'indifférence, & de peur de de ſe tromper dans le choix d'une religion, il ne ſe détermine dans le cœur pour aucune; il regarde le reſte des hommes comme des ſuperſtitieux & des téméraires; les Déiſtes ſont les ſeuls ſages à ſes yeux. Soit que M. *** ait travaillé en vue d'amener là ſes lecteurs, ſoit que ſon diſcours aille à produire ce mauvais effet ſans qu'il ſe le ſoit propoſé & qu'il s'en ſoit apperçu; il me paroît important de le prévenir, & de diſtinguer les conſéquences qui coulent naturellement des faits qu'il rapporte, d'avec celles qu'on auroit tort d'en tirer.

Voici à quoi ſe réduit ſon raiſonnement, ſi l'on en tire ce qui va préciſément à établir la néceſſité d'examiner avant que de croire.

Les théologiens, & en général les miniſtres de la religion, ſe ſont partagés de tout temps ſur une infinité de points. On ne peut ſans témérité ſe rendre à l'autorité de l'un plutôt qu'à celle de l'autre. Donc il faut examiner. Vous ſentez bien la force de ce raiſonnement.

Mais à quels travaux cette concluſion n'engage-t-elle pas les hommes, & dans quels embarras ne les plonge-t-elle pas? A quoi ſe réduit le nombre de ceux qui ſe

trouvent en état de diſcuter une ſi grande quantité de conteſtations ? Je répons que cette difficulté ſeroit accablante, ſi pour vivre tranquille dans une ſociété religieuſe il étoit néceſſaire de vivre parfaitement éclairci ſur toutes les queſtions que ceux qui la compoſent peuvent ſe mettre en tête d'agiter. Mais il y a bien de la différence entre n'admettre quoi que ce ſoit par une pareſſeuſe déférence, par une crédulité aveugle, & ſans l'avoir examiné; & entre ſes charges & ſe mettre en peine d'étudier & d'examiner tout ce qu'il prendra fantaiſie aux autres de propoſer.

XI. On commencera donc par l'examen de l'importance des matieres, on ne s'embarraſſera pas de celles qu'on peut ignorer ſans riſque; & quant à celles qu'il importe de connoître, on différera encore l'étude des moins importantes, juſqu'à ce qu'on ſe ſoit aſſuré de la vérité de celles qui le ſont davantage.

Outre cela un homme ſage s'appliquera d'abord à découvrir ſi les queſtions qu'on lui propoſe ſont à ſa portée & s'il eſt muni des principes néceſſaires pour les décider nettement. S'il trouve qu'il les ait, il s'en ſervira; s'il s'appercevoit qu'ils lui manquent il s'appliquera à les acquérir &

n'entreprendra aucune diſcuſſion avant que de s'être procuré tous les principes & tous les ſecours néceſſaires pour la faire ſûrement.

Quand on eſt dans ces diſpoſitions on peut lire ſans danger la liſte affreuſe qui ſemble n'avoir été dreſſée que pour troubler & pour épouvanter. Un crédule ajoute foi à tout ce que lui diſent ceux pour qui il s'eſt une fois prévenu. Un ſuperſtitieux s'échauffe ſur ce dont il s'eſt entêté ſans fondement. Il y a des pareſſeux qui croupiſſent dans l'ignorance & dans le doute, parce qu'ils ne veulent pas ſe donner la peine de s'en tirer. Il y a des opiniâtres qui ſe font un plaiſir de ne rien écouter, afin de ne rien croire. Il y a des eſprits amis de la contradiction, qui cherchent par-tout des difficultés qu'ils ſeroient bien fâchés qu'on leur levât. Mais il y a auſſi des eſprits modeſtes qui, ne décidant rien ſur ce qu'ils n'entendent pas aſſez, aiment en même temps aſſez la vérité pour profiter de toutes les occaſions de s'en inſtruire & font honneur à celles qu'ils connoiſſent déja, en réglant ſur elles tous leurs mouvemens. Fermes dans ce qu'ils connoiſſent; humbles dans ce qu'ils ignorent, & toujours prêts à apprendre ce

qu'ils ne connoiſſent pas. Ces gens-là ne tomberont dans l'erreur, ni en croyant ce que diſent les autres ſur leur parole, & ſans preuve; ni en décidant eux-mêmes ſur ce qui pourroit leur faire plaiſir légérement & ſans être déterminés par l'évidence.

On peut donc s'aſſurer ſur bien des choſes, quand même on ne ſe trouve pas en état de s'éclaircir ſur tout, de ſorte que la longue liſte de l'Auteur ne doit décourager perſonne. Je m'en vais encore profiter de ſes principes pour établir la néceſſité de l'examen & je continuerai à montrer de quelle maniere on doit le faire pour ſe garantir du Déiſme & du Pyrrhoniſme où la lecture de ſon livre pourroit diſpoſer, à ce que m'ont aſſuré bien des gens.

Choiſiſſez celui qu'il vous plaira des principaux articles de la religion & interrogez ſur cet article un théologien. Après qu'il vous aura expoſé ſa foi là-deſſus, demandez-lui encore ſi ſa croyance eſt l'effet d'une ſoumiſſion aveugle pour ceux qui l'ont enſeigné, ou la ſuite d'un examen attentif. S'il a pris le premier de ces partis, il n'eſt dans la vérité que par hazard, (ſuppoſé qu'il y ſoit) & loin de lui en tenir compte il mérite au contraire qu'on lui

reproche de n'avoir reçu la vérité que par un principe indigne de la nature humaine, par un principe des plus condamnables, puiſque c'eſt celui-là même par lequel les Mahométans ſont ennemis de la religion Chrétienne & les Payens ſont Idolâtres. Mais s'ils ont examiné & qu'ils ſe ſont bien trouvés de cet examen, de quel front trouveroient-ils mauvais que les autres ſe donnaſſent une liberté qu'ils ſe ſont donnée eux-mêmes, & qu'ils ne croient pas qu'aucun homme ſoit en droit de leur interdire?

Que répondre à cela? Dira-t-on qu'à la vérité il eſt permis d'examiner, qu'il eſt même néceſſaire, mais à condition qu'on examine bien; Que c'eſt un droit dont on eſt dans l'obligation de faire uſage, mais que ceux qui ſe trompent en abuſent. Je ne ſais s'il eſt toujours permis de juger de l'application par le ſuccès, mais quand on accorderoit tout cela, à quoi cette concluſion meneroit-elle? Celui qui en examinant croiroit avoir trouvé la vérité, ſe trouveroit-il par-là en droit de reprocher aux autres la témérité & la nonchalance de leurs examens? Mais les autres le trouveroient impertinent de leur faire ces reproches, qu'il mérite, diroient-ils, autant

& plus que qui ce ſoit, puiſque c'eſt lui qui ſe trompe, & qui par conſéquent a mal examiné, de ſorte que le ſens commun dicte que le meilleur eſt de s'abſtenir mutuellement d'une cenſure qui ne ſauroit jamais finir, puiſque chacun ſe trouveroit également en droit de la faire à tous les autres.

XII. Mais enfin on ne ſauroit nier que la liberté qu'on ſe donne de penſer, ne ſoit ſuivie de bien des inconvéniens. Auſſi je ne le nie point & je ſens cette triſte vérité autant que qui que ce ſoit. On ſe partage en différens ſentimens; on s'évapore en conjectures que l'on publie ſouvent avec indiſcrétion; on fait pis, on les ſoutient avec aigreur, on s'emporte contre ceux qui ne veulent pas en tomber d'accord; on fait paſſer pour très-important, & quelquefois pour capital, ce qu'on peut ignorer en toute ſureté; & dans cette prévention, on damne ſans miſéricorde ceux que l'on voit dans d'autres ſentimens que ceux où l'on eſt: Ces diſputes allarment les bonnes gens, elles les ſcandaliſent & les jettent dans de triſtes ſcrupules. Les mauvais cœurs au contraire s'en font une fête. Ils prennent occaſion de-là de ſe jetter dans le doute, & de regarder ce

qu'on appelle religion comme un amas d'incertitudes.

Il ſeroit bien à ſouhaiter que l'on pût apporter du remede à des inconvéniens dont les ſuites ſont affreuſes. Quoique je n'aie rien lu dans ce VII. Article de la Sect. II. où nous ſommes maintenant parvenus, dont je ne fuſſe déja très-informé, cette lecture n'a pas laiſſé de me donner bien de la mortification, & je connois des gens qui ſe ſont imaginés que notre Auteur avoit tout exprès affecté cette longue énumération des mesintelligences qui regnent parmi les théologiens, pour inſpirer à ſes lecteurs du dégoût pour la théologie & pour la religion: Ce jugement pourroit être téméraire, la ſuite nous apprendra peut-être s'il a quelque fondement.

Mais le mal eſt fait, & de plus ſi connu qu'il ſeroit deſormais inutile de vouloir le déguiſer. Les diſſenſions des théologiens ont tant fait de bruit qu'on ſe flatteroit en vain d'en pouvoir dérober la connoiſſance au Public. On ſe tromperoit du tout au tout ſi l'on ſe promettoit d'y remédier en leur impoſant ſilence, & en leur ordonnant de n'avoir d'autres idées que celles qu'on trouveroit à propos de leur preſcrire. L'exécution de ce projet n'eſt pas poſſible, &

& quand elle le ſeroit, elle oppoſeroit à un mal un remede pire que le mal même.

Que diriez-vous, Monſieur, ſi je vous prouvois que la liberté de penſer, bien entendue, eſt elle-même le moyen le plus propre de prévenir tous les inconvéniens qu'on lui attribue, & qui en paroiſſent naître ?

Quand des perſonnes raiſonnables ſoutiennent qu'il ſeroit très-injuſte & très-tyrannique d'interdire aux hommes la liberté de penſer, ils ſont infiniment éloignés de prétendre qu'on ne doit point ſe mettre en peine ſur ce qu'il faut croire, que chacun peut, ſans ſcrupule, donner eſſor à ſon eſprit, & ſe faire un ſyſtême à ſon gré. Ils poſent au contraire pour principe que la connoiſſance de la vérité, & l'attachement à la vertu ſont les plus grands de tous les biens ; qu'il faut s'appliquer de tout ſon cœur à découvrir la vérité & à s'en aſſurer, & que pour cet effet on doit apporter tout le ſoin imaginable pour mettre dans ſes idées l'ordre & l'évidence, afin de ne chercher à connoître que ce qu'on eſt à portée d'entendre, & de ne décider que ſur ce qu'on entend. Chacun doit être à cet égard un juge ſévere de ſoi-même, mais pour ce qui eſt des autres il en

faut laiſſer le jugement à Dieu, lui ſeul eſt capable de connoître exactement, & de peſer au juſte, ſuivant ſa ſageſſe & ſa miſéricorde, ce qu'on a eu de talens, de courage, & d'application, avec ce qu'on eſt venu à bout de connoître, & ce en quoi l'on s'eſt mépris. Si on laiſſoit ainſi à Dieu le jugement de vérité qui appartient à lui ſeul, & ſi on ſe bornoit au jugement de charité qui nous convient, & que chacun regardât ceux qui penſent, ſur quelque ſujet, autrement que lui, comme des gens qui ont fait ce qu'ils ont pu pour s'inſtruire, & qui peut-être, par rapport aux circonſtances où ils ſe ſont trouvés, ont uſé de plus de précautions, que d'autres qui ont mieux réuſſi, parce qu'ils ont été plus heureux ; il eſt déja viſible que, par-là-même on préviendroit le ſcandale des diſputes, c'eſt-à-dire les aigreurs & les éclats qui les accompagnent ordinairement. Mais je dis de plus que les diſputes ceſſeroient elles-mêmes & que peu à peu on parviendroit à s'entendre & à penſer les uns comme les autres. Il y a trois ſortes de perſonnes qui ſe trompent & publient leurs erreurs. Il y a des hommes à qui la vérité eſt, peu s'en faut, indifférente, & qui, ne craignant point de s'é-

garer, ont une indulgence infinie pour tout ce qui leur vient dans l'eſprit & hazardent leurs conjectures ſur les preuves les plus légeres. Pourvu que ces gens-là n'aient pas pour eux la voie de l'autorité & de la contrainte, leurs erreurs ne ſauroient faire du mal; elles ſont trop faciles à réfuter.

Mais il y en a auſſi qui aiment la vérité de tout leur cœur, & la cherchent de la meilleure foi du monde, mais qui, avec cela, ne laiſſent pas de ſe tromper quelquefois, par l'influence de quelque ancien préjugé; ou de quelque foible, qui ne leur eſt pas aſſez connu; qui quelquefois par laſſitude, quelquefois par trop de feu, donnent dans des idées & dans des concluſions qui ne ſont pas aſſez exactes.

XIII. Si l'amour de la vérité inſpiroit à ces gens-là aſſez de modération & de docilité pour permettre aux autres, ſans aucune contrainte, & ſans aucune impatience, & leur demander même un libre & ſincere examen de leurs penſées; & que ceux-ci de leur côté euſſent aſſez d'amitié & de politeſſe pour n'examiner qu'avec toute la douceur & toute la circonſpection imaginable, ils découvriroient preſque toujours, que, quand on ne s'accorde pas,

Il y a plus de différence dans le *langage* que dans les *idées*, & que la maniere de penſer differe plus que le fond même des penſées; quand un homme aime la vérité de bonne foi, il ne lui arrive pas de la perdre abſolument de vue, & l'erreur ne fait jamais chez lui qu'une partie de ſa penſée, l'autre ſe trouve vraie, & c'eſt ſous l'ombre même de cette partie vraie que l'erreur ſe couvre & s'inſinue. Lorſque deux amis de la vérité tombent dans des concluſions oppoſées, il arrive pour l'ordinaire que chacun d'eux a vu une partie de cette vérité qu'il aime, & que s'ils réuniſſent ce qu'ils ont vu, ils ſe corrigeront l'un l'autre ſur ce qu'ils croyoient voir, mais qu'ils n'avoient pas apperçu aſſez nettement.

L'Article VII. où nous en ſommes me fournit autant d'exemples que de pages, tous faits exprès, ce ſemble, pour éclaircir ce que je viens de vous dire. Je me bornerai à un ſeul, par où vous pourrez juger des autres. L'Auteur oppoſe l'Archevêque de Dublin à celui de Cantorbery. Le premier dit dans l'un de ſes ſermons: » Aucun homme ne peut prétendre de pouvoir ignorer ce que juſtice, bonté & vérité ſont en Dieu, ſans être atteint

d'une eſpece de folie. En effet, ſi nous ignorons cela, il nous eſt indifférent que Dieu ſoit bon ou qu'il ne le ſoit pas; & en même temps il nous eſt impoſſible de l'imiter dans cet attribut; car une perſonne qui veut imiter quelque choſe fait ſes efforts pour ſe conformer, en quelque maniere, à ce qu'il connoît dans le modele qu'il ſe propoſe, & il doit néceſſairement avoir quelque idée de ce à quoi il deſire de ſe rendre ſemblable. Si donc nous n'avons aucune notion certaine & aſſurée de la bonté, de la juſtice, & de la vérité de Dieu, nous n'aurons aucune connoiſſance de ſon Etre: & la religion qui conſiſte à l'imiter, ſera entiérement anéantie. (p. 75.).".

L'autre s'exprime ainſi dans un ſermon ſur la prédeſtination:

„ La plus vive peinture que nous puiſſions nous faire de Dieu eſt infiniment éloignée de ce qu'il eſt véritablement; la ſageſſe, l'entendement, la miſéricorde, la préſcience, la prédeſtination, & la volonté, ſous leſquelles les perfections de Dieu nous ſont repréſentées, ne doivent pas être proprement entendues ſelon le ſens de ces paroles. De plus la juſtice & la vertu, avec les autres Attributs que nous nous repréſentons en Dieu, ne ſont pas la même

choſe que cette juſtice & cette vertu, &c. que nous attribuons à l'homme; mais elles ſont d'une nature ſi différente & tellement au deſſus de tout ce que nous pouvons nous imaginer, qu'il n'y a pas plus de reſſemblance entre ces perfections Divines & celles qui ſont propres aux hommes, qu'il ne s'en trouve entre nos mains & la puiſſance de Dieu." (p. 76.).

Si on ſe contente de lire ces paroles en courant, ces deux Savans paroîtront auſſi oppoſés dans leurs ſentimens, que ſi l'un diſoit d'une figure, c'eſt un cercle, & l'autre c'eſt un triangle. Cependant je m'en vais vous faire voir qu'à peine le ſont-ils, & que, quand ils le ſeroient, leur oppoſition ne tire à aucune conſéquence. Nous donnons à Dieu l'éloge d'infiniment ſage, quand nous le conſidérons comme l'Auteur d'une infinité d'ouvrages, dont l'ordre & la ſtructure nous ravit d'autant plus en admiration, que nous les connoiſſons plus diſtinctement. Nous lui donnons l'éloge d'infiniment bon, quand nous le conſidérons comme la ſource d'une infinité de douceurs qui contribuent à notre félicité.

Tillotſon & King parlent l'un & l'autre de Dieu dans ce ſens, le louent, & l'adorent à ces deux égards. Nous ſommes ap-

pellés à faire enſorte que notre conduite porte les caracteres de cet ordre & de cette bénéficence que nous reconnoiſſons dans celle de Dieu. De côté & d'autre on en conviendra. C'eſt-là notre regle. Qu'il y ait en Dieu une perfection qui eſt la ſource de cet ordre admirable qui regne dans l'Univers, Tillotſon le poſe en fait, & King ne le nie pas. Que ce que nous appellons en Dieu ſageſſe & bonté n'ait quelque analogie avec ce que nous appellons dans les hommes ſageſſe & bonté, & plus d'analogie qu'il n'y en a entre ce que nous appellons dans l'homme, deſordre & indifférence, il eſt impoſſible de le nier. Que la ſageſſe & la bonté de Dieu ne reſſemblent à la ſageſſe & à la bonté de l'homme qu'autant & à proportion que l'infinie élévation de ſa nature au deſſus de la nôtre le permet, Tillotſon en conviendra & c'eſt la penſée de King. Il y a une infinité de conteſtations ſur leſquelles on pourroit ainſi ſe raprocher ſi on le vouloit. Mais il ſemble qu'on aime à s'éloigner: on ſe fuit autant qu'on peut, on exagere de légeres différences & on les fait paſſer pour monſtrueuſes: un zele impatient ne peut ſouffrir la moindre diverſité dans les expreſſions, il faut ſe réſoudre à ſoutenir

toute l'impétuoſité de ſa vertu favorite, qu'il ſubſtitue à celle de la charité; la vanité & l'eſprit de parti qui ſont les aiguillons d'un zele emporté, transforment en objets d'horreur juſqu'aux projets de paix & de réconciliation.

On ne ſauroit diſconvenir que l'article de l'éternité des peines ne ſoit un des plus intéreſſans de la religion, & c'eſt pour M. *** un affreux ſujet de ſcandale de voir les théologiens diviſés ſur un point de cette importance. Mais qu'on ne s'échauffe point, qu'on ceſſe de ſe charger de ſoupçons injurieux & qu'on ne débute point par ſe regarder de travers; la conteſtation tombera.

L'Ecriture Sainte s'exprime ſur ce ſujet en des termes qui donnent lieu de craindre l'éternité des peines; c'eſt de quoi tout le monde convient.

Il eſt de la prudence de s'éloigner du vice, avec autant de ſoin que s'il devoit être infailliblement ſuivi de ces peines, qui, pour le moins, y paroiſſent attachées; c'eſt le parti le plus ſûr, & il faut être inſenſé pour ne le prendre pas.

Mais enfin, dira un ſubtil raiſonneur, à force de méditer, j'ai découvert que ces peines tant redoutées auront pourtant une fin:

fin: ſi je l'avois ſu plutôt, je me ſerois conduit tout autrement. Pendant que j'ai cru que le maître de l'Univers ſeroit éternellement ſévere aux pécheurs impénitens, je me ſuis cruellement gêné pour lui obéir, mais il eſt tems que ma contrainte finiſſe, puiſque mes peines finiront. Puiſque Dieu eſt aſſez bon pour mettre une fin à ces châtimens, je ne me contraindrai plus pour lui plaire, je vivrai au gré de mes deſirs, & ſi par-là je l'offenſe, ma punition finira & je la verrai ſuivie d'une heureuſe éternité.

Un homme qui ſe moque ainſi de Dieu, & qui abuſe ainſi de ſa bonté pour l'outrager avec plus d'inſolence, n'a-t-il pas tout lieu de craindre que ces peines qu'il mépriſe, parce qu'elles finiront, ne ſoient pour lui ſans aucune fin? Si quelcun mérite d'être trompé dans ſes projets, c'eſt ſans contredit, celui qui dit dans le fond de ſon cœur: „ Je vais m'abandonner à „ la licence, à l'infamie, à l'injuſtice, „ & à l'ingratitude la plus noire, puiſque „ tous les maux que ma conduite criminel„ le pourra m'attirer finiront & feront pla„ ce à une éternelle paix."

Il n'y a que des inſenſés qui s'abandonnent à une ſécurité ſi peu fondée, & que

peut l'idée de l'éternité des peines ſur des inſenſés réſolus d'en courir les riſques?

Si les Théologiens changeoient une fois cet eſprit d'emportement contre un eſprit de douceur, de modération, de politeſſe & de tranquillité, entre une infinité d'avantages qu'on en retireroit, en voici un qui mérite bien d'être compté, & qui fait à notre ſujet; c'eſt qu'il y a une troiſieme eſpece de gens qui errent, & que les errans de cette troiſieme eſpece au lieu qu'ils font beaucoup de mal, n'en pourroient plus faire. Les Athées, les Déiſtes, en un mot les Libertins, de quelque genre qu'ils ſoient, n'ont qu'à écrire pour ſe faire des ſectateurs, parce que le cœur très-corrompu de la plûpart des hommes ſe range incontinent dans leur parti, & prête à leurs raiſons une force qu'elles n'ont point. Mais ſans les diſſenſions des Théologiens qu'auroient-ils à dire? Or pour les exagérer ils n'ont pas beſoin d'inventer un nouveau langage; ils n'ont qu'à adopter celui des Théologiens eux-mêmes, pour préſenter la religion ſi hériſſée d'épines & de contradictions, qu'on ſe félicite de la mépriſer, dès qu'on en juge par les portraits qu'ils en font.

XIV. Le reſte de la Section II. contient

une preuve de ce que je dis, cette lecture a frappé, a ébranlé, bien des gens; & les cœurs assez gâtés pour n'attendre plus qu'un prétexte plausible pour secouer le joug de l'Evangile, dont ils ne pouvoient s'accommoder, n'auront pas manqué de profiter d'un long & confus entassement de disputes, pour en conclure avec un extrême plaisir & avec la précipitation & la hardiesse de l'Auteur, qu'il n'y a plus de fonds à faire sur le texte du Nouveau Testament; & si M. *** en qualité de bon citoyen du Monde en général, & en particulier de la Grande Bretagne, a eu en vue d'augmenter, dans sa patrie & ailleurs, le nombre des gens qui veulent vivre sans principes, c'est-à-dire des scélérats, il a dequoi se féliciter; il a réussi sur plusieurs. Mais quelle conquête! Ceux qu'il a gagnés sont des gens qui cherchoient à se rendre, & qui se sont rendus sans examen, contre le principe qu'il fait d'abord profession de vouloir établir. Je ne lui envie point sa conquête; des disciples d'un si mauvais caractere ne sauroient faire plaisir qu'à un maître qui fait gloire de leur ressembler. Je vous avoue que je suis fâché de voir une aussi bonne cause, que celle du droit d'examiner, soutenue par un Au-

teur qui ſemble affecter les ſophiſmes & l'embarras; mais je me conſole par la penſée que ſa maniere d'écrire fait honneur à la religion. Un Auteur, qui prend en main les droits de la raiſon contre ceux qui prétendent qu'elle doit ſe ſoumettre à leur autorité, devroit, ce ſemble, pour faire ſentir la bonté de ſa cauſe, raiſonner avec une extrême exactitude & une parfaite circonſpection. Il le feroit ſans doute ſi ce qu'il ſe propoſe d'établir étoit ſuſceptible d'exactitude & de juſteſſe, mais les droits de la raiſon ne ſont chez lui qu'un prétexte; le libertinage eſt ſon but & ſon véritable ſujet; voilà où il tend, & voilà où l'on ne peut aller que par des détours & des ſophiſmes.

XV. Parcourez, je vous prie, ce qu'il dit depuis la page 84. juſques à la fin de cette ſection. D'abord il rapporte les paroles de Taylor qu'il cite reſpectueuſement comme ſi c'étoient tout autant d'oracles.

„ Ce religieux Prélat nous dit 1. qu'il y a une infinité de paſſages dans les Ecritures qui contiennent en eux de grands myſteres, mais qui ſont enveloppés d'un nuage ſi épais, obſcurcis d'ombres ſi impénétrables, relevés par des expreſſions ſi ſublimes, enrichis de tant d'allégories &

d'ornemens de Rhétorique, ſi profonds en matiere, & ſi obſcurs & embarraſſés par la maniere dont le ſujet eſt quelquefois déguiſé, qu'il ſemble que Dieu ait eu le deſſein de nous les donner pour exercer nos eſprits, nous convaincre de notre incapacité, nous faire ſupporter charitablement les uns les autres ſur le fait de la religion, & nous humilier en nous-mêmes, plutôt que pour y régler notre croyance & les articles de notre foi. 2. Qu'il y a tant de milliers de copies des Ecritures, qui ont été écrites par des perſonnes de partis & d'opinions ſi contraires, de tempéramens & de génies ſi oppoſés, d'eſprits ſi différens en habileté & en foibleſſes, qu'on reconnoît une grande variété dans le Vieux & le Nouveau Teſtament par la ſeule lecture qu'on en fait. 3. Qu'il ſe rencontre en pluſieurs endroits de l'Ecriture un double ſens, qui eſt tantôt littéral, & tantôt ſpirituel; & qu'il faut encore ſubdiviſer: car le ſens littéral eſt ou naturel ou figuratif; & le ſpirituel eſt quelquefois allégorique, & quelquefois analogique; d'autrefois même une même phraſe comprend pluſieurs ſens littéraux. 4. Que pluſieurs endroits de l'Ecriture renferment de grands myſteres & des points de la derniere im-

portance, & qui ſont cependant écrits d'une telle maniere qu'on n'a aucune marque certaine à laquelle on puiſſe reconnoître ſi le ſens doit être pris à la lettre ou figurément. 5. Qu'il s'en trouve quelques autres qui ſont couchés dans les mêmes termes, avec des paroles, des raiſons & ſur des ſujets qu'on croiroit être les mêmes en apparence; & qu'il faut cependant expliquer en un ſens tout différent. 6. Qu'on lit certains paſſages de l'Ecriture qui renferment de ſi grands myſteres, qu'il n'y a que des perſonnes très-ſpirituelles qui puiſſent en avoir l'intelligence. 7. Qu'il arrive dans l'Ecriture la même choſe que dans toutes les Sciences, dont les ſyſtêmes ſont exprimés d'une maniere ſuſceptible de pluſieurs explications; & ſoit parce que le ſujet eſt compris ſous des termes trop généraux, ou parce que l'eſprit humain eſt rempli d'une infinité d'idées diverſes, elle préſente à la penſée de différentes perſonnes, & même d'une ſeule, des choſes tout-à-fait diſſemblables, quelquefois contraires & ſouvent remplies de variétés: ce qui eſt ſi ordinaire à l'Ecriture, que s'il ne s'agiſſoit pas d'une choſe auſſi ſérieuſe & auſſi ſacrée, il y auroit dequoi divertir ſa penſée, en voyant à com-

bien de deſſeins différens on peut faire ſervir un même paſſage. 8. Que la maniere dont les livres ſacrés ſont écrits eſt telle, que la liaiſon & la ſuite de leurs parties ne peut nous ſervir à avoir une connoiſſance certaine du ſens qu'elles renferment, car lorſqu'elles mettent en avant deux ou trois ſujets, qui ſont comme les antécédens de ce qu'on en doit inférer, quelle certitude peut-on avoir que le rapport qu'on y fait eſt juſte, & que la conſéquence qu'on en tire répond aux prémiſſes? Ainſi ce n'eſt pas le moyen de trouver le ſens de l'Ecriture que de le chercher dans l'enchaînement de certains paſſages, dont l'un ne dépend point de l'autre, & qui préſentent à la penſée des choſes d'une nature différente de ce qu'on avoit lu dans le paſſage précédent. 9. Que la comparaiſon des paſſages pourroit être à la vérité un grand moyen de fixer le ſens de l'Ecriture, mais ce ſavoir-faire demande une capacité ſi étendue que les plus habiles Théologiens n'ont pu s'empêcher de varier, ou dans les paroles, ou dans le ſens, d'altérer les circonſtances, & de changer les termes: d'où l'on peut conclure avec raiſon qu'il n'y a rien au monde, dont les étourdis puiſſent faire un plus méchant uſage: puiſ-

que ceux qui y apportent le plus de précaution ſont ſi ſujets à ſe tromper; en un mot qu'il y a dequoi arrêter & embarraſſer l'eſprit le plus intelligent. 10. Qu'on croit pouvoir expoſer les Ecritures par l'analogie qu'elles ont avec la raiſon. Mais comme il faudroit pour cela que les hommes euſſent un intellect univerſel muni de principes infaillibles par leſquels chacun pût prouver infailliblement la vérité de tout ce qui y auroit du rapport; cette maniere de raiſonner eſt auſſi ſujette à illuſion qu'aucune autre. Car il en eſt de la raiſon comme du goût des hommes, &c. 11. Qu'il y en a d'autres qui eſperent expliquer l'Ecriture par l'analogie de la foi: prétention chimérique, moyen auſſi variable que la droite & la gauche d'une colonne. 12. Qu'enfin on s'imagine avoir beaucoup fait pour l'interprétation des Ecritures en conſultant les originaux: comme ſi la difficulté étoit uniquement dans le langage, & non dans le ſens; la confrontation de l'original ne ſert pas plus à trouver aujourd'hui le véritable ſens que dans la premiere Egliſe, où les traductions de la Bible varioient à l'infini, ne s'en trouvant pas une qui fût ſemblable à l'autre. (p. 85-89.)."

Si Taylor a eu raiſon, il faut ſe ſoumet-

mettre aveuglément à l'autorité de ſes conducteurs, la raiſon ni l'Ecriture ne peuvent nous ſervir de guides. De quel poids eſt donc cette citation pour établir le droit d'examiner ? D'aucun ; car ſi Taylor a raiſon, c'eſt un droit inutile ; mais elle peut ſervir à conduire au Pyrrhoniſme, & à ſe donner pleine licence dans ſa maniere de penſer, & c'eſt à ce but que l'ouvrage de Mr. *** ſe rapporte. Ce qu'il dit de Taylor ſerviroit à l'établiſſement de ſon ſyſtême ſi Taylor méritoit d'être cru ſur ſa parole. Mais tout ce qui, dans cette longue citation, va à rendre inutiles les ſecours qu'on peut tirer de la raiſon & de la révélation pour s'aſſurer de ce qu'il eſt néceſſaire de croire & de faire, tout cela ſe peut nier auſſi hardiment qu'on l'avance.

Mr.* * * s'en eſt ſans doute apperçu ; & voilà pourquoi il eſſaie de prévenir ſon lecteur ſur le compte de cet Evêque. Il a écrit, dit-il, une défenſe du droit divin de l'Epiſcopat. Il a enduré courageuſement des ſouffrances pour l'Egliſe Anglicane & pour la famille Royale pendant les guerres civiles.

Cet Auteur qui dans la ſuite entreprendra de nous prouver, par des raiſons ſou-

tenues d'un grand nombre d'exemples, que la vertu eſt la ſuite naturelle de la *Liberté de Penſer*, & qu'elle marche de compagnie avec la probité, apparemment n'avoit pas encore penſé à cet article qu'il nous donne dans la ſuite, quand il écrivoit celui-ci; car il y renonce trop viſiblement à la ſincérité, la premiere des vertus & la baſe de toutes les autres. Lui qui paroît ſi éloigné de goûter les Atterburys & les Sacheverels, défenſeurs zelés de la haute Egliſe, lui qui paroît en tant d'endroits ſi ſcandaliſé des hauteurs du Clergé & de ſon eſprit de domination, parle-t-il comme il penſe quand il releve l'habileté de Taylor, & qu'il tâche de lui concilier de l'autorité, parce qu'il a entrepris la défenſe du droit divin de l'Epiſcopat? Un homme qui fait le moins du monde uſage de ſa raiſon, peut-il regarder comme une preuve de l'habileté d'un homme, en matiere de Théologie, & de la juſteſſe de ſes idées, le zele qu'il a marqué pour un certain parti, fût-il même celui de la juſtice? On peut prendre le bon parti par tant d'intérêts, que ce choix n'eſt pas même une preuve ſûre de droiture & de probité, & quand il le ſeroit, on peut être bon citoyen à de certains égards,

& raiſonner très-mal ſur la Théologie.

Mais notre Auteur a intérêt de faire valoir les paroles de Taylor: voilà pourquoi il nous le donne pour un religieux Prélat, *Il y a, dit ce* religieux *Prélat*, &c. Reliſez je vous prie, le premier de ces articles. Quand je reconnoîtrois dans l'Ecriture des paſſages enveloppés d'une épaiſſe obſcurité, je nierois hautement qu'il y en eût une infinité, je nierois encore plus qu'ils fuſſent relevés par des expreſſions ſublimes, enrichies de tant d'allégories, & d'ornemens de Rhétorique, ſi obſcurs & impénétrables par la maniere dont le ſujet y eſt quelquefois déguiſé, qu'il ſemble que Dieu nous les ait donnés, plutôt pour nous convaincre de notre incapacité, & nous humilier par-là, que de nous apprendre ce que nous devons ſavoir, ce que nous devons croire & faire pour lui plaire. Cette affectation de Rhétorique, d'Allégorie, de déguiſement, d'énigme, eſt indigne de la ſageſſe & de la bonté de Dieu. Grande merveille ſi Dieu ſait faire jetter ſur le papier des expreſſions que les hommes ne ſauront pas bien entendre, & qu'ils ne devineront qu'imparfaitement. Sa bonté qui, par la révélation, a voulu ſuppléer à la foibleſſe de notre raiſon, auroit ad-

mirablement réuſſi, en rempliſſant ſa parole d'énigmes où l'on ne voit goutte, & dont le but n'eſt pas de nous apprendre quelque choſe. Quand vous interpréterez l'Ecriture, prenez pour regle le bon ſens, & la ſimplicité ; aidez-vous encore de la connoiſſance des langues, dans leſquelles elle a été écrite, vous n'y trouverez rien de ce que Taylor étale avec tant de pompe, & tout ſon étalage ne vous paroîtra plus qu'un trop hardi galimatias. Mais quand, prévenus de mille erreurs, & de mille ſuppoſitions ſans fondement, nous cherchons dans l'Ecriture Sainte nos ſubtilités & nos écarts métaphyſiques, quand nous y cherchons des preuves aux ſyſtêmes de notre vanité & de nos intérêts ; quand nous y cherchons nos types & nos prédictions arbitraires, ou plutôt nos ſonges & nos imaginations, alors il faut bien prêter à la lettre, & lui faire violence à l'aide de la Rhétorique & des allégories. Il faut bien y reconnoître des ſens cachés & des obſcurités profondes, quand on veut lui faire dire ce qu'elle ne dit point. Aſſurément Taylor y avoit cherché, y avoit ſuppoſé ce qui n'y eſt pas; voilà pourquoi il l'avoit trouvé différente de ce qu'elle eſt.

Celui qui ſuppoſeroit que le ſecret de

la pierre philoſophale eſt renfermé dans pluſieurs endroits de l'Ecriture Ste. ſeroit bien obligé de reconnoître que ce myſtere y eſt déguiſé ſous des figures de Rhétorique & ſous des allégories dont le ſens ſeroit impénétrable à toute autre perſonne qu'à des gens illuminés par une grace particuliere. Mais on y cherche quelquefois des myſteres qui n'y ſont pas plus que la pierre philoſophale. Ce n'eſt pas pour nous amuſer par des chimeres, que Dieu nous a honorés d'une révélation, c'eſt pour nous inſtruire de ce qu'il nous importe de ſavoir pour bien vivre & pour bien mourir.

St. Pierre reconnoît bien qu'il y a dans les Epitres de St. Paul des choſes difficiles à entendre; mais il reconnoît auſſi qu'elles ne peuvent jetter dans l'erreur que des ignorans prévenus de mauvaiſes diſpoſitions. Tout leur effet ſur des eſprits peu exercés, mais d'ailleurs ſages & modeſtes ſe réduit à leur faire avouer qu'ils ne les entendent pas. Mais il s'y trouve un grand nombre d'autres endroits à la portée de tous, & voilà pourquoi St. Pierre en recommande la lecture. Un homme ſage ſe regle ſur ce qui eſt clair & ne décide pas ſur ce qui lui paroît obſcur. Dieu n'exi-

ge point de nous de telles déciſions, & le bon ſens les défend; c'eſt aſſez que nous ne négligions pas de nous inſtruire par mépris & par indifférence pour la lumiere de la vérité. Celui qui décide ſur ce qu'il n'a pas bien entendu, ne craint pas aſſez de ſe tromper & par conſéquent n'aime pas aſſez la vérité. Celui qui, ſatisfait d'avoir appris ce qui eſt de plain pied, ne ſe met pas en peine d'aller plus loin, & ne fait aucun effort pour ſe rendre capable d'acquérir plus de connoiſſances, ſe plaît trop dans les ténebres & ne connoît pas le prix de la lumiere. Il y a un ſage milieu entre ces deux extrémités, qui eſt de travailler à s'éclairer de plus en plus, mais de travailler avec circonſpection en comptant toujours qu'on recule quand on ſe trompe, & qu'on prend l'apparence pour la réalité.

Quand il ajoute qu'il y a tant de milliers de copies des Ecritures, qui ont été écrites par des perſonnes de partis & d'opinions ſi contraires, de tempéramens & de génies ſi oppoſés, d'eſprits ſi différens en habileté & en foibleſſe, qu'on reconnoît une grande variété dans le Vieux & dans le Nouveau Teſtament par la ſeule lecture qu'on en fait, c'eſt lui qui déploie ſa Rhétori-

que pour bâtir ſur des chimeres une concluſion d'une fauſſeté palpable. Nous verrons bien-tôt que les fautes des copiſtes, qu'on fait ſonner ſi haut, ſe réduiſent à rien, & ne doivent nous faire aucun embarras.

Il s'en rencontre, continue-t-il, en pluſieurs, &c. (Reliſez l'article 3.)

Il y a des gens dont l'imagination féconde en écarts a enfanté toutes ces rêveries; mais ce ſont des rêveries; on ne ſauroit prouver que l'Ecriture ſoit un livre ainſi écrit à double & à triple entente. Quelques Philoſophes Payens ſe ſont aviſés de joindre ces ſens allégoriques au littéral, pour ſauver les extravagances de leurs Poëtes. Mais tout homme qui, au lieu de ſe rendre aveuglément à l'autorité des commentateurs fera uſage de ſa liberté de penſer, ſe moquera de ces regles faites après coup, & inventées tout exprès pour pallier quelques obſcurités. De quel droit prendroit-on pour principes des regles ſi arbitraires, quand il s'agit d'expliquer l'Ecriture? Il eſt bien vrai que ſous l'ancienne Oeconomie Dieu avoit trouvé à propos de préſenter les choſes ſpirituelles & céleſtes, ſous des images corporelles & terreſtres. Qu'on reconnoiſſe donc ſes ima-

ges, & qu'on admire les juſtes rapports qu'elles ont avec leurs objets, là où ces rapports ſautent aux yeux, j'y conſens; mais changer, ſous ce prétexte, tout en images, en emblêmes, en allégories, dans le Nouveau Teſtament, comme dans le Vieux, c'eſt-là manifeſtement une de ces imtempérances, & de ces excès où ſe jette l'eſprit humain, lorſque ſon imagination eſt frappée de quelque idée qui la domine, qu'il s'entête de quelque ſyſtême, & que mépriſant, comme trop ſimple & trop fade, tout ce qui ſe trouve dans la route unie du bon ſens, il cherche par tout l'extraordinaire & le merveilleux.

Dans le 7. article où il dit „ qu'il arrive dans l'Ecriture la même choſe que dans toutes les Sciences dont les Syſtêmes ſont exprimés d'une maniere ſuſceptible de pluſieurs explications, & ſoit parce que le ſujet eſt compris ſous des termes généraux, ou parce que l'eſprit humain eſt rempli d'une infinité d'idées diverſes, elle préſente à la penſée de différentes perſonnes, & même d'une ſeule, des choſes tout-à-fait diſſemblables, quelquefois contraires & ſouvent remplies de variétés: ce qui eſt ſi ordinaire à l'Ecriture, que s'il ne s'agiſſoit pas d'une choſe auſſi ſérieuſe & auſſi ſacrée,

il

il y auroit dequoi divertir ſa penſée en voyant à combien de deſſeins différens on peut faire ſervir un même paſſage.

Il charge encore l'Ecriture des défauts qui ne doivent être mis que ſur le compte des hommes, à qui il tient uniquement de la mieux entendre; car au lieu de ſe borner à des idées générales là où les Ecrivains ſacrés n'ont employé que des termes généraux, de quel droit ſubſtituent-ils des *idées déterminées* à des expreſſions *vagues*, & impoſent-ils aux autres la néceſſité d'en déterminer ainſi le ſens, lors qu'on ne peut démontrer la juſteſſe de ces idées, ni par des raiſons d'une parfaite évidence, ni par d'autres paſſages exprès, déciſifs & déterminés?

A l'article 8. je n'ai à répondre autre choſe ſi ce n'eſt qu'il eſt chargé de fauſſetés & de calomnies, inventées à plaiſir, afin de faire paſſer l'Ecriture, non ſeulement pour le plus inutile, mais encore pour le plus ridicule de tous les livres, & ſuppoſé qu'il fût divin, rien ne ſeroit plus dangereux que ſa lecture, puiſqu'à tout moment on courroit riſque de reſpecter comme venant de Dieu tout le contraire de ce qu'il auroit enſeigné.

Le 9. eſt une conſéquence du huitieme,

appuyée de plus par quelques faits d'une fauſſeté manifeſte. Tel eſt celui-ci, „ La comparaiſon des paſſages demande une capacité ſi étendue que les plus habiles Théologiens n'ont pu s'empêcher d'altérer les circonſtances & de changer les termes." A qui Taylor croit-il s'adreſſer ? S'imagine-t-il que ſur ſa parole, on mettra au rang des plus habiles Théologiens ceux qui ſe ſignalent en impudence, & qui ſont ſi éloignés du reſpect qui eſt du à la Révélation, qu'ils ne peuvent s'empêcher d'en altérer les circonſtances & d'en varier les termes, afin de l'amener à dire tout ce qu'ils ont intérêt d'y trouver ? Mais, ajoute-t-il, *il n'y a point de livre dont les étourdis puiſſent faire un plus méchant uſage.* Accordons-lui cela. Ce n'eſt pas pour les étourdis que ce ſacré livre eſt fait; *ſi l'Evangile eſt obſcur*, il l'eſt pour ceux qui veulent bien ſe perdre : mais pour ceux qui l'étudient de bonne foi, avec ſimplicité de cœur & dégagés de toutes préventions, dans le deſſein d'y puiſer des connoiſſances qui ſervent de regle à leur conduite, & de fondement à leurs eſpérances, il n'y a rien de plus faux, que de dire qu'ils n'y trouvent qu'incertitude, & que s'ils ſe repoſent ſur quelque ſens comme ſur le

véritable, c'eſt un pur effet de leur témérité. Je tranſcris encore une fois l'article 10. „ On croit pouvoir expoſer les Ecritures par l'analogie qu'elles ont avec la raiſon. Mais comme il faudroit pour cela que les hommes euſſent un intellect univerſel muni de principes infaillibles par leſquels chacun pût prouver *infailliblement* la vérité de tout ce qui y auroit du rapport; cette maniere de raiſonner eſt auſſi ſujette à illuſion qu'aucune autre. Car il en eſt de la raiſon comme du goût des hommes."

Je lui demande d'abord, d'où il a tiré ces belles remarques: la Révélation les lui-a-t-elle fournies? Mais il vient d'établir que de quelque côté qu'on ſe tourne, on ne peut rien tirer de la Révélation, ſur quoi on puiſſe compter ſurement. Eſt-ce donc la raiſon elle-même qui l'a conduit à ces réflexions? Mais a-t-il un *intellect univerſel muni de principes infaillibles*? A-t-il un privilege particulier pour raiſonner? *Cette maniere* de penſer n'eſt-elle point chez lui *ſujette* à *illuſion* auſſi bien que chez les autres? N'en eſt-il pas de la *raiſon comme du goût des hommes*? &c. Ainſi, par ſes propres principes, ſa maxime eſt incertaine, & je ſuis auſſi en droit de la mépriſer, que lui de la recommander.

Je n'entreprendrai pas ici la défenſe de la raiſon contre le pyrrhoniſme. Cela m'engageroit ſur un ſeul article d'une citation, à une digreſſion de l'étendue d'un petit Traité. Je me contenterai de ce que vous avez déja lu dans d'autres ouvrages ſur la Religion.

Le penchant des hommes à douter de tout, pour faire périr les vérités de la Religion, avec toutes leurs autres connoiſſances par un commun naufrage, fait voir qu'il n'y a point de doute ſi chimérique, ni d'opinion ſi abſurde, que l'Incrédulité n'adopte pour ſon intérêt; qu'elle donne du crédit & de la conſidération à tout ce qui lui eſt favorable; & que puiſqu'elle change la certitude de toutes choſes en doute, il ne faut pas s'étonner ſi en d'autres rencontres elle veut changer les moindres doutes en certitude. (*Abadie* Tr. de la vérité de la Rel. Chrét. Liv. I. Ch. I.)

Remarquez après cela un vrai ſtyle de ſophiſte dans l'obſcurité & dans l'équivoque de ces expreſſions: *Analogie avec la Raiſon*, *Intellect univerſel*, *Principes infaillibles*. *Il en eſt de la raiſon comme du goût.* A ce langage captieux ſubſtituons des termes plus ſimples, & le ſophiſme s'évanouira. Nous avons des idées ſi ſimples, &

ſi évidentes, & dont les rapports, quand on les compare entr'elles, ſont ſi manifeſtes, qu'il eſt impoſſible de ne les pas appercevoir & de n'en pas convenir, quand on veut bien y arrêter ſon attention. Telles ſont ces vérités : *Deux fois deux font quatre. Le tout eſt plus grand que la partie.* Un homme qui en uſe de bonne foi avec ſoi-même, s'aviſera-t-il de retracter l'acquieſcement qu'il a donné à des principes de cette nature, dès qu'on lui repréſentera qu'il n'a pas un intellect univerſel, qu'il lui arrive de ſe faire des illuſions, qu'il en eſt de la raiſon comme du goût? Quand on ne ſauroit que répondre à ces ſophiſmes, on n'en ſeroit pourtant pas plus ébranlé, qu'un laboureur le ſeroit de celui-ci: Le lievre a des oreilles. Vous avez des oreilles: Donc vous êtes un lievre.

Les conſéquences qui ſont des ſuites de ces Principes dont l'évidence force, & dont la liaiſon & la néceſſité eſt auſſi évidente que les principes mêmes d'où elles découlent; ces conſéquences ne doivent-elles pas paſſer pour autant indubitables que les principes mêmes d'où on les a tirées ?

Si donc on peut, par le ſecours de tels principes & de telles conſéquences, éta-

blir des regles d'interprétation, reſtera-t-il quelque doute ſur des explications manifeſtement conformes à ces regles, ſous prétexte que l'intellect de l'homme n'eſt pas univerſel? C'eſt-à-dire doutera-t-on que l'on ſait quelque choſe parce que l'on ne ſait pas tout? Et parce qu'on ſe fait quelquefois des illuſions, lorſqu'on ne juge pas des choſes ſuivant les regles, craindra-t-on de s'être trompé quand on les a évidemment ſuivies?

Enfin, Monſieur, je vous prie de vous ſouvenir qu'ordinairement on ne déclame contre la raiſon que parce qu'on ne la connoît pas. Si Taylor s'étoit demandé ce que c'eſt que de tomber dans l'inconvénient de ceux qui parlent ſans ſavoir ce qu'ils diſent, il auroit d'abord ſenti que rien n'eſt plus extravagant que ſon parallele. Raiſonner, c'eſt décider ſur l'évidence des idées. Mais décider par goût c'eſt décider par ſentiment, & cette eſpece de ſentiment qui porte le nom de goût, n'eſt pas ſeulement un effet de l'impreſſion des objets ſur nos ſens extérieurs; c'eſt quand la raiſon ne l'a pas rectifié, un réſultat des préjugés, du tempérament, de l'éducation, des habitudes, des paſſions enfin, & des intérêts qui nous dominent. Quand

donc je vois un homme qui assure hardiment qu'il en est de la raison comme du goût, afin de nous enlever avec toutes les lumieres que nous en pouvons tirer, toutes celles que la Révélation est capable de nous fournir, je ne sais de quoi je dois plus m'étonner, de sa folie, ou de son mauvais cœur; & je dis de lui: Le fou malin s'applaudit en secret de penser que nous n'avons point de regle; semblable à celui qui est charmé de se dire intérieurement: Il n'y a point de Dieu; car par où nous en convaincre? Nous n'avons pas un intellect universel, nous sommes sujets à illusion & il en est de la raison comme du goût.

Il y en a d'autres, poursuit-il, qui espérent expliquer l'Ecriture par l'analogie de la foi: prétention chimérique, moyen aussi variable que la gauche & la droite d'une colomne.

Si par une explication de l'Ecriture conforme à l'analogie de la foi, il entend une explication qui s'accorde avec toutes les suppositions d'un système par où l'on a commencé ses études, & en faveur duquel on est parfaitement prévenu, je lui abandonne cette regle, que ceux-là même, qui la suivent le plus religieusement, n'oseroient soutenir, quand elle est ainsi é-

noncée. Mais ſi expliquer un paſſage obſcur ſuivant l'analogie de la foi, c'eſt éviter de lui donner un ſens qui combatte celui qui eſt renfermé dans d'autres paſſages très-clairs & très ſimplement énoncés ; rejetter cette regle c'eſt nier que des principes clairs puiſſent ſervir à lever des difficultés qui couvrent un ſujet plus obſcur.

Ce qu'il dit enfin dans le dernier article ſur l'inutilité des originaux eſt avancé avec une hardieſſe dont je n'ai jamais vu d'exemples ailleurs. Vous diriez qu'il a vécu dans les premiers ſiecles, tant il en parle déciſivement. Mais nous ferons bientôt évanouir cette difficulté tirée de la différence des originaux & des traductions.

XVI. Un homme de bonne foi & qui aime ſincérement la vérité, auroit beau lire tous les jours cette longue invective de Taylor contre la Révélation & la Religion, l'évidence le raſſureroit contre cet entaſſement de réproches & d'incertitudes, dès qu'il tomberoit, par exemple, ſur ces paroles & ſur cette importante leçon ; La grace de Dieu ſalutaire à tous les hommes eſt clairement apparue, pour nous apprendre qu'en renonçant au Monde & aux convoi-

voitiſes du Monde, nous vivions en ce préſent ſiecle ſobrement, juſtement, & religieuſement, en attendant la bienheureuſe eſpérance & l'apparition de la gloire de notre Grand Dieu & Sauveur Jeſus-Chriſt. (Tite. 2.).

Il en eſt de même de celle-ci : La Religion pure & ſans tâche envers Notre Dieu & Pere, c'eſt de viſiter les veuves & les orphelins dans leurs afflictions, & de ſe garder de ce Monde ſans en être ſouillé. (Jaq. 2.).

Un ſens commun, dont la ſimplicité ne ſauroit être ſuſpecte, fait appercevoir dans ces paroles qu'au lieu de faire conſiſter la religion dans des ſpéculations ſubtiles, & qui ſe renferment dans l'eſprit & dans le diſcours, ce que Dieu demande & à quoi ſe rapportent toutes les vérités dont il nous a éclairés, c'eſt d'être attaché aux devoirs de la charité & de la pureté. Toute l'Ecriture eſt remplie de maximes de cette évidence.

Cela m'a fait penſer que quand notre Auteur appelle Taylor un religieux Prélat, il ſe pourroit bien qu'il lui donne ce titre par ironie. Rien, en effet, n'eſt plus incompatible avec cet éloge qu'un diſcours qui va à décourager entiérement les hom-

mes de conſulter l'Ecriture & la raiſon, ſur ce fondement que ni l'une ni l'autre ne ſauroient nous fournir aucune lumiere ſure pour régler ni notre croyance ni notre conduite. Ce qu'il ajoute à ſa louange & ſur ſon zele pour les droits de l'Epiſcopat, ſur ſa fermeté pour le parti de la Cour, pourroit bien encore être un nouveau trait de ſatire contre les partiſans de la Haute Egliſe, parmi leſquels on peut compter des gens qui ont fait leurs efforts pour établir leur autorité ſur les ruines de la Religion.

XVII. Mais quelque vue que M. *** ait eue, il eſt toujours vrai que ce qu'il cite de Taylor eſt très-capable de produire de mauvais effets ſur des eſprits peu attentifs, & d'y répandre des troubles, qu'il ſe ſeroit fait un devoir de prévenir, s'il avoit eu autant à cœur d'apprendre aux hommes à bien examiner, qu'il a à cœur de les détourner de croire ſans examen; car il faut bien remarquer que des principes que poſe M. *** & des faits qu'il ſeme on peut tirer deux concluſions bien différentes: L'une qu'on ne doit point croire ſans examen, ni ſe rendre ſans preuve à l'autorité de ceux qui nous parlent en maîtres,

qui nous preſcrivent tout ce qu'il leur plaît. L'autre qu'il eſt très-difficile, en examinant, de parvenir à quelque certitude, & que c'eſt-là un ſuccès qu'on n'a pas lieu de ſe promettre. La *premiere* de ces concluſions eſt la ſuite néceſſaire de ſes principes, & cet Auteur s'applique expreſſément à l'établir. Mais pour la *ſeconde*, il ſe contente d'en fournir les occaſions, il ne la tire point lui-même, il ſe contente de mettre ſes lecteurs, autant qu'il lui eſt poſſible, en chemin de la tirer. S'il a écrit dans les vues dont on l'accuſe, il n'en va que plus ſurement à ſon but par cette route détournée; car pour l'ordinaire les hommes prennent plus d'attachement pour les concluſions qu'ils tirent d'eux-mêmes, que pour celles qu'on leur fait tirer, & ils les aiment d'autant plus qu'ils les regardent comme leur propre ouvrage.

Auſſi, Monſieur, comme vous vous en ſerez d'abord apperçu, dans tout l'examen que je fais de ce livre, je me partage entre deux ſoins; l'un eſt d'établir avec l'Auteur qu'il faut examiner, & l'autre de prouver, peut-être contre lui, qu'il eſt très-poſſible de parvenir, en examinant, à connoître autant de vérités, qu'il eſt néceſſaire

d'en ſavoir, pour régler ſa conduite & pour tranquiliſer ſon cœur.

XVIII. Après cela on trouve une longue énumération des ſentimens qui diviſent les Théologiens Anglois & il y entaſſe pêle-mêle leurs diſputes ſur des points de Métaphyſique, ſur des cérémonies & des minuties, avec leurs controverſes ſur des points de Théologie. Que veut-il conclure de-là? Eſt-ce que nous aurions tort de nous ſoumettre aveuglément à ceux qui ne s'accordent pas, & qu'il eſt juſte au moins d'examiner lequel on doit préférer de tous ces guides différens? Eſt-ce qu'au lieu de s'embarraſſer de Métaphyſique & du Cérémoniel, ou de quelque point de Critique, il faut que chacun s'applique à connoître ce qui eſt de ſa portée & à vivre conformément à ce qu'il entend & à ce qu'il connoît? Ces conſéquences ſeroient juſtes, mais ce n'eſt pas là ce qu'il cherche, il y en a une autre qui lui tient à cœur & à laquelle il va d'une courſe précipitée. La voici: *Nous ne pouvons plus nous régler ſur l'Ecriture que nous avons aujourd'hui.* Je reprens toute la ſection pour en tirer les preuves ſur leſquelles il prétend établir cette concluſion, je n'en trouve que quatre

1. „ Ceux qui prétendent que le texte, de l'Ecriture s'eſt conſervé dans toute ſa pureté, ne ſauroient convenir unanimement de ſon inſpiration. Les uns ſoutiennent qu'il n'y a point de penſée, point de parole qui n'ait été inſpirée; d'autres que les penſées ont été inſpirées, mais non pas les paroles; pluſieurs, qu'il n'y a d'inſpiré que ce qui regarde la foi; d'autres enfin ſe contentent de dire que ces livres ont été écrits par d'honnêtes gens avec un très-grand ſoin & beaucoup d'exactitude, mais ſans inſpiration ni à l'égard des penſées ni à l'égard des paroles."

2. Il prétend que le Canon des Livres Sacrés eſt incertain. „ Si nous en croyons, dit-il, le Docteur Grabe, le nombre des Livres Sacrés, n'a point été déterminé du vivant des Apôtres, non pas même du tems que Clément écrivit ſon Epitre aux Corinthiens, c'eſt-à-dire un peu après le martyre de St. Pierre & de St. Paul, & dans laquelle il cite ſouvent l'Ancien Teſtament, ſans rapporter aucun paſſage du Nouveau, ſi ce n'eſt quelques-uns tirés des Epitres que St. Paul avoit écrit aux mêmes Corinthiens; d'où on peut inférer, ajoute ce Docteur, que Clément ne croyoit pas qu'ils euſſent connoiſſance d'aucun autre livre

que de ces Epîtres. Et on peut raiſonnablement croire la même choſe de Barnabé & d'Hermas, qui n'ont fait mention d'aucun autre livre du Nouveau Teſtament, quoique l'un & l'autre ait écrit après la deſtruction de Jéruſalem. (p. 122.)."

3. Dans le VI. Siecle le texte des Evangiles a été généralement altéré.

„ Le Dr. Mill. ne rend-il pas les Ecritures autant douteuſes qu'on peut ſe l'imaginer, en avançant comme il fait qu'il ne ſe fit aucune collection des Livres Sacrés ſoit Epitres ou Evangiles, que ſoixante ans après la mort de Jeſus-Chriſt. Cela eſt très-certain, dit-il, à l'égard des Epitres, puiſqu'il s'éleva dans les ſiecles ſuivans, de grandes diſputes & beaucoup de doutes dans l'Egliſe Apoſtolique, touchant le nom & l'autorité de leurs Auteurs ; ce qui ne ſeroit jamais arrivé ſi quelcun des Apôtres, qui ont vécu les derniers, en avoit dreſſé le canon. On doit avoir la même penſée, pourſuit ce Docteur, par rapport aux Evangiles, puiſqu'alors on n'étoit pas encore convenu de ne faire la lecture que de ces quatre dans l'Egliſe Chrétienne, comme il promet de le prouver plus bas.

Le Docteur Beveridge jette encore plus de doutes dans l'eſprit ſur le même ſujet,

en avancant avec une eſpece de certitude qu'à peine on trouve deux anciens Auteurs, parmi tous ceux qui ont écrit ſur les matieres Eccléſiaſtiques, qui ſoient d'accord ſur le nombre des Livres Canoniques. Il dit ailleurs que perſonne ne peut ignorer que quelques-uns des livres des Apôtres, & qui ſont véritablement canoniques, ont été révoqués en doute dans les trois premiers ſiecles du Chriſtianiſme. (p. 122-124.)

Dans la Chronique de Victor de Tmuis, Evêque d'Afrique, on lit ces termes: Sous le Conſulat de Meſſala, & par le commandement de l'Empereur Anaſtaſe, les Saints Evangiles ont été corrigés & réformés, ſe trouvant avoir été écrits par des Evangeliſtes qui étoient des idiots. (p. 128.).

4 La prodigieuſe quantité de leçons différentes recueillies par ce Docteur (Mill) doit naturellement remplir l'eſprit de doutes & de ſoupçons, & ne promettre rien de certain de ces livres qui ſont donnés à lire en tant de différentes manieres, & qui varient ſi fort non ſeulement à chaque verſet, mais encore à chaque partie d'un même verſet. Le Pere Morin a prouvé la dépravation du texte Grec, parce qu'il y

avoit trouvé tant de diverſes leçons dans les copies manuſcrites de Rob. Etienne; ce qui à la vérité affoiblit beaucoup l'autorité de ce texte: mais quel triomphe pour les Papiſtes, quand ils verront que le nombre de ces leçons différentes a été ſi prodigieuſement augmenté par le Dr. Mill & par le long ſuplément qu'on y a ajouté? Mais quoi qu'il en ſoit, la cauſe des Proteſtans ne reçoit pas peu de préjudice, de ce que ce Docteur dit avec tant d'aſſurance, qu'il y avoit un grand nombre d'endroits corrompus & falſifiés, preſque dès le commencement du Chriſtianiſme & du tems même des Apôtres. (p. 124, 125.)."

C'eſt-là ſa derniere preuve tirée des différentes leçons qui montent à un nombre prodigieux, ſi on conſulte les anciens exemplaires.

Il enchaſſe ces quatre preuves dans une longue liſte d'autres conſidérations, afin que ſon lecteur étonné, laſſé, fatigué, ſe rende plus aiſément.

Je m'en vais vous faire voir, clair comme le jour, que ces difficultés d'où il conclud ſi hardiment que l'on ne peut point compter ſur l'Ecriture, ni la prendre pour regle ſure, ſont incapables d'ébranler un eſprit tant ſoit peu attentif.

Pour

Pour lever la premiere de ces difficultés, & lui ôter toute ſa force, je raiſonnerai du plus au moins. Je prendrai pour principe la derniere hypotheſe, c'eſt celle qui ſuppoſe le moins, & cependant elle ſuffit pour renverſer la concluſion que j'examine. Nous avons plus d'un ouvrage qui établit la vérité de l'hiſtoire de l'Evangile. Des Savans ont démontré qu'on ne peut, ſans s'aveugler volontairement & ſe crever, pour-ainſi-dire, les yeux de l'eſprit, ſoupçonner qu'elle eſt ſuppoſée. Il y a eu effectivement un *Jeſus* qui a fait des miracles, & qui a annoncé aux hommes la doctrine que les Chrétiens reconnoiſſent pour regle; je ne tranſcrirai pas leurs preuves; les livres, d'où je les tirerois, ſont dans les mains de tout le monde. Puiſque Dieu a voulu autoriſer par des miracles, comme par le ſceau de ſa Toute-puiſſance, les premiers Prédicateurs de l'Evangile, l'idée de ſa ſageſſe & de ſa bonté nous engage à conclure qu'il a choiſi, pour l'annoncer, des hommes qui euſſent aſſez de bonne foi & d'attention pour enſeigner aux hommes ce qu'ils avoient appris, ſans l'altérer en quoi que ce ſoit, & que ſi leurs dons naturels n'avoient pas été ſuffiſans pour un tel effet, il les auroit élevés, mi-

raculeuſement, au deſſus de leur état naturel, autant qu'il étoit néceſſaire. D'ailleurs les inſtructions qu'ils nous donnent, pour être le fondement de nos eſpérances & la regle de nos mœurs, ne ſont point aſſez embarraſſantes, ni aſſez ſubtiles, pour craindre que celui qui en a une fois compris le ſens ſe méprenne en les rapportant, de ſorte que la différence des hypotheſes ſur la maniere de l'inſpiration, ne ſauroit empêcher de conclurre que nous devons prendre les inſtructions des Apôtres pour regle de nos ſentimens & de notre conduite; c'eſt une concluſion qui ſe tire de chacun de ces ſuppoſitions & qui coule évidemment de celle-là même qui reſſerre le plus l'inſpiration.

Mais ſommes-nous bien aſſurés que leurs inſtructions ſoient parvenues juſques à nous, telles qu'ils les ont données à leurs premiers diſciples? *Le canon des Ecritures n'a pas été dreſſé du temps des Apôtres.* Cette difficulté ne peut embarraſſer que des gens qui s'imagineroient que les 27 livres qui compoſent ce que nous appellons le Nouveau Teſtament, forment tellement l'objet complet de notre foi, que s'il nous en manquoit un, elle ſeroit imparfaite & qu'il lui manqueroit une 27 partie. Ce ne

ſont pas les livres, ce ne ſont pas les verſets & les mots qui fondent notre foi, ce ſont les choſes que ces livres nous apprennent, & on ſeroit Chrétien quand même on ne ſauroit que ce qu'un des Evangéliſtes nous a laiſſé par écrit. *Toutes les Egliſes n'ont pas reçu en même tems ce ſacré Livre*; que conclure de-là? Qu'on étoit ſur ſes gardes pour ne ſe tromper point. Or ſi on examinoit dans ce tems-là, on ne s'eſt pas trompé ſur des faits, dont l'examen étoit facile, puiſqu'il rouloit ſur des faits contemporains à ceux qui les examinoient.

La définition que l'Auteur donne, dès l'entrée de ſon diſcours, de la liberté de penſer, m'avoit fait croire que ce mot ſignifioit chez lui, *le droit d'examiner avec circonſpection dans la crainte de ſe tromper.* Mais la maniere dont il trouve à propos de raiſonner me découvre qu'il n'a débuté par une ſi ſage définition, que pour s'inſinuer dans l'eſprit de ſes lecteurs & s'acquérir leur confiance; pour les tromper plus aiſément. La liberté de penſer, de la maniere dont il en uſe, c'eſt une liberté de penſer à la légere, de conclure avec précipitation, & d'adopter une opinion ou une autre, ſuivant qu'on la trouve de ſon goût. Quatre lignes qu'on a trouvées

dans un ſeul Auteur lui ſuffiſent pour renverſer ce qu'on a cru depuis dix-ſept ſiecles. „ Dans la Chronique de Victor de „ Tmuis, Auteur très-obſcur, on lit que „ ſous le Conſulat de Meſſala & par le „ commandement de l'Empereur Anaſta„ ſe, les ſaints Evangiles ont été corri„ gés & réformés, ſe trouvant avoir été „ écrits par des Evangéliſtes qui étoient „ des idiots."

Tout homme qui ſe croit obligé de ſuivre quelque ordre dans ſes penſées, & quelque regle dans ſes raiſonnemens ne ſauroit manquer de dire: Il faut bien que ce deſſein n'ait pas été exécuté puiſqu'on n'en trouve nulle part aucune mention au-delà de ces quatre mots. Ce n'étoit pas là un projet qui pût s'exécuter en cachette, ni dont l'exécution pût s'achever en peu de jours. Depuis le Chriſtianiſme établi il ne ſe ſeroit rien fait de plus intéreſſant, & le Prince qui l'auroit entrepris pour ſa gloire, ou par principe de conſcience auroit pris plaiſir qu'on en eût conſervé la mémoire. Mais non ſeulement ce projet a été fait, de plus il a été exécuté, quoi qu'on n'en voye aucune trace, il plaît à l'Auteur de le ſuppoſer ainſi. Il ne s'arrête pas-là: On forme le deſſein

de corriger des fautes de copiſtes. Donc ſelon lui on a tout refondu, & au lieu des livres que les Apôtres nous avoient laiſſés, nous en avons de tout autres, quoique ſous le même nom. Il me ſemble que je lis des contes de Fées. Il n'y a donc qu'à ſuppoſer les choſes du monde les plus difficiles & les plus inconcevables & avoir pour ſes ſuppoſitions une indulgence qui aille à faire croire que tout ce qu'on aime à ſuppoſer eſt arrivé tout comme on le ſuppoſe.

Y a-t-il aujourd'hui un ouvrage auquel on s'intéreſſe aſſez peu, pour qu'il fût poſſible de le refondre au point d'en donner un tout différent à ſa place? Il n'y auroit point d'Evêque, point de Chrétien qui n'eût livré ſon exemplaire pour recevoir en échange celui que les Commiſſaires de l'Empereur auroient fait écrire? Les verſions auroient été corrigées ſur ce nouvel original; les Juifs auroient changé leur texte; les ouvrages où les paſſages du Nouveau Teſtament étoient cités, auroient eu les mêmes correcteurs par toute la terre; & les Chrétiens de tous les lieux ſe ſeroient conformés à la volonté d'un Prince qui n'étoit pas leur maître! Des attentats de cette nature auroient été ſoufferts

ſans oppoſition, ni de la part des Peuples, ni de la part des Eccléſiaſtiques, dont le zele toujours prêt à éclater, s'allume ſouvent juſques à la fureur pour des minuties.

Il y a donc toute apparence que le projet de l'Empereur (ſi tant eſt qu'il ait eu lieu) ſe termina à remédier à la négligence des copiſtes, qui oublioient des lettres ou des mots, qui les déplaçoient quelquefois, & qui ſouvent lioient ce qu'il falloit ſéparer, ou ſéparoient ce qu'il falloit lier, qui, enfin par précipitation ou par ignorance, manquoient à l'orthographe & quelquefois auſſi à la conſtruction; l'on put prépoſer des ſurveillans à ces abus, afin que les exemplaires trop défectueux ne puſſent avoir aucun débit.

De la négligence des copiſtes ſont venues ce qu'on appelle les différentes leçons, dont l'Auteur tire encore une matiere de triomphe. Mais quand d'un fait ſi aiſé à éclaircir, on tire une concluſion ſi précipitée, & qui ſuppoſe ſi faux, il faut que je l'avoue, ce n'eſt pas ſimplement manquer aux regles de la Logique, avec une négligence ſans excuſe, c'eſt manquer à celles de la bonne foi, avec une hardieſſe qui n'eſt preſque pas concevable.

Voici une concluſion qui eſt la ſuite na-

turelle & légitime des diverſes leçons & de la variété des exemplaires. Nous ne devons faire aucune difficulté de prendre l'Ecriture Sainte pour regle de notre croyance, puiſque quelque exemplaire que nous trouvions à propos de choiſir, quand même le hazard ſeul décideroit de ce choix, cet exemplaire, ainſi choiſi, ſuffiroit pour fonder notre foi & pour régler nos mœurs, par ſa conformité, à cet égard, avec tous ceux dont il differe à d'autres, & qui pourroient d'ailleurs être plus corrects. Il n'y a point de variété de leçons qui puiſſe être fatale; elles ne roulent point ſur ce qui regle notre conduite & qui fonde nos eſpérances. Et il ne faut pas s'en étonner, les choſes ne pouvoient tourner autrement. Les vérités eſſentielles & dont la foi & l'obſervation nous rendent véritablement Chrétiens & agréables à Dieu, ſont répétées en tant d'endroits, que ſi elles ſont oubliées ou obſcures dans l'un, elles ſe trouvent très-claires dans dix autres. Il n'étoit pas poſſible qu'il ſe gliſſât des fautes à établir tout le contraire, car auroit-il été poſſible qu'un copiſte ſe trouvât aſſez fou, ou aſſez diſtrait pour écrire qu'il faut haïr ſes ennemis; qu'il ne faut pas invoquer Jeſus-Chriſt; que l'on peut avoir de

la complaiſance pour les idoles, & dérober, pourvu que ce ſoit avec modération, &c. Il n'y a perſonne à qui de pareilles fautes n'euſſent ſauté aux yeux, & qui ne les eût incontinent corrigées, comme des inadvertences d'un copiſte qui penſoit à toute autre choſe, ou qui avoit des vues ſacrileges, mais inutiles autant que ſacrileges. Si le ſavant & laborieux Docteur Mill ſe fût mis en tête de déclarer la guerre au Chriſtianiſme, & de s'ériger en trompette de libertinage, il auroit pu travailler à cet exécrable deſſein avec plus de ſuccès que M. *** au lieu que, dans les ſoins qu'il s'eſt donné, il ſemble, au contraire, n'avoir eu pour but que de déconcerter par avance ſa malice. Si donc ce Savant après avoir paſſé quelques années à comparer les anciens Manuſcrits, eût publié qu'il renonçoit à ſon deſſein, & qu'il en avoit déja aſſez vu pour ſe convaincre qu'il étoit inutile d'en voir davantage, & qu'il y avoit trop de différence entre les exemplaires pour pouvoir compter ſur aucun, & continuer à regarder l'Ecriture Ste. comme une regle & une école de pure vérité; il n'y auroit pas eu moyen de ſe tirer de cette objection, qu'en récuſant ſon témoignage, & en le défiant de le vérifier.

Mais

Mais aujourd'hui nous n'avons qu'à jetter les yeux ſur ces collections, pour nous convaincre pleinement, que les différentes leçons ſont ſans conſéquence. Il eſt édifiant pour la Religion de voir que ceux qui l'abandonnent & qui ſe font un plaiſir de la combattre, abandonnent en même temps la vertu & foulent aux pieds la bonne foi & la ſincérité, ſans leſquelles il n'y a point de vertu. Je ne puis aſſez m'étonner de la hardieſſe avec laquelle l'Auteur que j'examine y rénonce & prend plaiſir à ſe jouer de ſes lecteurs.

XIX. Il ſemble d'abord que M. ***, ſcandaliſé de l'ambition des ſophiſtes, & indigné de la hardieſſe des viſionnaires, qui veulent qu'on les en croye ſur leur parole, & ne peuvent ſouffrir qu'on travaille ſoi-même à s'aſſurer de la vérité, va raſſembler des motifs pour nous maintenir dans le juſte droit d'examiner & d'examiner attentivement.

„Nous ne ſaurions, dit-il d'abord, nous ne ſaurions acquérir trop de connoiſſances, puiſqu'à meſure que nous ſerons ſavans, nous entendrons mieux l'Ecriture Ste. ce Livre Divin, où Dieu a mis dans une juſte proportion des parties, les objets de toutes les Sciences." Voilà ce qu'il poſe en

fait. „ Mais ce Livre, ajoute-t-il dans la ſuite, nous eſt parvenu ſi défiguré, que nous ne pouvons plus compter ſur ce que nous y liſons."

Si l'Ancien & le Nouveau Teſtament nous ſont parvenus ſi défigurés, qu'on ne peut plus compter ſur ce qu'on y lit; à quoi bon étudier les Sciences humaines en vue de les mieux entendre? Quand on les entendroit, on ne pourroit s'aſſurer ſi on entend l'original, ou ce qu'on a ſubſtitué à ſa place. De la maniere dont il parle dans la page 13. il ſemble que l'intelligence de l'Ecriture doit être le but de nos études. De la maniere dont il s'exprime ici il conçoit l'Ecriture comme un livre inutile & ſur lequel on ne peut point compter. Peut-on parler ſi différemment quand on ne ſe fait pas un plaiſir de ſe contredire? Mais dans les idées de M. *** il en eſt de la liberté de penſer, de cette liberté dont les droits ſont ſi clairs, qu'on eſt embarraſſé à trouver des preuves qui ne cedent en évidence à ce qu'elles ſont deſtinées à établir; il en eſt, dis-je, chez lui de cette liberté comme de la liberté de chanter. Aujourd'hui on chante un air à boire, & demain on condamne par ſes chants la débauche; aujourd'hui on chan-

tera les éloges de la ſageſſe, demain on ſollicitera les jeunes gens à la licence. Mais vous vous contredites? Qu'importe? J'uſe de ma liberté & je penſe ſans me contraindre, ſuivant mon humeur. Telle eſt la liberté où il nous invite, il ne nous affranchit pas d'un joug pour nous ſoumettre à un autre, la liberté de penſer ne reconnoît aucunes regles; il ſemble d'abord poſer comme un principe ſacré, qu'il ne faut rien admettre ſans examen. Mais bientôt après il cite comme des oracles les paroles de Taylor, qui vont à anéantir la certitude de tout ce que nous pourrions conclurre, ſoit de l'Ecriture, ſoit de la raiſon; il tourne en ridicule les Evangéliſtes, les Prophetes, les Docteurs de l'Egliſe, tantôt en les faiſant diſputer ſur des points, auxquels le ſalut eſt attaché, tantôt en les repréſentant aſſez puériles pour s'imaginer qu'il manque un article eſſentiel à la Religion, parce que les Egliſes manquent de *buffets* pour y renfermer les vaſes qui ſervent à la communion; & tout cela, afin qu'après avoir accoutumé ſon lecteur à rire des miniſtres de la Religion, il l'amene plus aiſément à ſe moquer de la Religion même. Nous verrons bientôt qu'il ſe joue également de la raiſon, & qu'il

n'en ménage pas plus les lumieres, que ce qu'il avoit d'abord fait ſemblant de regarder comme une révélation.

Depuis la page 140 juſques à la page 173 je trouve un ſi grand nombre de réflexions ſi juſtes & ſi préciſes, que ne pouvant comprendre qu'un Auteur qui raiſonne ſi bien dans un endroit, faſſe de ſi grands écarts dans un autre, non ſeulement je crains de n'avoir pas bien pris ſa penſée, dans les endroits que je viens de rélever, mais je le ſouhaiterois de tout mon cœur, & je lui en ferois toutes les excuſes imaginables. Je relis donc la ſection ſeconde, avec une attention nouvelle. Mais tout prévenu que je ſois contre mes propres yeux, il m'eſt impoſſible de ne pas reconnoître que je vois ce que j'y vois. Il ſemble que cet Auteur eſt ſujet à des paroxiſmes; il raiſonne juſte quand il ſe trouve d'humeur à penſer attentivement; & il raiſonne à bâtons rompus, lorſqu'il eſt d'humeur à penſer de travers, parce qu'il veut toujours penſer librement & ne ſuivre d'autre regle que celle de ne ſe contraindre jamais. Sans ſuppoſer ces inégalités je ne comprendrois jamais qu'un homme qui, dans la ſection III. s'intéreſſe au ſalut des hommes, à la pureté de leur Religion & à leur ver-

tu, travaille dans toute la ſeconde à leur arracher des mains, ſur de légers prétextes, l'Ecriture Ste. comme un livre ſur lequel on ne peut point compter. Il ſemble encore qu'il ne ſeme par-ci par-là quelques raiſonnemens utiles, qu'en vue de ſe ménager des partiſans, & de leur fournir des prétextes pour le défendre; ou dans la crainte d'effaroucher ceux de ſes lecteurs dont le cœur n'eſt pas entiérement gâté; il s'empare de leur eſtime par intervales, & dès qu'il s'en eſt ſaiſi, il les amene inſenſiblement (car les lecteurs, qui ſont ſur leur garde, ne ſont pas le plus grand nombre,) à ſes concluſions favorites, avec la même précipitation avec laquelle il y tombe lui-même. Ce n'eſt pas que parmi les raiſonnemens très-ſenſés que renferment ces 33 pages (depuis la 140 juſques à la 173) il n'y ait quelques endroits qu'on ne doit pas lui paſſer aiſément: Tel eſt celui ci.

„ Qu'on parcoure l'Hiſtoire des Turcs, qu'on examine leur gouvernement; je m'aſſure qu'il n'y a perſonne qui du premier coup d'œil ne reconnoiſſe quelle paix & quelle tranquillité leur principe de tolérance répand dans tout leur Empire. Cette tolérance eſt fondée ſur un article de

leur Alcoran, qui porte que celui-là qui adore Dieu & qui pratique ce qui eſt bon, attire ſans doute ſur lui les bénédictions de Dieu, ſoit qu'il ſoit Chrétien ou Juif, ſoit même qu'il ait abandonné ſa Religion pour en embraſſer une autre. Ils ont réglé conſtamment leur conduite ſur ce principe, & depuis le commencement de leur Empire juſques à préſent, ils ont ſouffert différentes ſortes de Religions & ſur-tout celle des Chrétiens, moyennant ſeulement un léger tribut, quoiqu'ils ſuſſent que ces mêmes Chrétiens regardent leur Prophete comme un impoſteur, & qu'ils extirperoient infailliblement par le fer & le feu, leurs protecteurs d'à-préſent, ſi le pouvoir ſuprême étoit entre leurs mains. Enfin la tolérance & la charité des Turcs conſervent dans leur Empire une tranquillité ſi parfaite, en comparaiſon de celle dont jouiſſent les Chrétiens que notre pieux Evêque Taylor a avoué qu'il ne pouvoit s'empêcher de croire que Dieu n'étendît les limites de l'Empire des Turcs; & qu'il ne punît les Chrétiens d'une maniere ou d'autre, à cauſe de leur entêtement à vouloir diſputer ſur des queſtions inutiles & impoſſibles à réſoudre, & à cauſe de la haine & des perſécutions qu'ils exercent en-

vers leurs freres, qui devroient leur être auſſi chers que leur propre vie & qu'ils ne peuvent ſouffrir, parce qu'ils refuſent d'acquieſcer aux vaines & folles opinions auxquelles ils veulent ſe ſoumettre les uns les autres. (pag. 145.).

Je remarque dans les Déiſtes une affectation à rélever & à mettre en beau la Religion Mahométane. Ne ſeroit-ce point en vue de faire diſparoître les avantages que la Religion Chrétienne a ſur elle? Certes quand des gens qui ſe piquent de raiſonner & qui, frappés de l'aveuglement & des préventions du reſte des hommes, ſemblent prendre le parti de la droite raiſon & de l'évidence; quand des gens, qui font profeſſion, de ces principes, avancent néanmoins, dans des livres, qu'ils ont eu tout le temps d'examiner, des raiſonnemens très-minces, des réflexions pitoyables, ne donnent-ils pas tout lieu de croire qu'ils ſe ſont du moins laiſſés éblouir par quelque intérêt ſecret?

Veut-on oppoſer livre à livre? L'Evangile contient cent maximes de douceur, de charité, de ſupport, d'éloignement enfin pour la violence, pour une qu'on rencontre dans l'Alcoran. Veut-on oppoſer conduite à conduite? A l'exception des Chré-

tiens qui, par le tribunal de l'Inquiſition, violent ſi hautement les maximes de l'Evangile, de même que celles de l'humanité; quelle différence dans les maximes des Chrétiens & des Turcs? A entendre l'Auteur vous direz que la maxime la plus ſacrée des Turcs eſt de ſouffrir toutes les Religions moyennant un léger tribut de ceux qui s'éloignent de la dominante. Mais ſans compter que Mahomet lui-même a étendu ſa domination & ſa Religion par les armes, & en répandant le ſang de ceux qui refuſoient de ſe ſoumettre à ſes loix, au lieu que les premiers prédicateurs de l'Evangile n'ont oppoſé à leurs perſécuteurs que leur patience & leur propre ſang; ſans compter qu'encore aujourd'hui les Turcs, animés du même eſprit que leur fondateur, ſe font un devoir de Religion de ne faire jamais avec les Chrétiens d'alliance de paix, mais de ſe borner à des trêves, comme s'ils étoient obligés de n'abandonner jamais le deſſein de les détruire; appellerons-nous un léger tribut le tribut des enfans qui ſervent à entretenir le corps des Janiſſaires? Se borne-t-on à un léger tribut, quand on ne ceſſe de vexer, de piller, de harceler les Chrétiens, & ſurtout les Eccléſiaſtiques? On ſait que les Pa-

Patriarches des Grecs ſont dépoſés ſuivant le caprice des grands Viſirs, & décapités même ſur les plus légers prétextes. Les duretés de l'Inquiſition l'emportent-elles de beaucoup ſur celles dont les Turcs uſent à l'égard des eſclaves qui, perſéverent dans le Chriſtianiſme? Enfin M. *** ſe flatte-t-il de ne rencontrer que des lecteurs qui n'auront jamais lu l'hiſtoire des Turcs, qui ne ſauront point que leurs prêtres y preſſent la ſoumiſſion aveugle autant & plus que dans aucune Religion du monde, que les Mahométans ſont diviſés en diverſes ſectes (*), qu'ils ſe haiſſent à la fureur, & qu'il n'y a que la fuite qui puiſſe garantir du dernier ſupplice un homme qui abandonne l'Alcoran pour paſſer à la Religion Chrétienne.

On peut juger de l'eſprit tolérant des Mahométans par ce trait qu'en rapporte Monſr. Carré dans ſon voyage des Indes Orientales Tom. I. „ A Carmicha, dit-il, ville aſſez conſidérable de Perſe, j'aſſiſtai à une fête célebre, qu'ils appellent le Noroux, & qu'ils célebrent tous les ans le 10. de la Lune de Mai. Dès le matin toute la ville eſt en rumeur, & les habitans

(*) Les Sunnis & les Schiaïs ſont les plus puiſſantes & les plus ennemies.

de la campagne y arrivent de toutes parts, pour honorer la fête. Toutes les rues ſont pleines de monde; les fenêtres & les toits ne préſentent pas un ſpectacle peu agréable, par une quantité de femmes & d'enfans dont ils ſont remplis. La cérémonie commence par une marche confuſe de toutes ſortes de gens qui rendent étroites les plus grandes rues. Tout ce monde ſuit une eſpece de biere couverte des plus riches étoffes, parſemée de fleurs & environnée de caſſolettes & de parfums. Cette biere avance lentement, portée ſur les épaules de ſix hommes entiérement nuds: mais c'eſt une choſe affreuſe que de les voir tout couverts de ſang qu'ils ſe tirent du corps, à coups de couteau, pour honorer MORTUS-ALY. C'eſt ainſi qu'ils nomment le perſonnage dont ils prétendent célébrer la mort par cette ſanglante tragédie.

Cependant ils ſont entourés de joueurs d'inſtrumens, qui s'accordant le mieux qu'ils peuvent avec la voix des Mola (ce ſont les Prêtres du pays) font un concert lugubre, qui ne met que de l'horreur dans l'eſprit de ceux qui y font attention. Cette marche fait quelques tours dans les rues; enſuite elle ſe rend dans la grande place, où l'on trouve au milieu une tente magni-

ſique deſtinée à recevoir le cercueil d'Haly. Quand il y fut placé, les Mola ſe rangèrent tout autour, & avec la ſymphonie recommencerent leurs lamentations.

Cela dure juſqu'à ce que la populace armée de bâtons, de pierres, d'épées mêmes & de ſabres, ſe ſepare en deux corps, comme deux armées qui ſont en préſence, & ſe prépare à donner. Auſſitôt la muſique ceſſe, & il n'y a par-tout qu'un ſilence religieux qui tient les ſpectateurs dans le reſpect, & dans l'attente du combat. Le plus ancien Mola prend un livre, & lit tout haut la vie d'Haly. On l'écoute tranquillement: mais lorſque ſur la fin il vient à lire comment Haly pour la défenſe de leur culte a été maſſacré indignement, alors, comme ſi c'étoit le ſignal du combat, les deux partis ſe choquent de furie, & frappent à outrance, avec auſſi peu de ménagement que s'ils combattoient contre leurs plus mortels ennemis. Ils aſſomment leurs propres citoiens, leurs amis, leurs parens; ils dépeuplent une ville, qui eſt bien aiſe d'être dépeuplée, tant la ſuperſtition a gagné les hommes, & leur a apporté de maux. Après une heure de combats, les Mola le firent ceſſer à grand'

peine. Ces enragés étoient acharnés les uns ſur les autres.

Le tumulte étant fini les hommes deſtinés à cet emploi, firent ranger le peuple: & aiant ramaſſé tous les corps morts qui étoient couchés ſur la place, ils les apporterent proche de la tente. Il y en avoit un aſſez grand nombre, & la place rétentiſſoit des acclamations du peuple, & des louanges que l'on donnoit à ces malheureux qui s'étoient ſacrifiés.

On fit enſuite approcher les parens de ceux dont on avoit reconnu les corps; & l'un des Mola fit un diſcours à leur honneur, comme on en faiſoit dans l'ancienne Grece, à l'honneur des Citoyens qui avoient été tués en combattant vaillamment. La ſubſtance de ſon diſcours fut, qu'une fin ſi noble étoit le commencement d'une vie glorieuſe & immortelle; que pour ceux qui avoient perdu leurs proches, ils ne devoient point les régretter; mais qu'ils devoient ſeulement ſonger à les imiter & à les ſuivre.

Perſonne ne pleuroit dans un ſi grand ſujet de pleurer; & la force de la ſuperſtition étoit telle, que tout en danſant & pleins de joie, ils emporterent ces cada-

vres, & les mirent en terre avec des cérémonies qui ne reſſembloient en rien à des funerailles."

On voit par-là quels ſoins on ſe donne pour perpétuer l'eſprit de Schiſme chez les Mahométans, pour y renouveller l'animoſité des partis, & les rendre irréconciliables. On ſait d'ailleurs à quel point ils ſe haïſſent. Mais nos libertins diſſimulent tout cela: aux diviſions des Chrétiens, qui ne ſont ignorées de perſonne ils oppoſent des portraits deguiſés du Mahométiſme & de ſa douceur; il eſt aiſé de voir à quel deſſein: ils comptent que, dès qu'ils auront une fois amené un Chrétien à mettre l'Evangile en parallele avec l'Alcoran & à plus forte raiſon, lors qu'ils l'auront amené à le regarder au deſſous, ce Chrétien ſe trouvera bientôt ſans Religion. Mais qui gagnent-ils par-là? Des gens qui s'impatientent de ſe perdre & n'attendent pour cela que la plus foible occaſion, le plus léger prétexte.

XX. Je viens à l'objection qu'il faudroit donc donner une pleine liberté aux Athées de répandre leurs ſentimens, de ſcandaliſer & de troubler les ſimples par leurs ſophiſmes & de répandre ainſi dans la So-

ciété des principes qui vont à la bouleverſer entiérement.

„ La troiſieme objection que l'on fait, eſt que ſi l'on autoriſe cette liberté de penſer, quelques perſonnes pourront s'imaginer être tombés dans l'Athéiſme, qui eſt regardé dans un Gouvernement comme le plus grand de tous les maux. Comme s'il étoit fort ordinaire de trouver des Athées ?

1. Mylord Bacon dit en propres termes, qu'il eſt rare de trouver un Athée de ſpéculation : & pluſieurs Théologiens ſoutiennent qu'il n'y en eût jamais un d'effet. C'eſt donc un fait ſi incertain qu'il peut à bon droit paſſer pour problématique ; ainſi on n'a aucune raiſon valable de prendre des meſures pour ſe garantir d'un monſtre chimérique.

Mais ſuppoſons que ce monſtre ſi rare puiſſe ſe trouver, voyons ce que ce pourroit être. David nous en a donné le caractere en ces mots ; le fou a dit en ſon cœur, il n'y a point de Dieu ; c'eſt-à-dire qu'il n'y a qu'une tête creuſe, légere & oiſive qui puiſſe nier l'exiſtence d'un Dieu. Et M. Hobbes dit que ceux qui, étant capables de conſidérer les vaiſſeaux qui ſervent à la génération & à la nourriture,

ne remarquent pas qu'ils ont été faits par un Etre plein d'intelligence, pour différentes fins, doivent paſſer eux-mêmes pour des gens deſtitués d'intelligence: à quoi on peut ajouter cette remarque de Mylord Bacon, qu'un peu de Philoſophie tourne un eſprit du côté de l'Athéiſme, mais y devient-il profond ? Il reprend auſſi-tôt le parti de la Religion. (page 147, 148.)."

A cette objection tirée de la tolérance qu'on devroit accorder aux *Athées* & de la liberté de penſer qu'on devroit leur permettre, l'Auteur auroit pu faire une réponſe déciſive. C'eſt qu'un Athée ne peut point alléguer pour appuyer ſon droit, & pour juſtifier ſon zele à répandre ſa doctrine, qu'il s'y trouve obligé par conſcience, puiſque dans le ſyſtême des Athées, les mots de devoir & de conſcience, ſont des mots qui ne ſignifient rien, mais comme cette réponſe tourneroit contre les Déiſtes, auſſi bien que contre les Athées, il aime mieux en faire une autre, & dire qu'on n'a point à craindre les Athées, parce qu'ils ſont très-rares, ſi tant eſt qu'il y en puiſſe avoir, mais de peur qu'on aille s'imaginer qu'il parle très ſérieuſement, & qu'il panche à avoir de la Religion, il emprunte bientôt les paroles de Hobbes, & ſe couvre de ſon autorité. Or on ſait bien

que dans les idées de ce Politique ſi le mot de Dieu ſignifioit quelque choſe, ce n'étoit qu'un Etre qui n'avoit ſoumis l'homme à aucune loi; il cite encore David, quoi qu'il ait averti ci-devant qu'on ne peut point compter ſur l'Ecriture, mais de peur que ſon lecteur ne s'y trompe, & ne croye qu'en effet les Athées ſont extrêmement rares, & que c'eſt préciſément par-là qu'ils ne ſont pas à craindre dans la Société il adopte d'abord après les paroles de Bacon *que le ſiecle d'Auguſte ou l'Athéiſme a eu le plus de partiſans a été un des plus polis*; grace à Auguſte qui étoit poli naturellement. Mais ſi, dans ce ſiecle-là, avec la politeſſe on avoit eu de la Religion, & ſur-tout de ſaines idées ſur la Religion, ſi ſeulement la Philoſophie des *Stoiciens* avoit pris la place de celle des *Epicuriens*, la politeſſe ſe ſeroit ſoutenue, au lieu qu'elle tomba avec Auguſte. L'Empire devint dans la ſuite & dans la Capitale & dans les Provinces un chaos de monſtres & d'horreurs, ce qui ſouffroit quelque interruption, lorſque le Thrône étoit occupé par des Empereurs qui avoient des idées & des ſentimens de Religion; mais qui recommençoit toujours avec les Athées & les brutaux. L'Athéiſme eſt donc fort éloi-

gné

gné d'être, par lui-même, un principe de politeſſe. Un Athée, à proprement parler, n'a aucun principe; s'il ſe trouve par hazard d'un tempérament doux, & qu'il ait aſſez d'eſprit pour comprendre qu'il ira plus ſurement à ſes fins par la politeſſe, il ſe rendra poli; mais ſi par un effet d'un tempérament oppoſé, ou d'une mauvaiſe éducation, il eſt rude & prend plaiſir à maltraiter les hommes, il ſera en un mot tout ce à quoi ſon humeur le portera, ſurtout s'il n'a pas aſſez de génie pour bien demêler ſes véritables intérêts, ou ſi la raiſon, qui l'éclairera quelquefois, ne ſe trouve pas chez lui le principe le plus fort & le plus efficace. On n'a pas à craindre des Athées les effets cruels de l'intoléran-ce, j'en tombe d'accord, pendant qu'ils ſont en petit nombre, & par-là réduits à la néceſſité de ſe déguiſer, mais ſi une fois ils devenoient les maîtres, en vertu de quel principe, je vous prie, regarderoient-ils ſans chagrin des gens qui les regarderoient eux comme les ennemis du Souverain de l'Univers, indignes de vivre par leur mépris pour l'adorable Auteur de leur vie & de toutes les douceurs dont elle eſt accompagnée. On ſent vivement les maux préſens; on connoît dans toute leur éten-

due ceux qu'on a ſous les yeux: mais on ne ſe forme pas des idées ſi exactes de ceux qu'on n'apperçoit qu'en éloignement. C'eſt par cette raiſon que de grands hommes frappés des triſtes effets de la ſuperſtition & du fanatiſme, en ont fait des paralleles avec l'Athéiſme, où ils n'ont pas penſé à faire entrer tout ce que cet opprobre de la nature humaine a de dangereux. Des gens que vous connoiſſez & que le temps a fait enfin connoître à toute la terre, ont abuſé en faveur de l'Athéiſme de ce que de parfaitement honnêtes gens avoient avancé, ſans aucun mauvais deſſein, contre la ſuperſtition.

Les erreurs par leſquelles un ſuperſtitieux embrouille ſon ſyſtême de Religion, ſont toujours mêlées de quelques vérités, & ces vérités ſont des principes, dont on peut, ſi on prend bien ſon tems, & ſi on ſait bien les manier, ſe ſervir pour le ramener de ſes erreurs, en ſorte qu'avec le mal l'on trouve, dans l'eſprit même du ſuperſtitieux, des remedes pour le guérir. J'en dis autant du fanatique quand ſes viſions n'ont pas pour fondement quelque dérangement phyſique du cerveau.

Mais l'Athéiſme de l'aveu même de l'Auteur, ſuppoſe un renverſement total de la

raiſon, & quand un homme eſt reſolu de ne ſe rendre à quoi que ce ſoit & de prendre ſur toutes choſes le parti de l'incertitude, on ne trouve en lui quoi que ce ſoit par où l'on puiſſe le ſaiſir. Un homme engagé dans le vice, mais qui ne laiſſe pas d'admettre des principes de Religion, a des momens de calme, dont on peut profiter pour l'engager à renoncer à ſes vices, ou du moins à en ſuſpendre ou à en modérer le cours, mais ſi un Athée ſe plaît dans l'injuſtice & dans la débauche, par où l'engagera-t-on à renoncer à ſes penchans & à ſe faire violence? En quoi peut un Athée faire conſiſter le ſouverain bien que dans la volupté? & le ſouverain mal que dans la douleur? Or ſuivant la maxime de Cicéron que notre Auteur veut bien adopter comme fort juſte (pag. 180.) „ Lorſqu'on ne fait point dépendre le ſouverain bien de la vertu & de l'honnêteté, & qu'au lieu de l'y faire conſiſter on ne le meſure que par l'utilité & l'intérêt; il eſt clair que, ſi l'on veut être d'accord avec ſoi-même, & ſi la bonté du naturel ne l'emporte quelquefois ſur les principes, on ne ſauroit être ni bon ami, ni équitable, ni bienfaiſant; & qu'il n'eſt pas poſſible de trouver ni force dans celui qui croit que la douleur

eſt le ſouverain mal, ni tempérance dans celui qui fait ſon ſouverain bien de la volupté. (p. 172.)"

XXI. Mais notre Auteur ſe ſurpaſſe lui-même & obſerve à merveille la maxime des Rhéteurs que le diſcours doit toujours prendre de nouvelles forces, lorsque pour prouver que tous ceux qui ſont partiſans de la liberté de penſer doivent paſſer, conſidérés ſous ce caractere, pour les perſonnes les plus vertueuſes qui ſe puiſſent trouver dans le Monde ; il fait une liſte de ceux qui ſe ſont diſtingués par la ſolidité de leur jugement. Reliſez-la, Monſieur, je vous prie, cette liſte d'un bout à l'autre, vous ſentirez d'abord que c'eſt un pot pourri où l'Auteur s'eſt voulu donner le ridicule plaiſir de raſſembler des fables & des vérités ; des hommes auſſi oppoſés entr'eux que la lumiere & les ténebres ; des noms reſpectables avec des noms flétris, & des leçons de vertu avec des principes de licence. Il fait monter ſur la ſcene Socrate, Platon, Ariſtote, Epicure, Plutarque, Cicéron, les deux Catons, Séneque, Salomon, les Prophetes, Joſephe, Origene, Minutius Felix, Syneſius, Bacon, Taylor, Tillotſon. Le ſujet que l'Auteur traite a beau être ſérieux, on ne ſau-

roit lire ce catalogue ſans avoir envie de rire. Il débute par Socrate & le loue d'avoir eu ſur la nature & les attributs de Dieu des idées entiérement conformes à celles de la révélation : & d'où ſait-il que les hommes ont eu une révélation ? D'où ſait-il ce qu'elle contient ? puiſque ſelon lui, on ne peut faire aucun fond ſur les livres où on prétend qu'elle ſoit renfermée. Nouvelle preuve que la liberté de penſer eſt dans l'idée de notre Auteur le droit de ſe contredire.

Dans la liſte de ces grands hommes qui ſe ſont diſtingués dans tous les ſiecles par la ſolidité de leur jugement, à *Socrate* il aſſocie *Epicure*, & cependant ſi celui ci a penſé juſte, Socrate doit paſſer pour un des plus grands viſionnaires que l'on ait jamais vus. Quand notre Auteur nage dans les contradictions il nage dans ſon élément. La peine qu'un Eccléſiaſtique s'eſt donnée de traduire en vers Anglois le Poëme de Lucrece, qui contient le ſyſtême d'Epicure, ſyſtême, dit-il, complet d'Athéiſme, lui fournit une occaſion de répandre ſur ce Théologien & ſur ſes confreres les plus affreux ſoupçons. Mais dans la page 179. ce même Epicure a été reconnu parmi les ſavans de tous les ſiecles pour un homme

d'une rare vertu, auſſi bien que pour un grand fauteur de la liberté de penſer ; parce qu'il eſt un de ces illuſtres, qui s'étant donné cette liberté a excellé en ſolidité de raiſonnemens propres à conduire à la vertu. Mais les diſciples d'Epicure ſe ſont rendus célebres par la douceur de leur commerce, par leur politeſſe, & par la conſtance de leurs amitiés. J'avoue que quelques-uns d'entr'eux ſe ſont rendus d'autant plus célebres par-là, que leurs principes y menoient moins: mais une douceur de tempérament, (nous venons d'en rapporter le paſſage après Mr. ***.) comme le remarque Cicéron, l'emportoit chez quelques-uns ſur leurs principes. Quelques Epicuriens, qui ne cherchoient qu'à paſſer mollement leur vie, avoient renoncé aux emplois, & ſans ſe mêler de la République, ſans entrer dans les partis & dans les diviſions, vivoient en retraite dans de paiſibles amuſemens : mais pour les Epicuriens qui, ſans être retenus par aucune crainte de la Divinité ni par aucune appréhenſion de l'avenir, ſe laiſſoient aller à leur ambition, & cherchoient leur contentement à s'élever au deſſus des autres, ils remplirent tout de confuſion &

déſolerent leur patrie, & en cela, ils ſuivirent leurs principes & leur humeur en même tems. Pour ce qui eſt de l'amitié, elle étoit d'autant plus eſtimée chez les Payens qu'elle étoit plus rare; car celle qui n'a d'autre fondement que la conformité d'humeur ne ſauroit guere ſubſiſter, parce que l'humeur change; celle qui n'eſt appuyée que ſur une conformité d'intérêt eſt encore plus ſujette à finir. La véritable, la ſolide a pour ſon premier fondement la vertu, & la vertu étoit rare chez les Payens.

XXII. Cependant notre Auteur s'exprime comme ſi elle devoit encore être plus rare parmi de Chrétiens qui prendroient uniquement pour regle l'Evangile, où le nom même d'amitié ne ſe trouve pas ſeulement. Tout ce qui peut être échappé de mal conçu à quelque Auteur, le nôtre s'en ſaiſit avec empreſſement, comme d'un tréſor, dès qu'il peut ſervir à donner atteinte à la Religion. Rien n'eſt plus inconſidéré que les paroles de Taylor pag. 191.

L'attachement qu'Epicure avoit pour l'amitié devroit nous inſpirer pour lui infiniment plus d'eſtime que Cicéron n'en avoit; puiſqu'il nous dépeint ſi bien une

ſi admirable vertu, à la pratique de laquelle nous ne nous trouvons cependant engagés par aucune loi de notre ſainte Religion. En effet l'Evêque Taylor obſerve fort bien, dans le traité qu'il en fait, que le terme d'amitié, dans le ſens qu'on le prend ordinairement, ne ſe trouve ſeulement pas dans tout le Nouveau Teſtament, & que notre Religion ne nous preſcrit rien touchant cette vertu. Ceci vous ſurprendra, dit ce Prélat; mais liſez le Nouveau Teſtament, & ſuſpendez votre étonnement, juſqu'à ce que vous l'ayiez lu. Il eſt vrai, qu'il y eſt fait mention d'amitié avec le Monde, & elle y eſt traitée d'inimitié avec Dieu; mais le mot ne s'y trouve nulle autre part, ni en ce ſens, ni en un autre. On y parle ſouvent d'amis; mais ſous ce nom on entend nos connoiſſances, nos parens, les alliés de notre famille, ou ceux qui ont du rapport à notre ſecte. Il y eſt touché quelque choſe de ſociété, ou d'honnêteté, ce qui ne marque qu'une expreſſion de tendreſſe, & de civilité, un engagement de bienfaits, ou de devoirs, de ſervice, ou de ſoumiſſion. De ſorte que je crois avoir raiſon d'aſſurer que le mot d'ami n'eſt employé dans les Evangiles, les Epitres, ou Actes des Apôtres, que

que pour ſignifier ces différentes relations (page 181, 182.)"

Rien n'eſt plus inconſidéré que ces paroles, & rien n'eſt plus injuſte que l'uſage qu'en prétend faire notre Auteur, comme ſi on trouvoit avec éclat chez les Epicuriens mêmes ce dont on ne remarque pas ſeulement une trace dans la foi des Chrétiens. Rien au monde n'eſt plus faux. On doit au contraire dire ; la loi de l'Evangile, eſt la loi de la plus parfaite amitié. Que l'on forme ſon cœur ſur ſes préceptes, & l'amitié la plus intime, que les Philoſophes bornoient à deux ou trois perſonnes, s'étendra à des milliers. Les premiers Chrétiens, qui obſervoient plus exactement cette loi, n'étoient *qu'un cœur & qu'une ame*, *Act.* 4. 32. quoiqu'ils fuſſent déja une grande *multitude*. Aucun d'eux ne regardoit comme ſien ce qu'il avoit hérité de ſes peres, ou qu'il avoit gagné par ſon travail ; chacun conſidéroit ſon capital & ſes revenus comme le bien de la ſociété. Ils prenoient enſemble leurs repas *avec joie & avec ſimplicité de cœur*, non pas en ſe faiſant une fête comme les Epicuriens, de ſe moquer de la Divinité & de ceux qui la ſervent, mais en adorant le Dieu de l'Univers. L'amitié, qui les

lioit, ils la fondoient ſur ce *rocher des ſiecles. Je ne vous appelle plus mes ſerviteurs, je vous appelle mes amis: A ce caractere je vous reconnoîtrai pour miens ſi vous vous aimez les uns les autres comme je vous ai aimés : Jean* : 15. & juſques où veut-il qu'on la pouſſe cette affection qu'il exige ? Juſqu'à être prêt de *donner ſa vie les uns pour les autres.*

La parfaite union eſt tellement le but de l'Evangile que Jéſus-Chriſt exprime ainſi le plus ardent de ſes vœux : *Pere, mon deſir eſt que comme je ſuis en toi & toi en moi, eux auſſi ſoient un en nous.* Partout les Chrétiens ſont avertis, qu'ils ne compoſent qu'*un ſeul corps*, dont Jéſus-Chriſt eſt le *Chef.* Le nom de *freres* eſt leur nom commun, *l'amour fraternel* leur caractere, *la dilection* la premiere des vertus, au deſſus de *la foi*, au deſſus de *l'eſpérance : Aimez & vous avez accompli la loi.* 1. *Cor.* 15. Il faut aimer ſes freres *d'œuvres & de vérité. Qui n'aime pas ſon frere, n'eſt pas de Dieu, il eſt du Diable. Jean III.* 18. *C'eſt le commandement ancien. C'eſt le commandement nouveau. Ibid. v.* 11. C'eſt celui que Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres ne peuvent jamais aſſez réiterer. Jeſus-Chriſt lui-même donne, dans ſon affection pour St. Jean, un exemple de ces attachemens de

tendreſſe & de diſtinction. Il le conſidere tellement comme un autre ſoi-même qu'en mourant il dit à la bienheureuſe Vierge, *Femme, voilà ton Fils. Jean* 17, 26. Voyez avec quel épanchement de cœur St. Paul rend graces à Dieu de ce qu'il lui a conſervé Epaphrodite. Phil: 2. Quelle tendreſſe de ſentimens ne marque-t-il pas pour Timothée? Les ſalutations, par où il finit les Epitres, où il vient de traiter des ſujets de la derniere importance, ne prouvent-elles pas ces attachemens d'amitié pour les perſonnes dont il fait une mention particuliere? Enfin les *Agapes* des premiers Chrétiens ont été célebres, par *l'union du cœur* qui en étoit le principe & par la *pureté* qui les accompagnoit. Après cela ne m'eſt-il pas permis de trancher le mot, & de dire qu'il faut être marqué au coin de la plus exceſſive effronterie, pour oſer diffamer l'Evangile & le mettre au deſſous de la doctrine d'Epicure, ſous prétexte que l'on n'y trouve point ce, préciſement qu'on y trouve le plus, & qui fait au contraire ſon plus brillant caractere. *Sous le nom d'Amis*, ou ſous des noms ſynonymes, quand ils ſe trouvent dans l'Evangile, *il ne faut entendre que des gens qui ont du rapport à notre ſecte.* Peut-on par-

ler ainſi? La parabole du Samaritain n'enſeigne t-elle pas tout le contraire? *Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, que faites-vous qui ne ſoit pratiqué par les Payens & par les Péagers?* *Rom.* 9. Eſt ce par un eſprit de parti que St. Paul exprime en termes ſi forts ſon affection pour les Juifs? C'eſt préciſément chez les Epicuriens que l'amitié n'étoit qu'un effet de parti, l'eſprit de ſecte les uniſſoit.

Peut-on de bonne foi regarder l'union des Chrétiens comme l'effet d'un eſprit de parti, & l'oppoſer à la douceur des Epicuriens & à la pure & généreuſe amitié qui les lioit enſemble, après ce que Cicéron Philoſophe Académicien & très-modéré, qui d'ailleurs comptoit parmi ſes amis beaucoup d'Epicuriens nous apprend ſur l'humeur d'Epicure leur chef. „ Il avoit, „ *dit-il*, traité Ariſtote avec beaucoup d'in- „ dignité, il s'étoit honteuſement empor- „ té contre Phédon. Parce que Timocra- „ te s'étoit tant ſoit peu éloigné de ſes „ ſentimens, il l'avoit déchiré dans des vo- „ lumes entiers, tout frere qu'il fut de „ Metrodore ſon meilleur ami. Il avoit enfin „ paru ſans reconnoiſſance pour Democri- „ te dont il avoit adopté la Philoſophie. *Cum Epicurus contumelioſiſſime Ariſtotelem*

vexarit, Phædoni Socratico turpiſſimè malederixit, Metrodori ſodalis fui fratrem Timocratem, quia neſcio quid in Philoſophia diſſentiret, totis voluminibus conciderit, in Democritum ipſum, quem ſecutus eſt, fuerit ingratus. Cic. de Nat. Deorum.

Mais l'Auteur, pour faire uſage de la liberté de penſer, ſe plaît à entaſſer des extravagances, il nous donne Epicure comme un de ces modeles illuſtres qui, par la liberté de penſer à laquelle ils ſe ſont élevés, ſont parvenus à raiſonner ſolidement, & nous invite par leur exemple à penſer auſſi librement qu'eux, afin de parvenir à raiſonner auſſi juſte.

Quel modele qu'Epicure! quelle autorité que la ſienne! puiſque ſon ſentiment ſur le ſouverain bien, ſentiment dont il fait le principe de ſa morale, renverſe de fonds en comble la vertu, comme Cicéron le démontre; & comme l'Auteur en louant cette concluſion de Cicéron ſemble le reconnoître.

Voici encore un des raiſonnemens par où Epicure combat le ſentiment des Stoïciens qui attribuoient la diſpoſition de l'Univers à une Puiſſance Suprême. Quels leviers ne lui auroit-il pas fallu pour ſoulever ces poids immenſes, quelles machi-

nes pour mettre en mouvement & pour ranger dans leur juſte place, tant de maſſes énormes? Quels crocs, quels fers aſſez puiſſans pour les lier, &c. La Divinité n'auroit pu faire ce dont les Méxicains ſont venus à bout, de bâtir ſans fer & ſans machines. Pourvu qu'on ſe déclare contre Dieu, ou contre ſa Providence, c'eſt aſſez pour paſſer pour un grand homme, dans l'eſprit des libertins. Si on leur demande d'où vient qu'ils s'élevent avec tant de hardieſſe & d'opiniâtreté contre des ſentimens reçus de tout le reſte des hommes? C'eſt, répondent-ils, que nous ne pouvons nous rendre qu'à la plus parfaite évidence. Mais les obſcurités impénétrables de Spinoſa, & les impertinences des Epicuriens plus ſemblables à des rêves qu'à des raiſonnemens ſérieux, ne les rebutent point. Ces grands hommes ſont les ſeuls qui ayent ſu ſe ſervir de leurs yeux. C'eſt de cette maniere qu'Epicure, en ſe donnant la liberté de penſer, eſt venu à bout de raiſonner ſolidement. Prenons-le pour exemple: Mr. *** nous l'ordonne; penſons comme Epicure, afin de penſer comme cet Auteur.

Pour mettre plus de bigarrure dans ſa liſte, après avoir aſſocié Epicure à Socrate

& à Platon, à Epicure il joint Séneque & Plutarque, de tous les Philoſophes les plus oppoſés aux Epicuriens. Mais Plutarque lui fournit de beaux traits contre la ſuperſtition, & les Déiſtes ſe flattent qu'à force de rendre odieuſe la ſuperſtition par rapport à l'Athéiſme, ils accoutumeront peu à peu les eſprits à regarder d'un œil favorable les Athées leurs confreres.

Il trouve auſſi à propos de mettre Cicéron dans ſa liſte, mais de peur de faire tort à ce grand homme & de nuire à ſon deſſein, par des autorités qui appuyeroient quelque article de Religion, il prend grand ſoin de nous apprendre que la liberté de penſer avoit abouti chez Cicéron à ne rien croire & en particulier il s'applique à deſabuſer ceux qui, en liſant ſes ouvrages, auroient pu croire que ce célebre Orateur eſpéroit l'immortalité de l'ame : Il ne la croyoit point, dit M. *** : Qu'on ne lui faſſe point ce tort. Voici encore un endroit où il ne ſe fait point ſcrupule de manquer à la bonne foi. Cicéron croyoit l'immortalité de l'ame autant que qui que ce ſoit. Il ne croyoit pas que nous puiſſions être aſſurés d'aucune vérité, parfaitement & ſans aucun mêlange de doute, mais il ne mettoit pas toutes les opinions

au même rang, & les unes lui paroiſſoient beaucoup plus vraiſemblables que les autres. C'eſt ainſi qu'il mettoit la Philoſophie des Stoiciens fort au-deſſus de celle d'Epicure, pour laquelle il ne pouvoit s'empêcher de marquer du mépris & de l'indignation. Il regardoit de même le ſentiment de l'immortalité de l'ame, comme beaucoup plus vraiſemblable que le ſentiment oppoſé; &, bien différent de nos Déiſtes, il déclaroit ſans détours, qu'il aimeroit mieux errer ſur ce point avec *Socrate* & *Platon*, que de penſer vrai avec tout le reſte des Philoſophes. Il ne faut pas douter qu'une pleine certitude ſur ce ſujet ne l'eût rendu plus ſage & plus vertueux. Mais l'Auteur, avec ſa juſteſſe ordinaire, s'efforce de nous préſenter comme un des plus beaux endroits de Cicéron, & un des plus excellens effets de ſa liberté de penſer, préciſément ce qu'il y a en lui de plus défectueux, & vraiſemblablement la cauſe de toutes les fautes qu'on peut lui reprocher.

Cicéron aimoit la Philoſophie, mais il aimoit encore plus les grandeurs, il avoit de la ſageſſe, mais il avoit encore plus d'ambition. Les ſoins de la République, ſes intrigues de Rome, l'application à s'y fai-

faire un parti rempliſſoient la plus grande partie de ſon temps & de ſon attention, il ne lui en reſtoit que pour effleurer les ſciences. Il ne faut donc pas s'étonner ſi, dans un tems où la Philoſophie étoit beaucoup plus obſcure qu'aujourd'hui, & où les routes qui conduiſent à la certitude, par un examen bien réglé, étoient moins connues qu'elles ne le ſont; il ne faut pas s'étonner ſi dans ce tems-là, Cicéron, qui n'avoit eu le loiſir que de parcourir les ſentimens des Philoſophes, avoit pris le parti de demeurer en ſuſpens; il ne vouloit pas ſe déterminer à la légere, & il ne pouvoit pas ſe donner tout entier au ſoin d'examiner. Cette maniere de Philoſopher s'accommodoit encore tout-à-fait à ſon génie, de même qu'à la route qu'il s'étoit faite pour parvenir aux dignités. Un Orateur qui veut toujours être prêt à plaider toute ſorte de cauſes, ſuivant les divers intérêts qui l'y engageront, comprend qu'il lui eſt avantageux de s'accoutumer à ſoutenir le pour & le contre, & à donner des tours également éblouiſſans aux opinions les plus oppoſées.

Mais, comme je viens de le dire, ce fut là un grand foible dans Cicéron, ſa vertu ſe ſentit du défaut de ſes lumieres, elle

chancela de même: ſon cœur fut irréſolu comme ſon eſprit; & ce Cicéron, qu'on admire comme un des plus grands hommes, quand il parle en Philoſophe, on ne peut s'empêcher de le mépriſer, comme un petit génie, quand il ſe peint dans ſes lettres au naturel; incapable de prendre un parti, toujours accablé de difficultés, dont il ne ſait point ſe tirer, toujours dans les allarmes, & en proie aux fraieurs. Imitons donc Cicéron dans ſes incertitudes à la ſollicitation de Monſr. ***, afin de devenir comme lui flottans dans la vertu.

Voici de quelle maniere Cicéron penſoit ſur l'immortalité de l'ame & comme il en parle, ſous le nom de Caton, qui eſt auſſi un de ceux que Monſr. *** nous propoſe pour modele. C'eſt dans ſon livre de la vieilleſſe.

„ Rien ne peut m'empêcher de vous dire ce qu'il me ſemble de la mort; & que „ je crois voir d'autant mieux, que j'en „ ſuis plus proche.

„ Je ſuis perſuadé que vos peres, ces illuſtres perſonnages, que j'ai tant aimés, „ n'ont point ceſſé de vivre quoi qu'ils aient „ paſſé par la mort; & qu'ils ſont toujours „ vivans de cette ſorte de vie qui ſeule „ mérite d'être appellée de ce nom-là.

» Car tant que nous ſommes dans les liens
» du corps, nous y ſommes comme des
» forçats à la chaîne; puiſque notre ame
» eſt quelque choſe de divin, qui du ciel,
» comme du lieu de ſon origine, eſt jet-
» tée & comme abîmée dans cette baſſe
» région de la terre qui eſt un lieu d'exil
» & de ſupplice, pour une ſubſtance cé-
» leſte & éternelle de ſa nature. Mais je
» crois que ſi les Dieux ont engagé nos
» ames dans nos corps, c'eſt afin que ce
» grand ouvrage de l'Univers eut ſes ſpec-
» tateurs, qui admiraſſent le bel ordre de
» la Nature, & le cours ſi réglé des corps
» céleſtes; & qui l'exprimaſſent en quel-
» que ſorte par le réglement & l'uniformi-
» té de leur vie.

» Et ce n'eſt pas ſeulement le raiſonne-
» ment & la méditation qui m'ont impri-
» mé ce ſentiment; mais encore l'autori-
» té de tout ce qu'il y a eu de plus grands
» Philoſophes. Car ne ſavons-nous pas
» que c'eſt ce qu'en ont penſé Pythagore
» & ſes diſciples; & que ces Philoſophes,
» que nous pouvons appeller nos compa-
» triotes, & à qui on a donné dès les pre-
» miers tems le nom de PHILOSOPHES ITA-
» LIQUES, n'ont jamais douté que nos
» ames ne fuſſent des portions de cette

» Intelligence univerſelle que nous appel-
» lons Dieu.

» C'eſt ce que m'a encore fait compren-
» dre l'excellent diſcours de l'immortalité
» de l'ame, que fit le dernier jour de ſa
» vie, celui que l'oracle même d'Apollon
» a declaré le plus ſage de tous les hom-
» mes.

» Enfin quand je vois ce qu'il y a d'ac-
» tivité dans nos eſprits, de mémoire du
» paſſé, de prévoyance de l'avenir; quand
» je conſidere tant d'art, de ſciences, &
» de découvertes où ils ſont parvenus, je
» crois, & je ſuis pleinement perſuadé,
» qu'une Nature qui a en ſoi le fond de
» tant de grandes choſes ne ſauroit être
» mortelle.

» Je vois d'ailleurs que l'eſprit étant
» dans un mouvement perpétuel, & n'ayant
» point d'autre principe de ce mouvement
» que lui-même, ce mouvement ne finira
» point; puiſque l'eſprit qui ſe le donne
» ne s'abandonnera pas lui-même.

» Je vois encore que l'eſprit eſt quelque
» choſe de ſimple, ſans mêlange d'aucu-
» ne ſubſtance d'une nature différente de
» la ſienne, & qu'il eſt par conſequent
» quelque choſe d'indiviſible : or ce qui
» eſt indiviſible ne ſauroit périr.

» Quant à l'origine éternelle des ames, » je ne vois pas qu'on en puiſſe douter s'il » eſt vrai que les hommes viennent au » monde munis d'un grand nombre de con- » noiſſances. Or une grande marque que » cela eſt ainſi, c'eſt la facilité & la promp- » titude avec laquelle les enfans appren- » nent des arts très-difficiles, & où il y a » une infinité de choſes à comprendre: » ce qui donne lieu de croire qu'elles ne » leur ſont pas nouvelles, & qu'en les » leur apprenant on ne fait que leur en » rappeller la mémoire. C'eſt ce que nous » apprend notre bon ami Platon.

» Je puis ajouter, à ce que je viens de » dire, le diſcours que le premier Cyrus » fit à ſes enfans ſur le point de mourir, » & qui eſt rapporté par Xenophon.

» Gardez-vous bien de croire, mes chers » enfans, leur dit-il, que je ne ſois plus » rien, ou que je ne ſois nulle part, quand » je vous aurai quittés. Car dans le tems » même que j'étois avec vous, vous ne » voyiez point mon eſprit: mais ce que vous » me voyiez faire vous faiſoit penſer qu'il y » en avoit un dans mon corps. Ne dou- » tez donc point que cet eſprit ne ſubſiſte, » après même qu'il en ſera ſéparé, quoi » qu'il ne ſe marque plus par aucune action.

» Car rendroit-on aux grands hommes les
» honneurs qu'on leur rend après leur
» mort, ſi leur eſprit étoit ſans aucune ac-
» tion qui put en faire durer la mémoire.
» Pour moi, je n'ai jamais pu me perſua-
» der, que nos eſprits ne vivent qu'autant
» qu'ils ſont dans nos corps, & qu'ils meu-
» rent quand ils en ſortent; ni qu'ils de-
» meurent dépourvus d'intelligence & de
» ſageſſe, lorſqu'ils ſont détachés d'un
» corps qui n'a par lui-même ni ſens ni
» raiſon. Je crois au contraire que quand
» l'eſprit dégagé de la matiere ſe trouve
» dans toute la pureté, & toute la ſimpli-
» cité de ſa nature, c'eſt alors qu'il a le
» plus de lumiere & de ſageſſe.

» A la mort on voit ce que deviennent
» les parties dont nos corps ſont compo-
» ſés; & elles retournent d'où elles ont
» été tirées. Mais l'eſprit qui eſt d'une
» autre nature, ne ſe voit, ni quand il
» eſt dans le corps, ni quand il en ſort.

» Rien n'eſt plus ſemblable à la mort
» que le ſommeil. Or c'eſt pendant le
» ſommeil que l'eſprit fait le mieux voir
» qu'il eſt quelque choſe de divin. Car
» c'eſt alors qu'étant moins occupé du
» corps, il perce dans l'avenir, & y dé-
» couvre une infinité de choſes. Que ſe-

» ra ce donc quand il en ſera entiérement
» dégagé ?

» Cela étant donc ainſi, il eſt de votre
» devoir de m'honorer comme un Dieu
» après ma mort. Mais quand l'eſprit mour-
» roit avec le corps, toujours le reſpect
» que vous devez aux Dieux, qui gouver-
» nent l'Univers, & qui le tiennent dans
» un ſi bel ordre, devroit-il vous obliger
» de conſerver des ſentimens de tendreſ-
» ſe & de vénération pour ma mémoire.

» Voilà ce que diſoit Cyrus ſur le point
» de mourir. Mais ſi vous le voulez bien,
» revenons de chez les étrangers à ce que
» nous trouvons parmi nous.

» Jamais on ne me perſuadera, que ni
» votre pere, Paul Æmile, ni vos deux
» aïeux, Paul & Scipion l'Afriquain, ni le
» pere de celui-ci, ni ſon oncle, ni tant d'au-
» tres grands hommes, dont il n'eſt pas be-
» ſoin de faire le dénombrement, euſſent
» entrepris tant de grandes choſes, dont
» la poſtérité conſerveroit la mémoire,
» s'ils n'euſſent vu clairement, que l'ave-
» nir même le plus éloigné ne les regardoit
» pas moins que le préſent.

» Et pour me vanter auſſi à mon tour,
» ſelon la coutume des vieillards, croyez-
» vous que j'euſſe travaillé jour & nuit

» comme j'ai fait, & à la guerre & dans
» l'intérieur de la République, ſi la gloi-
» re de mes travaux eût du finir avec ma
» vie ? N'aurois-je pas ſans comparaiſon
» mieux fait de la paſſer dans le repos,
» ſans m'embarraſſer d'aucune ſorte d'af-
» faire ? Mais mon ame, s'élevant en quel-
» que ſorte au deſſus du tems que j'avois
» à vivre, a toujours porté ſes vues juſ-
» ques à la poſtérité, & j'ai toujours comp-
» té que ce ſeroit après la fin de cette vie
» mortelle que je ſerois le plus vivant.
» C'eſt ainſi que tous les grands hommes
» comptent; & ſi l'ame n'étoit immortel-
» le, ils ne feroient pas tant d'efforts pour
» arriver à l'immortalité.

» Mais de plus, d'où vient que les plus
» ſages ſont ceux qui prennent la mort le
» plus en gré; & que plus on eſt dépour-
» vu de ſageſſe, plus on eſt fâché de
» mourir ? N'eſt-ce pas que plus l'eſprit a
» d'étendue & de lumiere, plus il voit
» clairement que la mort n'eſt qu'un paſſa-
» ge à quelque choſe de meilleur, & que
» moins il en a, moins il le voit ? Pour
» moi je brûle d'ardeur de me rejoindre
» à vos peres, pour qui j'ai eu tant d'a-
» mour & de vénération; & non ſeulement
» à ces grands hommes que j'ai connus,

» mais

„ mais à ceux même dont j'ai entendu parler & dont j'ai lu ou écrit moi-même les „ actions. Je vais donc vers eux avec tant „ de joie, qu'on auroit peine à me retenir, & on ne me feroit pas plaiſir de „ me refondre, comme Pélias, pour me „ renouveller & me faire recommencer à „ vivre. Non, quand quelque Dieu voudroit me faire revenir à l'enfance, & „ me remettre au berceau, pour recommencer une nouvelle vie, je m'y oppoſerois de tout mon pouvoir; & du bout „ de la carriere, où je ſuis, je ne voudrois „ pas qu'on me remît au commencement.

„ Car qu'y a-t-il d'agréable dans la vie, „ & de combien de peines & de maux „ eſt-elle traverſée? Mais pour ne me pas „ arrêter à en déplorer les miſeres, comme ont fait tant de gens, & même des „ plus habiles; quelque agréable que fût „ la vie, on vient enfin à s'en raſſaſier, „ comme de toute autre choſe; & il y a „ un point où l'on peut dire *c'eſt aſſez.* „ J'ai d'autant plus de droit de parler ainſi, que j'ai vécu d'une maniere, à ne me „ pas répentir d'être venu au monde. J'en „ ſors donc comme d'une hôtellerie, & „ non pas comme de ma propre maiſon. „ Car la Nature ne nous a mis au monde

„ que comme dans un lieu de paſſage, & „ non pas comme dans une demeure ar„ rêtée.

„ O! heureux jour, que celui où je ſor„ tirai de cette foule impure & corrom„ pue pour me rejoindre à cette divine & „ heureuſe troupe de grandes ames, qui „ ont quitté la terre avant moi! J'y trou„ verai, non ſeulement ces grands hom„ mes dont j'ai parlé, mais encore, mon „ cher Caton, que je puis dire avoir été „ un des meilleurs hommes, du meilleur „ naturel, & des plus fideles à ſes devoirs „ qu'on ait jamais vu. J'ai mis ſon corps „ ſur le bucher, au lieu qu'il auroit du y „ mettre le mien. Mais ſon ame ne m'a „ point quitté; & ſans me perdre de vue, „ il n'a fait que me dévancer, dans un „ pays où il voyoit que je le rejoindrois „ bien-tôt."

Dans la premiere des Queſtions Tuſculanes qui roule ſur le mépris de la mort, il rapporte encore ſur le même pied & pouſſe plus loin les preuves qu'il apporte de l'immortalité, il fait remarquer que c'eſt l'ame qui voit, qui entend, qui raſſemble en elle tout ce que nous attribuons à divers ſens. Il montre que ſon origine ne peut être terreſtre, il exhorte à en ſentir

l'excellence & prétend que c'eſt-là l'eſprit du précepte *Connois-toi toi-même.* Il conclut enfin qu'après la mort, nous ſerons des Dieux nous-mêmes, ou du moins nous vivrons éternellement avec eux.

XXIII. Après Cicéron on met Séneque ſur le théâtre; Séneque ſi grand zélateur de la liberté de penſer, & qui en a ſu faire un ſi bon uſage qu'il mérite d'être propoſé aux Chrétiens pour modele. Tout religieux qu'il fut, il ne laiſſoit pas de nier l'immortalité de l'ame, & par ſa liberté de penſer il étoit parvenu à aimer ſi peu la Divinité qu'il étoit ravi de confondre par la mortalité de l'ame ſon ſort avec celui des animaux brutes, pour n'avoir jamais de commerce avec elle. L'Auteur continue ici dans ſa bonne foi & par-là fait honneur à la Religion qu'il combat, à laquelle il eſt glorieux d'avoir de tels ennemis. Séneque croyoit, dit-il, comme le reſte des Stoïciens la mortalité de l'ame. Qui eſt-ce qui en liſant ces paroles, & comptant, dans une matiere de fait, ſur la bonne foi d'un Auteur, qui prétend que la vertu eſt la fidelle compagne de la liberté de penſer, n'attribue aux Stoïciens d'avoir cru, que tout meurt avec le corps, dans l'homme comme dans la bête. C'étoit pour-

tant tout le contraire; les Stoïciens, à la vérité, n'avoient pas une idée bien nette de l'ame, non plus que les autres Philoſophes, mais ils ſoutenoient, ſans détour, qu'elle ne périſſoit point avec le corps; ils ne s'exprimoient pas toujours de la même maniere ſur ſon état à venir. Tantôt ils diſoient qu'elle ſe réuniroit à la Divinité, dont ils la concevoient une partie, & comme une étincelle; tantôt ils ſuppoſoient qu'après une très-longue durée, elle ſubiroit, comme le reſte des parties de l'univers, un renouvellement, & paſſeroit par des transformations.

Lorſque Séneque s'attache à prouver qu'il ne faut pas craindre la mort, & qu'on ne doit pas pleurer ceux qui ont perdu la vie, jamais il ne poſe en fait que l'ame eſt morte avec le corps, & toutes les fois qu'il raiſonne ſur cette ſuppoſition, il en fait toujours un membre d'une propoſition alternative, dont l'immortalité de l'ame eſt l'autre partie. Ou l'ame eſt morte ou elle vit. Si elle eſt morte pourquoi pleurez-vous celui qui n'eſt pas mal? vous n'avez non plus de ſujet de pleurer celui qui ne vit plus, que vous n'en aviez, quand il ne vivoit pas encore. Mais après avoir raiſonné ſur cette ſuppoſition, il reprend

l'autre, & c'eſt celle ſur laquelle il s'étend; & qu'il travaille à ſe perſuader & à perſuader aux autres.

„ Pourquoi courir au ſépulchre de votre fils, dit-il à Marcia ? Les os & les cendres qu'il renferme, ne ſont non plus des parties & des débris de ce fils que vous pleurez, que les habits dont il couvroit autrefois ſon corps. Il n'a rien laiſſé ſur la terre, mais après s'être quelque peu arrêté dans des régions ſupérieures, pour s'y purifier de ce qui pouvoit lui reſter encore de vices & de foibleſſes, il a paſſé tout entier au ſéjour des ames bienheureuſes, où une troupe ſacrée l'a reçu."

„ Je ſuis perſuadé, dit-il, dans ſa lettre 80. que l'ame de Scipion eſt retournée dans le ciel, d'où elle étoit venue, non non pas à cauſe de ſa valeur, mais à cauſe de ſa modération & de ſa piété. Et dans la lettre 32. O quand verrez-vous le *Temps*, où vous ſaurez que le *Temps* ne vous regarde plus & que dans une tranquillité profonde vous jouirez parfaitement de vous-même !"

Je pourrois rapporter cent citations de cette force, & ſi les Stoïciens n'ont pas donné dans les fables des demeures ſouterraines & des ombres errantes, c'eſt qu'ils

ne vouloient rien mêler de fabuleux au dogme important de l'immortalité de l'ame.

Plus j'y penſe, plus je m'étonne de la hardieſſe avec laquelle on attribue aux Stoïciens d'avoir cru & d'avoir enſeigné la mortalité de l'ame. *Antonin* eſt traduit & eſt dans les mains de tout le monde. Epictete le ſera bientôt tout entier, & dès qu'on le lira il reſtera auſſi peu de doute ſur ſa croyance que ſur ſa vertu. Voici l'idée qu'il ſe fait de la mort. „ Mon Capitaine, dit-il, fait ſonner la retraite. Je me retire en chantant ſes louanges; je ſuis venu quand il l'a commandé; je m'en vais quand il l'ordonne, je ſerai ce qu'il lui plaira, bien aſſuré qu'il connoît & qu'il veut ce qui me convient beaucoup mieux que moi-même.

XXIV. L'Auteur de la liberté de penſer, à force de ſe jouer de ſon lecteur, dans les citations qu'il vient de lui mettre ſous les yeux, eſpere qu'il l'aura diſpoſé à ſouffrir, qu'il ſe joue enfin de ce qu'il y a de plus ſacré. SALOMON dont nous reſpectons les ouvrages, comme une partie de la regle de notre Foi & de nos mœurs, s'il vivoit aujourd'hui, & qu'il parlât, comme il parle dans les livres, qui portent encore ſon nom „ il donneroit contre lui

de ſi violens ſoupçons d'Athéiſme & il fourniroit, dans ſes diſcours, des preuves ſi convaincantes à ſes accuſateurs qu'il ne lui ſeroit pas poſſible de ſe tirer d'affaire qu'en les adouciſſant par d'exceſſives libéralités", c'eſt à-dire que les livres de Salomon, où nous croyons que la Religion eſt renfermée, ſont une école d'Athéiſme. *Crains Dieu & garde ſes commandemens.* Que ſignifie cela? C'eſt le langage d'un Athée. Ne voyez-vous pas, par l'ouvrage même de M. ***, que ces excellens hommes ſe font un plaiſir d'entaſſer des contradictions, & de détruire dans une page ce qu'ils ont avancé dans une autre.

En vérité il faut compter ſur la ſtupidité & ſur la corruption de ſes lecteurs, avec un aveuglement & une prévention qui n'eſt pas concevable, pour préſenter au Public de pareilles propoſitions; il me ſemble que je vois un homme riche environné de paraſites qui l'écoutent avec des airs d'admiration, lorſqu'entre deux vins il ſe répand en impiétés & en extravagances; notre Auteur ſe figure qu'une partie de ſes lecteurs reſſemblera tout-à-fait à ces gens-là.

Sa hardieſſe va juſques à dire „ Mais afin qu'on ne m'accuſe de rapporter aucun fait

ſans preuves, voyons ce que dit Salomon, dans ſon Eccléſiaſte C. I. v. 4. 9.

Une Génération paſſe, & l'autre Génération vient; mais la terre demeure toujours ferme. Le ſoleil de même ſe leve, & le ſoleil ſe couche, & court avec rapidité vers le lieu d'où il ſe leve. Le vent va vers le midi, & tourne vers l'aquilon; il va tournant çà & là & continuellement il revient ſur ſes pas, tous les fleuves vont à la mer, & la mer n'en eſt point remplie; les fleuves retournent au lieu d'où ils étoient partis pour revenir à la mer. Ce qui a été c'eſt ce qui ſera; & ce qui a été fait, c'eſt ce qui ſe fera; & il n'y a rien de nouveau ſous le ſoleil. Peut-on faire une plus élégante deſcription de l'éternité du Monde? & le Poëte Manilius a-t-il parlé autrement quand il a dit: Il n'y a rien de créé qui ne ſoit aſſujetti à un continuel changement; la terre change de face au retour de chaque année, & il n'y a point de Nation qui voye écouler un ſiecle ſans éprouver quelque révolution. Il n'en eſt pas ainſi du Monde; toujours le même, on ne voit point de changement chez lui, ſes jours, qui ſe ſuivent, ne le voyent pas croître, & ſa vieilleſſe ne le rend pas plus foible,

ſa

ſa courſe toujours égale, ne le fatigue pas, & il ſera toujours le même, parce qu'il l'a toujours été ; tel que nos ancêtres l'ont vu, tel le verra notre poſtérité ; en un mot, c'eſt un Dieu, il n'eſt ſujet à aucun changement.

Celui qui parle ainſi croit que le Monde eſt éternel & ne reconnoît aucun Créateur, (pag. 204.) M. *** veut voir un tel ſens dans ces paroles, & il veut que nous le voyions, ſa preuve eſt tirée de ſon autorité ; il n'y en a point d'autre. Pour moi j'y vois tout le contraire. *Salomon* convaincu, par ſa propre expérience, de la vanité des amuſemens ſenſuels & tellement incapables de rendre l'ame ſolidement heureuſe qu'ils ſont au contraire des ſources de chagrins, rentre ſérieuſement en lui-même, retourne à la ſageſſe qu'il avoit abandonnée, & pour y ramener ſes lecteurs & les y attacher, il leur fait comprendre qu'il faut chercher quelque choſe de plus ſolide que le Monde, tel que cette vie nous l'offre. La terre eſt un théâtre, où, depuis très-longtems, on ne voit que les mêmes rôles ; ce qui y naît paſſera, on y verra des événemens tout ſemblables à ceux que l'on a déja vus, & ces événemens diſparoîtront de même : il faut

donc devenir la proie de l'ennui & la victime du dégoût, ou trouver quelque chose de plus solide?

Mais *Salomon* & *Manile* s'expriment l'un comme l'autre. Comparez ce que notre Auteur rapporte de l'un & de l'autre, & vous verrez, dans ses citations même, une preuve des préjugés, & de ce goût exquis des Déistes pour la vérité, qui leur fait voir tout ce qu'ils veulent & ne leur laisse voir que ce qu'ils veulent.

Manile énonce son sentiment en termes exprès, il découvre tout à plein son impiété. *Il sera toujours le même parce qu'il a toujours été. C'est un Dieu. Il n'est sujet à aucun changement.* Ces dernieres paroles déterminent le sens des premieres qui sans cela seroit équivoque; il faut prêter ces dernieres paroles de Manile à Salomon pour le faire penser de même, & l'accabler sans retour du reproche d'Athéisme, maintenant qu'il est dans l'impuissance de corrompre ses Juges, & de s'en laver par des présens. Mais revenons à Salomon. Dans ce livre de l'Ecclésiaste il décrit ses égaremens & il les déplore: „ J'ai pensé en mon cœur, dit-il, sur l'état des hommes, que Dieu les en éclairciroit, & qu'ils verroient qu'ils ne sont que des bêtes; car

l'accident qui arrive aux hommes, & l'accident qui arrive aux bêtes, eſt un même accident; quelle eſt la mort de l'un, telle eſt la mort de l'autre, & ils ont tous un même ſouffle; & l'homme n'a point d'avantage par deſſus la bête; car tout eſt vanité: tout va en un même lieu, car tout a été fait de poudre, & tout retourne en poudre. Qui eſt ce qui connoît que le ſouffle des enfans d'Adam eſt celui qui monte en haut, & que le ſouffle de la bête eſt celui qui deſcend en bas en terre? J'ai donc connu qu'il n'y a rien de meilleur, ſinon que l'homme s'éjouiſſe en ce qu'il fait, d'autant que c'eſt-là ſa portion; car qui eſt-ce qui le ramenera pour voir ce qui ſera après lui? (p. 205.)".

C'eſt le portrait qu'il fait de lui-même dans le temps de ſes extravagances; c'eſt la confeſſion publique de ſa honte & de ſes péchés: ainſi raiſonnent les hommes qui ſe veulent perdre, & Salomon cherchoit à s'étourdir par des raiſonnemens ſemblables, dans le temps que la ſenſualité l'avoit enivré, & avoit troublé ſa raiſon; par conſéquent c'eſt ainſi qu'il ne faut point raiſonner, & dans ces paroles ce Prince répentant ſe donne auſſi peu pour modele que dans celui-ci, *Je n'ai rien refuſé à mes*

yeux de tout ce qu'ils ont demandé, & je n'ai refuſé aucune ſatisfaction à mon cœur.

Voulez-vous ſavoir ce que Salomon penſe, revenu à lui-même & éclairé de la véritable ſageſſe, *Le corps retourne en poudre d'où il a été tiré, & l'eſprit retourne à Dieu qui l'a donné*: il exprime nettement dans ces paroles, deux parties bien différentes, & dont le ſort ſera tout oppoſé. *Parce que la ſentence contre les œuvres mauvaiſes ne s'exécute pas incontinent, le cœur de l'homme eſt plein d'envie de mal faire, Eccl.* 8. auſſi je connois, qu'il ſera bien à ceux qui aiment Dieu & qui réverent ſa face. *Jeune homme, réjouis toi au jour de ta jeuneſſe, mais ſache que pour toutes ces choſes Dieu t'amenera en jugement. Eccl.* 12. De quel jugement le menace-t-il? Par quel frein veut-il modérer ſon empreſſement pour les plaiſirs: eſt-ce ſimplement par la crainte des jugemens temporels? Mais les gens de bien, les hommes modeſtes, généreux, équitables, & attentifs à ſe refuſer tout ce qui n'eſt pas dans les regles du devoir, vivent-ils plus long-temps que ceux qui ſont attentifs à leurs intérêts, & qui ont un peu plus d'indulgence pour leurs deſirs? Leurs champs ſont-ils moins expoſés à la grêle, & ſont-ils plus à couvert des

maux que l'envie, que les diviſions, que la guerre traîne avec ſoi. Salomon ne penſoit pas ainſi; *Un même accident arrive à tous*, &c. Eccl. 2: 14. Et puis dira un jeune homme, dominé par ſes paſſions, » J'aime mieux une courte vie, que je paſ» ſerai agréablement, au gré de mes de» ſirs, que quelques années de plus, dont » le nombre eſt toujours petit, que je ſerai » obligé de paſſer, avec toutes les au» tres, dans une pénible vigilance, & dans » une application à me contrarier moi» même."

A quoi bon encore cette exhortation de Salomon, *Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeuneſſe? Eccl.* 12: 3. Eſt-ce le langage d'un homme qui égale le ſort de notre eſpece, à celui des animaux brutes? Pourquoi occuper notre attention de l'idée de notre Créateur? Nos ſages Déiſtes prétendent qu'il regarde tout ce que nous faiſons dans une parfaite indifférence: je ne veux point me remplir de chimeres, dira un jeune homme formé dans leur école, j'aime mieux m'occuper de ce que je vois que de ce que je ne vois pas. Que ſignifieroit encore ce que Salomon ajoute, pour rendre plus efficace ſon exhortation, *Avant que les jours viennent auxquels tu diras, Je*

n'y prens point de plaiſir, c'eſt-à-dire qu'il faut de bonne heure ſe faire une habitude de penſer à ſon Créateur, ſans quoi on ne pourra jamais s'acquiter de ce devoir. „ Et „ qu'importe que je m'en acquite, répon„ dra le jeune mortel, quelle conſolation „ me ſera-ce de penſer, ſur les bords de „ ma foſſe, que j'ai eu un Créateur, „ qui après m'avoir gehenné par ſes loix, „ pendant ma courte vie, va la reprendre „ pour jamais, & ſemble n'avoir ouvert „ mes yeux à la lumiere que pour me la „ faire regretter: ma vie a paſſé comme „ un ſonge, ai-je eu le tems d'en jouir? „ Au lieu de la paſſer dans de triſtes réflex„ ions, & de ſérieuſes actions de graces, „ dont je ne tirerai point de fruit, & qui „ troubleront inceſſamment la douceur, „ en ramenant dans mon eſprit l'idée de „ ma fin; puiſque je ne puis l'éviter, j'au„ rai ſoin du moins de n'y penſer pas, & „ le meilleur parti qu'une victime de la „ mort, comme moi, puiſſe prendre, c'eſt „ de ſe diſſiper & de s'étourdir."

On ne ſauroit donc attribuer à Salomon le ſentiment de la mortalité de l'ame, & beaucoup moins le deſſein d'en perſuader les autres, ſans le faire tomber en contradiction avec lui-même. Ainſi quand

même on ne le regarderoit point comme un auteur Sacré, il ſuffiroit de le ſuppoſer un homme ſenſé, pour en conclure que l'explication, que donnent à ſes paroles les perſonnes qui ont de la Religion, eſt beaucoup plus raiſonnable que celle des Déiſtes.

Faites réflexion, Monſieur, je vous prie, ſur le peu de ſoin que cet Auteur prend de donner de la vraiſemblance à ſes raiſonnemens. Pourvu qu'il tombe ſur la Religion tout lui eſt bon; ſa fureur s'arme de tout. Salomon eſt un grand exemple de la liberté de penſer, & une belle preuve de l'uſage qu'on en peut faire, pour ſe rendre plus vertueux. Vous vous ſouviendrez, Monſieur, que c'eſt-là le but de ſa liſte, ou du moins qu'il veut paroître la donner dans cette vue; „ Tous ceux qui ſont partiſans de la liberté de penſer, doivent être conſidérés ſous ce caractere, pour les perſonnes les plus vertueuſes qui ſe puiſſent trouver dans le monde." — „ Ceux qui ſe ſont le plus diſtingués dans tous les ſiecles, par la ſolidité de leur jugement, ont fait profeſſion de la liberté de penſer"; & où eſt-ce, je vous prie, que cette heureuſe liberté de penſer a conduit Salomon? A dé-

couvrir & à établir l'Athéiſme, l'éternité du monde, & la mortalité de l'ame.

Cependant un peu plus haut Mr. *** loue le pere de Salomon d'avoir penſé qu'il n'y a qu'une *tête creuſe, légere & oiſive qui puiſſe penſer qu'il n'y a point de Dieu*; & par où prouvera-t-on ſon exiſtence, ſi on ſuppoſe que le Monde n'eſt point ſon ouvrage. Il cite encore comme très-ſenſées ces paroles d'Hobbes: „ Ceux qui étant capables de conſidérer les vaiſſeaux qui ſervent à la génération & à la nourriture, ne remarquent pas qu'ils ont été faits par un Etre plein d'intelligence, doivent paſſer eux-mêmes pour des gens deſtitués d'intelligence."

La liberté de penſer a conduit Salomon à des concluſions tout oppoſées. Voilà une découverte que nous donne M. *** Il a plu à Salomon de penſer à cet égard autrement que les hommes de ſon temps, ſans quoi ces ſentimens ne pourroient être allégués en preuve de ſa liberté de penſer, & quelle fureur auroit ſaiſi ce Prince, ſi habile & ſi éclairé, pour s'aviſer de remplir de ces maximes les eſprits de ſes ſujets? Il ſappoit par-là le fondement le plus ferme de leur obéiſſance & de leur fidélité,

il

il anéantiſſoit ſon droit & celui de ſa famille au Thrône, il faiſoit paſſer David ſon pere pour un fou, ou pour un menteur, qui avoit uſurpé la Couronne & fait une injuſte guerre pour ſe l'aſſurer, puiſque tout ce qu'il avoit pris pour prétexte des ordres du Ciel, n'étoit qu'un tiſſu de fables.

Cependant ce Prince eſt ſi acharné à établir la mortalité de l'homme qu'il prend ſoin de prévenir le plus ſpécieux des argumens par où on ſe promet une autre vie après celle-ci.

„ Le raiſonnement dont on a coutume d'appuyer l'exiſtence d'une vie à venir eſt celui-ci; Pourquoi les gens de bien ſeroient-ils ici dans une continuelle miſère, pendant que les méchans y regorgent de biens, s'il n'y avoit une Oeconomie future, où leurs conditions ſeront bien différentes; *Cur Bonis male & Malis bene?* Salomon prévient les conſéquences qu'on peut tirer de ce raiſonnement & les prévient par ces paroles: Au jour du bien, dit-il, uſe du bien, & au jour de l'adverſité, prens y garde; auſſi Dieu a fait l'un à l'oppoſite de l'autre afin que l'homme ne trouve rien a redire après lui. Enfin il dit en un autre endroit: les morts ne ſavent rien, & ne

gagnent plus rien, & au ſépulchre il n'y a ni œuvre, ni diſcours, ni ſcience, ni ſageſſe."

Il faut ſe donner une pleine licence de dire, ſans pudeur, tout ce qui vient dans l'eſprit, ne s'y préſentât-il qu'avec autant de confuſion que les ſonges, pour alléguer ces paroles comme une réponſe à l'argument qu'on vient de propoſer en faveur de l'immortalité de l'ame. D'où vient que les bons paſſent leur vie expoſés aux mêmes accidens que les ſcélérats & ſouvent moins agréablement? Ils auroient tort de ſe plaindre, répond Salomon: *Au jour du bien il en faut uſer, Au jour du mal il y faut prendre garde.* Mais quand des douceurs ſe préſentent, eſt-ce que les méchans n'en prennent pas auſſi habilement que les gens de bien? & quand elles ſont ſuivies de quelques maux, eſt-ce qu'ils ne prennent pas ſoin de s'en tirer le mieux qu'ils peuvent? Je demande donc d'où vient qu'il n'y a pas plus de différence dans leur ſort, puiſqu'il y en a tant dans leurs principes & dans leurs mœurs. Il faut uſer du bien quand il ſe préſente, & prendre en patience le mal quand il vient. Mais cela même fonde l'objection, loin de lui ſervir de réponſe. Les uns & les autres font cela. N'y auroit-il jamais d'inégalité dans le bonheur

des hommes si inégaux par rapport à la vertu & au vice?

Je laisse à part que l'Auteur fait maintenant dire à Salomon, que *Dieu a fait ces choses à l'opposite l'une de l'autre, afin qu'on ne trouve rien à redire après lui.* Tel est dans le langage de cet Athée Salomon qui a si clairement établi l'éternité du Monde, & la mortalité de l'ame, qu'aujourd'hui *il ne pourroit se tirer d'affaires*, qu'en disposant *par ses largesses les Ecclésiastiques* à trahir leur cause & celle de Dieu pour la laisser en repos. Dieu, dit-il, a tout fait si sagement qu'on ne sauroit raisonnablement trouver à redire à ce qu'il a fait. Mais, ajoute l'Auteur, il ne faut pas s'étonner si Salomon a cru que l'ame étoit mortelle. On n'avoit point encore pensé avant lui à une vie à venir. Mais que deviendra ce grand exemple de la *liberté de penser* que l'Auteur nous présente en Salomon? Il en a si peu fait usage, qu'on le trouve dans toute l'ignorance où l'on avoit vécu jusques alors, & si éloigné de sortir de la route & de l'erreur commune, qu'il en entreprend vivement la défense. Vous le voyez, Monsieur, cet Auteur se propose de chagriner les personnes qui ont à cœur la Religion: & pourvu qu'il y réussisse, ce

plaisir lui est si cher, qu'il veut bien l'acheter par la honte de se contredire à chaque page; il n'en plaira que plus à ses chers Déistes, quand il se donnera ainsi un air soutenu de tout fouler aux pieds, & de mépriser la raison autant que la Religion.

» C'est dans le Nouveau Testament, dit-il, p. 208, qu'il faut rechercher les principes sur lesquels on fonde l'immortalité de l'ame, car l'Ancien, en nous disant qu'Adam, en mangeant du fruit défendu, se rendit sujet à la mort, avec toute sa postérité, nous donne par ce mot de mort, une idée que nous ne trouvons expliquée que dans le Nouveau Testament, qui nous apprend que par la mort il faut entendre une vie éternellement malheureuse; alors nous apprenons que Dieu n'avoit qu'un moyen de nous rendre capables de jouir d'une félicité éternelle, & qui consistoit à envoyer dans le monde Jésus-Christ, qui est Dieu & homme, & fils de Dieu, d'une même essence avec ce Dieu dont il est fils, mais dont les personnes sont distinctes, & qui pouvoit, (par ses souffrances comme homme, & non comme Dieu, qui ne peut ni souffrir ni mourir,) donner une satisfaction d'un prix infini à Dieu infiniment offensé & infiniment miséricordieux, afin

d'appaiſer ſa colere, & ſauver par ce moyen les élus."

Mais à quoi penſez-vous Mr. ***? A qui parlez-vous ? pour qui écrivez-vous? Ce que vous poſez pour principe, dans les paroles que je viens de tranſcrire, pour en tirer enſuite votre conſéquence, le croyez-vous? Si vous le croyez, vous comptez donc ſur la révélation, *ſur laquelle on ne peut compter* ſelon vous, & votre orthodoxie va à adopter tout ce qu'il y a de plus myſtérieux & de plus conteſté, dans les ſyſtêmes de Théologie. Mais ſi vous ne croyez pas ce que vous venez d'écrire dans cet article, effacez-le donc.

Mais, dira-t-on, il fait ici un *argument ad hominem*. Il combat les Chrétiens par leur propres principes. Si c'eſt-là ſon deſſein, il uſe encore de ſa mauvaiſe foi ordinaire. Ceux qui ſont dans les principes dont il fait une expoſition dans cette page 223 comptent que l'immortalité bienheureuſe étoit déja acquiſe aux fideles au commencement du monde, en vertu de ce ſacrifice de Jéſus-Chriſt qui s'accompliroit infailliblement, & que Dieu regardoit comme fait.

XXV. Mais puiſque nous en ſommes ſur cette matiere, il me paroît que chaque

mot de l'Ecriture eſt une preuve de l'immortalité de l'ame, puiſque chaque mot fait partie d'une révélation qui établit une Religion. Le ſort des gens de bien a trop peu d'avantage par deſſus celui des méchans (ſans compter que très ſouvent il eſt plus infortuné) pour s'imaginer qu'il n'y ait point d'autre vie, ſuppoſé que Dieu ſe mêle des hommes.

Je ne vois pas en quoi le Peuple de Dieu auroit été plus heureux que les autres peuples & quel ſujet il auroit eu de ſe féliciter, ſi tout ce que Dieu avoit fait pour lui s'étoit borné à cette vie. Les Iſraélites ſoumis à de dures loix ne pouvoient les violer ſans en être d'abord très-ſévérement punis, & pendant qu'ils perſévéroient dans l'obéiſſance, leur récompenſe n'étoit pourtant que médiocre. Les autres peuples de l'Aſie, qui vivoient au gré de leurs deſirs, vivoient dans un plus grand luſtre & ne vivoient pas dans une moindre abondance. Abraham auroit paſſé ſes jours plus heureuſement au milieu de ſa parenté qu'il ne les paſſa à parcourir des pays inconnus, à travers mille dangers; les plus beaux de ſes jours s'écoulerent ſans eſpérance de ſe voir des ſucceſſeurs, & ſans cette douceur, ſi chere aux Anciens,

d'élever des enfans. Il ſe vit enſuite obligé à éloigner Iſmaël & ſa mere & à s'en ſéparer pour toujours. Les habitans des pays où il eſt obligé de paſſer ſa vie lui plaiſent ſi peu, qu'il ſe réſout à faire chercher une femme pour ſon fils Iſaac, parmi les parens qu'il avoit été obligé d'abandonner, & que ſans doute il ne connoiſſoit que peu. Ces magnifiques paroles du Créateur de l'Univers, *Je ſuis ton Protecteur & ta grande récompenſe*, ſe réduiroient-elles à ce ſens: „ Si tu as peu de „ douceur avec les habitans des Contrées „ que tu traverſes, tu ne laiſſeras pas d'y „ acquérir beaucoup d'eſclaves & d'y voir „ multiplier tes troupeaux. Quand tu ne „ ſeras plus & que tu n'auras aucun ſenti„ ment, ta poſtérité, après pluſieurs gé„ nérations & pluſieurs ſouffrances, forme„ ra enfin un Peuple à qui ces pays, où „ tu es maintenant étranger, appartien„ dront en propre."

Eſaü n'a-t-il pas vécu plus heureuſement que Jacob? L'un ſe voyoit Prince à la tête d'une petite Armée, conformément à ſes inclinations, pendant que l'autre éprouvoit, ſous un dur & injuſte maître, les rigueurs à peu près de la ſervitude. Il eſt enſuite affligé par des diſſenſions domeſti-

ques, il vit peu avec ſa chere Rachel; les diſputes de ſes enfans lui cauſent bien des larmes; il éprouve les frayeurs de la famine, il reconnoît enfin que *ſes jours ont été courts & mauvais, les jours*, dit-il, *de ſon pélérinage.* Regarde-t-on la vie comme un voyage, quand on ne ſe propoſe ni but, ni patrie? Et ce but & cette patrie, où au lieu des jours de pélérinage courts & mauvais, on ſe promet un doux & long repos, eſt-ce le ſépulchre où l'on n'a plus de ſentiment? Mais ils étoient éclairés de la connoiſſance du vrai Dieu. Et que leur ſervoit cette connoiſſance s'ils ne l'aimoient pas? & s'ils l'aimoient, quel ſupplice de ne le point connoître dans cette vie, & de n'eſpérer pas de le connoître dans une autre?

Dieu preſcrit aux hommes des loix, & ces loix ſont en elles-mêmes très juſtes; mais l'attachement que l'on a pour les objets de la terre & leur pouvoir ſur nos ſens & ſur notre cœur, nous détourne de la ſoumiſſion que nous devons à l'autorité de Dieu & à la juſtice de ſes loix.

Dieu, qui connoît notre foibleſſe, nous anime à notre devoir en maître infiniment bon, par le motif des récompenſes: mais ſi ces récompenſes ſe terminent aux biens

de

de cette vie, nous ne pourrons être touchés de ce motif, nous ne pourrons même être ſenſibles à la reconnoiſſance que les bontés de Dieu méritent, qu'à proportion que nous aimerons ces biens de la terre qu'il propoſe à nos eſpérances. Il faudra donc que les hommes, pour être vivement reconnoiſſans, & céder de tout leur cœur aux motifs que la ſageſſe de Dieu trouve à propos d'employer, il faudra, dis-je, qu'ils s'animent à aimer, & qu'ils aiment vivement ces biens terreſtres, dont l'amour eſt la grande ſource de leurs desobéiſſances.

Quand David s'écrie avec tant de ſenſibilité, ſur le bonheur d'un *homme à qui Dieu n'impute point ſon péché*; quelle eſt, je vous prie, ſon intention? Se borne-t-il à penſer qu'un homme vit bienheureuſement lorſque Dieu ne prend pas garde à ce qu'il fait, & le laiſſe en pleine liberté de ſe conduire comme il le trouve à propos, ſans punir jamais ſes desobéiſſances d'aucun châtiment? Son zele ſe réduiroit-il à chanter le bonheur d'un ſcélérat impuni?

Mais ſi le bonheur, qui fait l'objet de ſon admiration & de ſes vœux, eſt celui d'un homme qui, après s'être aſſez ou-

blié pour ſe rendre digne de l'indignation de ſon Créateur, peut néanmoins s'aſſurer qu'il eſt reçu en grace, & qu'il n'y pas moins de part à ſa faveur que s'il ne lui étoit jamais arrivé de l'offenſer, à quoi ſe réduit ce bonheur tant exalté, ſi tout notre ſort ſe termine avec cette vie? On ne parviendra à cette aſſurance qu'après de profondes ſoumiſſions, d'ameres douleurs, de vives confuſions, de cruels reproches, un changement enfin & un renouvellement d'inclinations & de conduite; & quel eſt le fruit de ce pardon qu'il coûte tant d'acquérir? On ſe trouve affranchi de quelques allarmes, on n'eſt plus travaillé par l'appréhenſion de quelque châtiment temporel, on ne craint plus une maladie, une perte de biens ou quelqu'autre inconvénient de cette nature. Mais ce calme qu'un homme de bien achete ſi cher, & auquel il ne parvient que par ſes troubles, un vicieux ſe le procure ſans aucune peine, par le peu de ſoin qu'il ſe donne de s'applaudir dans tout ce qu'il lui plaît de faire. Mais les maux qu'il ne craint pas tomberont ſur lui & l'accableront ſans qu'il les ait prévus? L'expérience nous apprend plutôt le contraire, & d'ailleurs ces maux ſont d'une telle nature, que ſouvent il

vaut mieux les ſentir, ſans les avoir prévus, que de paſſer ſa vie dans les allarmes pour les prévenir. Nos inquiétudes ſont des maux certains, par où nous nous rendons miſérables, en vue de nous garantir de quelque miſere incertaine.

David eſt appellé par excellence *l'Homme ſelon le cœur de Dieu.* Si donc il n'y avoit dans ce temps-là, que des récompenſes temporelles pour ceux qui étoient aimés de leur Créateur, David a du vivre le plus fortuné des hommes. Mais ſi cela avoit été, il faudroit le regarder comme le plus ingrat & le plus difficile à contenter qu'il y eût jamais eu ; ſes Cantiques ſont beaucoup plus remplis de plaintes, que d'actions de graces. Il eſt parvenu ſur le thrône, il eſt vrai; mais par quelle ſuite de miſeres n'a-t-il pas paſſé avant que d'y monter, quoiqu'il eût reçu de la part de Dieu l'ordre d'y penſer ? A-t-il joui de beaucoup de calme ſur ce thrône ? Parce qu'il aimoit Dieu & qu'il en étoit aimé, il ne pouvoit faire un écart ſans en être puni avec une extrême ſévérité, quand le reſte des Rois de la terre vivoient ſans trouble & ſans châtiment, dans une entiere licence.

Mais en s'aſſurant de la grace de Dieu

& du pardon de ſes fautes, on s'aſſuroit de la durée de ſes jours, dans ce temps où une longue vie étoit la récompenſe de la vertu. J'avoue que je ne vois pas le prix de cette récompenſe, dans la ſuppoſition de la mortalité de l'ame. La promeſſe d'une longue vie touche à proportion, qu'on aime à vivre & à réfléchir qu'on vivra; mais à proportion qu'on ſe plaît dans ces penſées, on craint la mort, & l'idée de cette mort inévitable qu'on regarde comme une extinction totale, de ſon être, répand une amertume ſur la vie, qui en empoiſonne toute la douceur. Il n'y a point de remede à ce malheur que de s'étourdir & de chaſſer les réfléxions, mais par-là on devient inſenſible à la récompenſe & on ne s'applique point à la mériter.

Mais l'homme ayant été condamné à la mort parce qu'il avoit péché, il faloit une révélation pour lui apprendre que cette mort ne regardoit que le corps. C'eſt la remarque de l'Auteur page 223.

„ Comment un homme pouvoit-il, ſans une révélation expreſſe, ſavoir que cette mort ſignifioit une vie éternellement malheureuſe, ou que la poſtérité d'Adam deviendroit, à cauſe de la tranſgreſſion du

pere des hommes, ſujette à une damnation éternelle? Comment un ſyſtême auſſi ſublime que celui de l'Evangile, qui eſt l'unique fondement d'une immortalité bienheureuſe, pouvoit-il, ſans être révélé, entrer dans l'imagination même du plus ſage de tous les hommes? (p. 209.)"

Si les lumieres de l'homme n'ont pu s'élever à faire cette diſtinction, la révélation y aura ſuppléé. Ceux qui penſent qu'Adam n'a été créé qu'avec une médiocrité de lumieres, & ceux qui penſent que ſa chûte a preſque réduit à rien tout ce qu'il avoit eu de connoiſſances & de génie avant que de tomber, pourquoi ſe feroient-ils une peine de ſuppoſer, que la même bonté du Créateur, qui aida aux premiers hommes à découvrir ce qu'il leur étoit le plus néceſſaire de ſavoir, comme l'uſage du feu, la maniere de ſemer, de faire, du pain &c: Connoiſſances où ils ne ſeroient peut-être parvenus qu'après pluſieurs ſiecles, pourquoi, dis-je, ſe feroient-ils une peine de ſuppoſer, que cette même bonté du Créateur, qui les avoit avertis de lui offrir des ſacrifices, ſoit comme des hommages de ce qu'ils tenoient de lui, ſoit comme des confeſſions réelles de ce qu'ils croyoient

mériter, ne leur auroit pas auſſi révélé, que ſon pouvoir de récompenſer & de punir s'étendoit au-delà de la vie & que l'homme ne pouvoit pas même par la mort ſe ſouſtraire à ſa domination.

Après tout, cette vérité ne paroît point difficile à établir par la raiſon. On peut diſtribuer les hommes en trois claſſes. Il y en a qui aiment la vertu plus que toutes les douceurs des ſens, qui en font leur objet chéri & qui s'y donnent tout entiers. Il y en a qui flottent entre leur devoir & les intérêts qui de temps en temps les en détournent & dont la vie eſt une vicifſitude perpétuelle de chûtes & de retours.

Il y en a enfin qui vivent ſans ſe contraindre au gré de leurs deſirs, de quelque nature qu'ils ſoient. Si l'ame eſt immortelle, je ne vois pas ce qu'on pourroit reprocher à ceux qui prennent ce dernier parti; il me ſemble qu'ils choiſiſſent le mieux, & qu'ils ſont les plus heureux, ſur-tout ſi à leur empreſſement pour les douceurs de la terre, ils joignent quelque habileté à ſe les procurer, & à s'en aſſurer la poſſeſſion: ils jouiſſent de ce qu'ils aiment & ce qu'ils aiment eſt réel. Suivant l'humeur dont ils ſeront, & ſuivant le tempérament dont ils ſe trouveront, il

ſe peut qu'ils abrégeront leur vie de quelques années ; mais la plus longue vie paſſe ſi rapidement que de la prolonger de quelques années, cela ne mérite pas d'être compté, & puis ne vaut-il pas mieux vivre peu, mais vivre agréablement, que de paſſer une plus longue vie dans l'ennui & dans la contrainte ? Celui qui vit ſans réflexion ne craint point la mort & vit heureux. Celui qui, pour reculer l'arrivée de ce phantôme effrayant, eſt attentif à ſes démarches, paſſe miſérablement ſes jours, car une longue vie troublée à tout moment par l'idée de ſa fin, loin d'être une félicité & une récompenſe, eſt plutôt un long ſupplice. Mais quelle honte de négliger ſon Créateur & de fouler aux pieds ſes loix, avec une inſolente ingratitude ! & qu'importe, diront ceux dont je parle : quel fruit tirerions-nous de notre reconnoiſſance ? nous éviterions par-là les invectives éloquentes de quelques eſprits mélancoliques, mais nous perdrions des doux plaiſirs & des avantages très-réels : d'ailleurs ce Créateur, aux loix prétendues duquel vous vous intéreſſez, fait aſſez connoître, par le peu de différence qu'il met entre ceux qui les obſervent & ceux qui les négligent, qu'il ne s'y inté-

reſſe pas ; & que notre attachement à ſon ſervice lui eſt indifférent.

Quant à ceux dont la vie eſt une circulation perpétuelle d'attention & de négligence, de chûtes, & d'efforts, ſoit pour ſe ſoutenir, ſoit pour ſe relever, qui tantôt s'applaudiſſent & tantôt ſe font des reproches, qui reſpectent aſſez la vertu pour n'oſer ſe permettre de l'abandonner entiérement, mais qui ne la trouvent pas aſſez aimable pour lui ſacrifier tous leurs autres intérêts, on ne ſauroit diſconvenir que ces gens-là, dont la vertu & les vices ne ſont que médiocres, ne paſſent leurs jours beaucoup plus miſérablement, que ceux qui ont pris leur parti & qui ne ſe conduiſent que par les motifs de leurs intérêts & de leurs paſſions.

Il y a enfin des hommes qui ont la ſatisfaction de ſe ſoutenir conſtamment dans la vertu, & dont la vie n'eſt pas troublée par des confuſions & par des reproches, parce qu'ils ont le courage & la conſtance de ſacrifier à leur devoir tout ce qui s'y oppoſe, de quelque prix qu'il paroiſſe aux yeux des hommes. Examinons, ſans nous prévenir, ce qu'il faut penſer de la félicité de ceux qui ſont parvenus à cette perfection.

Il n'eſt pas néceſſaire de remarquer que ſi quelques-uns parviennent à cette perfection, le nombre en eſt certainement très-petit, & que la perfection des hommes ſur la terre ſe réduit à une application conſtante, & des ſoins aſſidus à tendre à la perfection & à s'en approcher. Voilà déja une ſource d'ennuis, & d'ennuis ſans rémede, ſi nous n'avons d'eſpérance que dans cette vie & ſi nous ſavons que nous ne ſerons plus rien dès que nous aurons ceſſé de reſpirer. Plus on aime la vertu, plus l'on eſt frappé de ſa beauté, plus l'on eſt charmé de ſon idée, plus auſſi on doit ſouffrir quand on penſe qu'on ne la poſſédera jamais que très-imparfaitement. On paſſe ſes jeunes années & tout ce que la vie a de plus beaux jours, à ſe faire des violences, à réprimer ſes paſſions, à refuſer à ſes ſens une partie de ce qu'ils demandent, & quand enfin dans un âge plus calme, mais plus foible, on s'eſt rendu plus aiſé par l'habitude, la pratique de la vertu, & qu'on eſt en état d'y faire de plus grands progrès, quand on eſt ſur les routes de la vérité, & qu'on pourroit s'avancer à grands pas dans ſa connoiſſance, il faut quitter pour jamais & connoiſſances & vertu; on s'eſt travaillé en vain.

La lumiere de la vérité plus chere encore que celle du jour va ſe perdre dans une éternelle nuit.

On a beau être vertueux, on eſt homme, & ſi la penſée que l'attachement à la vertu ne vous étoit un garant de l'approbation de Dieu, & de ſes précieuſes ſuites, à moins que d'être d'un tempérament bien mélancolique, bien ſombre & bien dur, on auroit ſouvent beaucoup de peine à ſe ſoutenir.

Donnez-vous la peine, Monſieur, de reprendre les principes que je viens de poſer: La vie des hommes qui n'ont pour la vertu que de l'indifférence & qui ne ſont attentifs qu'à leurs plaiſirs & à leurs intérêts, ſe paſſe plus heureuſement que celle de ceux ſur qui elle a quelque pouvoir. Ceux-la même qui en font le grand objet de leur attachement, ne ſont heureux qu'à proportion qu'ils ſe paſſionnent pour une belle chimere, & qu'ils ſont éloignés de s'apparcevoir qu'on ſe trompe, en attendant un meilleur ſort après la fin de cette vie. Si le ſentiment des Déiſtes eſt vrai, l'illuſion eſt le parti le plus conſolant pour ceux qui aiment Dieu de tout leur cœur. Quant à ceux qui le reſpectent à la vérité, mais non pas au

point de lui ſacrifier tout, ils ſont les plus miſérables. Mais pour ceux qui le négligent tout-à-fait, & ne ſe font aucun ſcrupule de violer ſes loix, ils ſont les plus heureux. La réalité du bonheur eſt pour eux. Peut-on ſe mettre dans l'eſprit qu'un Dieu bon, un Dieu ſage & qui aime l'ordre, un Dieu puiſſant enfin, connoiſſe ces deſordres ſans daigner jamais les réparer? Et peut-on jetter les yeux ſur l'Univers? Peut-on en étudier quelque partie que ce ſoit ſans ſe convaincre que ſon Auteur eſt bon & puiſſant, eſt ſage, & aime l'ordre dans ſes ouvrages? L'ordre phyſique, l'ordre inſenſible ſeroit-il le ſeul qui lui agréât? l'ordre moral, l'ordre des penſées, l'ordre des mouvemens & de la conduite, l'ordre qui eſt un effet du diſcernement & du choix, ne le regarderoit-il qu'avec une parfaite indifférence? Dieu s'aime lui-même & s'aime infiniment, car ſans cela il ne s'aimeroit pas, comme il mérite d'être aimé, & il ne ſeroit pas le Dieu bienheureux, & par conſéquent il ne ſeroit pas Dieu. S'aimant ſoi-même infiniment, ſe peut-il qu'il n'approuve pas plus ceux qui l'aiment & l'adorent, que ceux qui le mépriſent? Et s'il met entr'eux de la différence; puiſque leur ſort

demeure confondu dans cette vie, ne faut-il pas conclure qu'il les diſtinguera dans l'autre?

Arrêtez un peu votre attention ſur ce portrait que *Séneque* fait du monde, portrait accablant pour ceux qui aiment la ſageſſe, & dont la vue paroît incompatible avec leur tranquillité.

„ On ne ſauroit ſortir de ſa maiſon, „ que de quelque côté qu'on aille, on „ n'ait à traverſer des foules de gens, dont „ les uns ſont auſſi ardens à groſſir leurs „ thréſors que les autres inſenſés à les diſ- „ ſiper. De part & d'autre on ne rencon- „ tre perſonne qui ait une véritable idée „ de l'honneur : Il n'y a qu'à être hardi „ pour réuſſir dans ſes deſſeins. On ſe „ trouve heureux à ſes propres yeux, & „ encore plus à ceux des autres, à pro- „ portion qu'on foule aux pieds la pudeur „ avec moins de retenue. Dès le point du „ jour on ſe rend au barreau, pour y faire „ plaider d'injuſtes procès, par des avo- „ cats plus injuſtes encore & plus infames „ que ces procès qu'ils entreprennent. L'un „ ſe plaint de ſon pere dont il n'a tenu „ qu'à lui de mériter la faveur. Un autre „ plaide avec ſa mere. L'un ſe préſente „ délateur d'un crime dont il eſt coupable

» lui-même, & le Juge qui condamne l'ac-
» cuſé prononce une ſentence contre ce
» qu'il a fait plus d'une fois. Un mo-
» ment après une mauvaiſe cauſe l'empor-
» te par l'habileté de ſon défenſeur, & la
» multitude applaudit à ce triomphe de
» l'éloquence ou de la brigue. De quelque
» côté que vous jettiez les yeux, que le
» peuple ſoit aſſemblé pour des affaires ſé-
» rieuſes, ou pour des divertiſſemens, au-
» tant que vous compterez d'hommes, au-
» tant à très peu près vous pourrez comp-
» ter de ſcélérats. A peine découvrirez-
» vous quelcun qui ne ſoit vendu à quel-
» que vice. A en juger par leur conte-
» nance, vous les croiriez dans une pro-
» fonde paix; mais ce n'eſt rien moins que
» cela, ils ſont en fureur les uns contre
» les autres; le moindre intérêt ſuffit pour
» les engager à perdre ceux avec qui ils
» paroiſſent le plus étroitement unis; ils
» ne ſavent s'enrichir, ils ne ſavent s'a-
» grandir qu'aux dépens les uns des au-
» tres. Il n'eſt pas poſſible d'être bien
» avec qui que ce ſoit, on ſe fait un
» plaiſir de haïr ceux que l'on croit heu-
» reux, & un honneur de mépriſer ceux
» qui paroiſſent miſérables. On ſe trou-
» ve accablé à l'idée de tout ce que

» l'on voit au deſſus de ſoi, & on ne s'en
» conſole qu'en accablant tout ce que l'on
» apperçoit au deſſous. Un ſupérieur, &
» un inférieur heureux paroiſſent égale-
» ment des obſtacles à la félicité qu'on
» veut poſſéder ſeul, & qui ne paroît plus
» félicité dès que les autres y ont part.
» Au moindre chagrin que l'on ſent on
» voudroit envelopper le genre humain
» dans la diſgrace où l'on ſe trouve, &
» pour ſe conſoler d'avoir échoué dans un
» deſſein, ſouvent on verroit de bon cœur
» l'Etat entier renverſé. Tous les hom-
» mes reſſemblent à des troupes de gladia-
» teurs qui vivent & mangent enſemble,
» mais toujours prêts à s'égorger, & toute
» la différence que je trouve entr'eux &
» les bêtes les plus féroces, c'eſt que cel-
» les-ci épargnent leur eſpece, & perdent
» même leur férocité à l'égard de ceux
» qui les nourriſſent & qui prennent ſoin
» de les adoucir. La licence eſt allée trop
» loin, pour eſpérer qu'on la réprimera;
» chaque jour on s'y abandonne avec plus
» d'emportement & avec moins de honte.
» C'eſt peu de dire que la probité eſt ra-
» re; pour parler exactement il faut tran-
» cher le mot & prononcer qu'il n'y en a
» plus.

„ On ne juge du droit que par le ſuccès, „ c'eſt être criminel que d'être malheu- „ reux. Mais on eſt toujours digne d'élo- „ ges, quand on réuſſit. Les traités les „ plus ſacrés & les ſermens les plus ſo- „ lemnels ſont de foibles liens. On ne „ ſe croit obligé à les obſerver qu'autant „ qu'on y trouve ſon compte; le même „ intérêt, qui les forme, les rompt. On „ ne doit plus rien dès qu'on eſt le plus „ fort, & il n'eſt rien qu'on ne ſe permet- „ te ſur ceux que l'on peut accabler. Les „ tribunaux, (dit-il ailleurs,) établis pour „ être l'aſile de l'équité, ſont devenus les „ places où s'exercent les plus honteux „ trafics, de même que les plus injuſtes „ brigandages, mais en même tems les „ plus impunis & les plus autoriſés."

Il auroit pu ajouter: Envain on compte ſur la bonté de ſon droit & ſur l'évidence des raiſons qui l'établiſſent. Il ne faut compter que ſur l'humeur ou ſur l'intérêt des Juges; leurs déciſions ſont l'effet de leurs fantaiſies, ou de la fureur des partis auxquels ils ſe dévouent.

On pourroit charger ce tableau d'une infinité d'autres traits qui ne ſeroient pas moins conformes à la vérité. Souvent la tendreſſe d'un pere eſt une occaſion à ſes

enfans de le mépriſer & ils s'empreſſent d'autant moins à lui plaire, qu'il eſt plus digne de leurs empreſſemens. Les freres ſe portent envie, ils ſe ſupplantent, ils s'égorgent. Les loix de l'hoſpitalité autrefois ſi ſacrées, ſont des loix dont à peine on connoît le nom. La ſincerité, le fondement le plus ſolide de la félicité de même que de la vertu, ſemble bannie de la terre. La vie ſe paſſe ſans qu'on ait le plaiſir de connoître ce que c'eſt que de vivre dans une parfaite ouverture de cœur, les nœuds les plus ſacrés ne peuvent tenir contre l'habitude du déguiſement. Mais pourquoi entreprendre un détail qu'on ne ſauroit jamais finir? Quand un homme aime parfaitement la vertu, avec qui peut-il vivre dans un commerce agréable? & que voit-il de tous côtés, que des démarches odieuſes & tout oppoſées à ſes inclinations.

Le genre humain eſt réduit à trouver un redoublement à ſes maux dans ce qui paroît uniquement établi pour y apporter du remede. Pour éviter les deſordres de l'Anarchie & pour ſe garantir des ennuis & des duretés d'une vie agreſte & ſemblable à celles des animaux brûtes, on s'eſt ſoumis à des loix & à des conducteurs.

Mais

Mais ces maîtres, qui ont à cœur la félicité de leurs peuples ſont ſi rares, que ce n'eſt pas un petit éloge pour eux, quand on peut dire que ſous leur regne on eſt heureux de ſe voir pere, (*) parce que pour l'ordinaire on ne ſe multiplie que pour être expoſé par plus d'endroits à leurs coups, & pour porter leurs chaînes dans un plus grand nombre de corps.

L'autorité dégénere ſi aiſément en tyrannie que celle qui par ſa nature en devroit être la plus éloignée, l'autorité des miniſtres de la Religion, qui devroit n'être que raiſon, que douceur, que modération, eſt preſque toujours devenue la plus injuſte & la plus inſupportable. On ſe met peu en peine d'éclairer, on travaille ſeulement à faire reſpecter des ténebres. Les promeſſes & les menaces ſupléent à l'évidence des raiſons; on vous défend de vous inſtruire; on vous ordonne de croire. L'erreur charme toujours pourvu qu'on en ſoit le pere, & la vérité déplaît preſque toujours quand il faut l'apprendre d'une autre bouche; c'eſt un préſent qui rend odieuſe la main dont on le reçoit; ceux

(*) *Tollere liberos cupiunt bene ſe meriturum de libertate ſuis quiſque non dubitat.* Sen. de Clem. *Talis eſt ut ſub te liberos tollere libeat & expediat.* Plin. Paneg.

qui font profeſſion de l'enſeigner aux autres, au lieu de s'unir pour la chercher, & de faire par-là un bon uſage de leur tems, le perdent miſérablement en ſe traverſant les uns les autres pour s'empêcher de la trouver; on ſe l'arrache des mains, on la fait diſparoître à force de diſputes, de contradictions, d'aigreurs, de ſoupçons & d'emportement. *Vérité*, *Sincérité*, *Utilité publique*, termes pompeux, noms reſpectables, ſont pour la plûpart des hommes des mots vuides de ſens, ou des prétextes pour cacher leur vanité, afin d'impoſer aux autres. La paſſion qui les occupe c'eſt celle de primer, & le plaiſir qu'ils préferent à tous les autres, c'eſt celui de regarder le reſte des hommes au deſſous d'eux.

Regardera-t-on comme un bien de naître pour vivre témoin de ces horreurs? Le don de la vie n'eſt-il pas un don empoiſonné & une véritable punition, ſi elle ne doit pas être ſuivie d'une autre qui nous conſole des deſordres de celle-ci? & ne vaudroit-il pas mieux que Dieu n'eût pas créé l'homme, que de le créer, pour lui permettre de s'abandonner à toute l'extravagance de ſes deſirs ſans lui en demander jamais la raiſon. On a beau dire avec Sé-

neque que les horreurs des méchans relevent le prix des travaux, de la gloire & des triomphes du juſte; car s'il n'y a rien pour lui au-delà de cette vie, de quoi triomphe-t-il, & à quoi aboutiſſent ſes travaux ſi ce n'eſt à travailler? Il arrive à ſon but, il eſt vrai, s'il ne ſe propoſe d'autre but que de ſe donner de la peine; mais les méchans arrivent auſſi à leur but, & ce but c'eſt le plaiſir, c'eſt la joie, & ſouvent le plaiſir de traverſer les gens de bien. Mais ceux-ci *offrent au Ciel un ſpectacle digne de ſon attention, Dieu aime à voir cette grandeur d'ame & d'attachement invincible à la vérité & aux loix dont il eſt la ſource.* Si cette vue lui plaît, s'il aime ces actions & ces ſentimens, il les récompenſera donc, & puiſqu'il ne le fait pas dans cette vie il ſe réſerve de le faire dans l'autre d'une maniere plus digne de lui. Mais le *vertueux ne trouve-t-il pas ſa récompenſe dans la vertu même?* Cette maxime a beſoin de quelque éclairciſſement. Notre ame qui a été créée pour connoître la vérité, & pour ſe former ſur la vertu, trouve, je l'avoue, dans la connoiſſance de la vérité & dans l'attachement à la vertu, une douce ſatisfaction: mais dans l'état où ſont les choſes, la connoiſſance de la vérité coûte

tant, & on n'y avance qu'à ſi petits pas; l'acquiſition de la vertu demande tant d'attention & tant d'efforts, un homme qui aime à vivre ſagement & à remplir ſes devoirs ſe trouve expoſé à tant de fatigues, & à tant de traverſes, il eſt ſouvent témoin de tant d'horreurs, que ce qu'il ſent de triſte chez lui & ce qu'il voit de hideux chez les autres, affoiblit & ſuſpend même à tout moment la ſatisfaction qu'il a de voir clair & d'aimer la ſageſſe, s'il ne trouvoit moyen de ſe ſoutenir par l'eſpérance d'un meilleur ſort dans une autre vie.

Me voici bientôt à la fin de l'ouvrage que j'examine, & je vous avoue que je me fais un plaiſir d'y arriver, car il eſt triſte d'avoir, à toutes les pages qu'on lit, occaſion de penſer qu'il y a des hommes dont le cœur eſt aſſez mauvais, pour trouver excellent tout ce qui leur vient dans l'eſprit pourvu qu'il paroiſſe contraire à la Religion; il eſt triſte de penſer que notre Auteur, pour s'être vu applaudi dans ſes pitoyables raiſonnemens par quelques eſprits gâtés, s'eſt promis que ſon livre trouveroit un bon nombre de lecteurs à qui il plairoit & chez qui il viendroit à bout de faire évanouïr l'eſpérance de l'immortalité pour les amener à faire leur

tout de cette vie & de ſes biens paſſagers.

Pour faire paſſer le ſentiment de l'immortalité de l'ame pour un ſentiment inconnu aux Anciens M. *** inſinue que *Pherecyde* en eſt l'Auteur ; mais Cicéron, dont il a tiré cette remarque, n'en parle pas ainſi. » Je ſuis, *dit-il*, dans la pen» ſée qu'on s'eſt entretenu ſur l'immorta» lité de l'ame dans les ſiecles les plus re» culés, mais Pherecyde eſt le plus an» cien Auteur dont nous ayons ſur ce ſu» jet quelque choſe par écrit. Cet Auteur » eſt fort ancien, *ajoute-t-il*, & il a pré» cédé Pythagore."

Itaque credo equidem etiam alios tot ſæculis diſputaſſe de animis ; ſed, quod litteris exſtet, Pherecydes Syrus primum dixit animos hominum eſſe ſempiternos ; antiquus ſane : fuit enim meo regnante gentili. Hanc opinionem diſcipulus ejus Pythagoras maximè confirmavit.

S'il eſt permis d'alléguer des preuves de cette nature, ce ne peut être que dans les diſputes de l'école, où un oppoſant avance ce qu'il peut, pour donner matiere au répondant de parler & de faire voir à l'Auditoire qu'il entend les theſes dont il a entrepris la défenſe.

Quelle apparence qu'un Philoſophe de Syrie après s'être mis dans l'eſprit une opinion à laquelle perſonne n'avoit encore penſé, ſe ſoit fait rapidement de tous les hommes autant de diſciples, & que ſur un paradoxe philoſophique les Poëtes, les Prêtres aient établi incontinent dans l'eſprit des peuples, la néceſſité de la Religion, la crainte des enfers & la chimère des Champs Elyſées. Il y a des gens qui ſe font un mérite de ne vouloir rien croire & qui pourtant ne laiſſent pas de *digérer* les ſuppoſitions les plus incroyables.

M. *** prétend qu'il y a toujours eu après Salomon dans le peuple Juif une école d'illuſtres qui ont uſé, comme ce Prince, de leur liberté de penſer pour combattre l'erreur de l'immortalité de l'ame. Il nous décrit ces écoles des Prophetes ſous l'image des Univerſités.

» Je trouve après Salomon une ſucceſſion, pour ainſi dire non interrompue, de gens qui faiſoient une profeſſion ouverte de penſer librement, ce ſont les Prophetes. Il y avoit parmi les Juifs peu de perſonnes mieux inſtruites qu'eux, ils étoient élevés dans des eſpeces d'Académie qu'on nommoit les écoles des Prophetes ; c'étoit-là qu'ils apprenoient à prophétiſer,

ou plutôt ils y apprenoient à jouer des inſtrumens & à boire, deux qualités qu'ils regardoient comme très-propres pour obtenir l'eſprit Prophétique. Nous les entendons dans leurs écrits ſe déchaîner continuellement contre la Religion établie parmi les Iſraélites, avec autant de liberté que s'ils la regardoient comme un tiſſu d'impoſtures, quoique les peuples la reſpectaſſent comme inſtituée de Dieu même; en un mot, les Prophetes ont plus décrié & les Prêtres & les autres Prophetes tout inſpirés qu'ils étoient, que n'a fait l'Auteur des Droits de l'Egliſe à l'égard des Prêtres & des Prophetes de notre Iſraël qui ſont ſans inſpiration. Mais venons à la preuve de ces deux ſujets ſur leſquels les Prophetes ont uſé d'une entiere liberté de penſer. (p. 200.)"

Suivant Mr. *** les écoles des Prophetes reſſemblent à nos Univerſités, à cela près qu'au lieu que, dans ces Univerſités, ceux-là-même qui foulent aux pieds les préceptes de la Religion par leur conduite, ne laiſſent pas bien ſouvent de marquer un grand zele pour en ſoutenir les droits & la vérité; au lieu que les écoles des Prophetes n'étoient remplies que de malheureux, aſſez ſcélérats pour annon-

cer aux hommes, de la part de Dieu, des maximes qui (ſuivant Mr. ***) alloient à faire regarder la Religion comme un tiſſu d'impoſtures. Voilà les illuſtres modeles dont Mr. *** charge ſa liſte pour nous animer par leur exemple à penſer librement, & néanmoins dans la ſuite il les trouve aſſez dans le cas du D. Sacheverel, dont il parle ailleurs avec un extrême mépris, tant il ſe met peu en peine de ſouffler le froid & le chaud, pourvu qu'il ſe ſatisfaſſe, en répandant tout le ridicule qu'il peut ſur ce qui eſt un objet de reſpect pour ceux qui ont de la Religion.

Si les Prophetes avoient eu l'intention que leur prête Monſr. ***, ils auroient eu grand tort de ſe plaindre des traitemens qu'on leur faiſoit. Ils n'ignoroient pas que les loix fondamentales de l'Etat étoient confondues avec celles de la Religion, & qu'ils ne pouvoient combattre celles-ci ſans anéantir tous les droits du Peuple Juif ſur la terre de Canaan, & ſans violer des loix dont l'obſervation étoit preſcrite ſous peine du dernier ſupplice.

Tout ce que Mr. *** ſe donne le ſoin de raſſembler des écrits des Prophetes pour preuve de leur prétendue fureur à renverſer la Religion ſe réduit à deux choſes:

ſes: ils cenſuroient vivement les Sacrificateurs, & les Miniſtres publics de la Religion: & ils travailloient à ramener le Peuple de ſon attachement exceſſif pour l'extérieur dont il faiſoit le tout de la Religion, ſe permettant au reſte d'en violer les loix les plus eſſentielles.

Le zele des Prophetes les animoit à reprendre ceux qui, par leurs vices, leurs erreurs, & leurs ſuperſtitieuſes interprétations de la loi, travailloient à renverſer dans les eſprits des Peuples l'idée de la véritable Religion. Ces mêmes Prophetes affligés de voir avec quelle affreuſe négligence on abandonnoit cette loi ſi raiſonnable, ſi ſainte, ſi auguſte que Dieu avoit prononcé lui-même avec tant d'éclat, & tant de majeſté, cette loi dont l'obſervation avoit attiré ſes faveurs ſur les Patriarches, en mémoire deſquels Dieu avoit encore de l'indulgence pour ſon Peuple, tout ingrat & tout corrompu qu'il fût, preſſoient la néceſſité d'obſerver ces ſaintes loix, & faiſoient ſentir aux hommes le tort qu'ils avoient de leur préférer des cérémonies, dont l'obſervation ne rend l'ame ni plus raiſonnable ni plus pure, n'adoucit point les mœurs, & ne répand pas plus de beauté ſur la conduite, cérémonies que Dieu

n'avoit ordonnées que par condeſcendance pour la foibleſſe & pour les préjugés d'un Peuple groſſier, qui auroit mépriſé la ſimplicité de la Religion & qui auroit plutôt donné dans l'idolatrie, que de vivre ſans un culte pompeux, chargé d'obſervances extérieures. Ces vérités ſont ſi connues qu'on ne peut être excuſable quand on feint de les ignorer.

JOSEPHE vient enſuite, excellent modele pour nous animer par ſon exemple à penſer librement ſur la Religion; car ce Juif diſtingué & favoriſé des Romains dans le tems que ſa Nation étoit l'objet de toute leur indignation, en écrivant l'Hiſtoire du Peuple Juif au lieu de la donner fidélement, telle qu'il la trouvoit dans les ſeuls monumens qui en reſtoient, l'a déguiſée, par-ci par-là, pour s'accommoder au goût de ceux pour qui il écrivoit, & à qui il vouloit plaire. Où eſt la force de cet argument, qui n'aboutit qu'à rendre Joſephe mépriſable?

ORIGENE, qui eſt le premier Chrétien qu'il cite, a vécu & eſt mort très-perſuadé de la Religion Chrétienne, dont il a ſoutenu la vérité avec beaucoup de zele & de ſuccès. Eſt-ce en cela qu'il veut que nous l'imitions? Non ſans doute, car que ga-

gneroient par-là les libertins ? Mais *Origene* a donné trop de carriere à ſon imagination ſur les allégories, & Mr. *** & ſes amis ne ſeroient pas fâchés que les Chrétiens priſſent tous ce parti-là. Ils donneroient belle priſe à ceux qui ne ſouhaitent rien tant que des occaſions de les mépriſer.

XXVI. Il n'y eût jamais de parodie, où l'on ſe ſoit plus éloigné du ſens & de l'intention de l'Auteur dont on y emprunte les termes que fait Mr. *** dans tout ce qu'il cite de MINUTIUS FELIX. Quel ſujet de ſe féliciter, s'il pouvoit n'être pas dans la claſſe des libertins, cet *excellent Auteur qui tient le premier rang après les livres de la Bible?*

Je rapporte tout le paſſage de Mr. *** (pag. 222.) „ Cet Auteur avoit une ſi haute idée du Chriſtianiſme, qu'il avance que tous les Chrétiens étoient Philoſophes ou que tous les Anciens Philoſophes étoient Chrétiens. Et ſur ce que les Payens réprochoient aux Chrétiens qu'ils n'avoient ni temples, ni autels, ni prédication, ni aſſemblées publiques, Minutius répond comme auroit fait un libertin moderne, (car c'eſt ainſi que les Prêtres trouvent bon de qualifier les Chrétiens qui ſe mettant au deſſus des préjugés, examinent les

choſes librement & en parlent de même) Quel temple puis-je bâtir à ce Dieu, que toute la vaſte étendue de la terre ne peut contenir? Moi qui n'étant qu'un ſimple homme aime à me loger commodément, comment oſerois-je entreprendre de renfermer dans un petit édifice toute l'immenſité de mon Dieu? n'eſt-il pas infiniment plus digne de la Majeſté de cet Etre parfait de lui conſacrer un temple dans nos cœurs? Offrirois-je à Dieu en ſacrifice ces choſes qu'il a la bonté de me donner pour mon uſage? ne ſeroit-ce pas, pour ainſi dire, refuſer ſes préſens? & ne tomberois-je point par-là dans la plus baſſe des ingratitudes, ſurtout ſachant que le ſacrifice qui lui eſt le plus agréable c'eſt la juſtice, *la pureté, la ſincérité*? C'eſt pourquoi celui qui vit innocemment, l'adore; celui qui fait ce qui eſt juſte, lui ſacrifie; celui qui a en horreur tout ce qui s'appelle fraude, ſe le rend favorable; celui qui ſauve ſon prochain du danger, lui offre de toutes les victimes la plus agréable. Auſſi ſont-ce-là nos ſacrifices & notre ſervice divin; c'eſt ainſi que parmi nous le plus honnête homme eſt celui que nous regardons comme le plus religieux.

Minutius Felix fait voir dans ce beau

paſſage qu'on regardoit de ſon tems & qu'il regardoit lui-même les autels, les ſacrifices, les prédications, comme des choſes qui ne faiſoient nullement partie du culte religieux; & par une conſéquence abſolue il faloit qu'il crût que les prêtres n'étoient pas plus néceſſaires; auſſi s'eſt il ſervi des couleurs les plus vives pour nous dépeindre les maux que cauſent ces ſortes de gens, & quel étoit le bonheur de la Société avant qu'il y en eût; voici comme il s'exprime : Peut-on trouver des lieux où il ſe donne plus de rendez-vous, où il ſe faſſe plus de commerces honteux, où il ſe concerte plus d'adulteres que dans les temples & au pied des autels, & cela par les prêtres mêmes? Et ne s'abandonne-t-on point aux impuretés les plus ſales, dans toutes les chapelles dont les temples ſont pleins, avec plus de licence que dans les maiſons les plus débauchées. Mais de quelle néceſſité ſont ces prêtres? Avant qu'il y en eût au monde, oui avant qu'il y eût ni Pontifes, ni Prêtres de Cérès & de Bacchus, ni Saliens, ni Veſtales, ni Augures, les Empires des Aſſyriens, des Medes, des Perſes, des Grecs & des Egyptiens ont ſubſiſté, & même avec gloire. Enfin il faut avouer que ce ſage Romain

connoissoit bien le foible & la malice du genre humain, lorsqu'il disoit que quoique nous sussions que nos peres ne nous ont laissé que des fables & des absurdités, cependant, ce qui est insupportable, nous y donnons toute notre attention, nous en faisons toute notre étude."

Quelle conclusion prétend tirer de-là l'Auteur de la liberté de penser? La voici, que de l'aveu de Minutius Felix le Christianisme n'étoit qu'une Philosophie semblable à celle des Sages qui avoient vécu dans le sein du Paganisme. Mais pourquoi écrire contre les Payens une Apologie de la Religion Chrétienne, si on la confond avec la Philosophie de ceux qui ont fait profession extérieure du Paganisme? Il n'est pas permis d'attribuer à un Auteur dont il vient de faire l'éloge de pareilles contradictions. Il étoit aisé de connoître les vues de Minutius Felix? Les Payens étoient Idolâtres & vivoient dans la licence. Pour les ramener de ces deux excès on leur représentoit que la doctrine même des Philosophes conduisoit à reconnoître l'unité d'un Dieu, la pureté de la morale de l'Evangile & la nécessité de son observation. Ils avoient donc parmi eux des témoins contre eux-mêmes, les plus pu-

res lumieres de la raiſon donnent gloire au Chriſtianiſme en ſe faiſant jour comme des éclairs au milieu de l'épaiſſe nuit de l'idolâtrie & de la ſuperſtition. Les Payens uniquement attachés à l'écorce & à l'extérieur de la Religion mépriſoient les Chrétiens qui n'avoient ni temples magnifiques, ni ornemens pompeux dans les lieux où ils s'aſſembloient. Minutius Felix fait voir l'inutilité de toutes ces choſes, & repréſente de plus les abus que l'on en faiſoit. A cauſe de cela ne veut-il ni aſſemblées ni miniſtres, & de quelle Religion fait-il donc l'apologie ? Enfin ces paroles de Minutius Felix, *quoique nous ſachions que nos peres ne nous ont laiſſé que des fables; cependant nous y donnons toute notre attention*, &c. par où cet Apologiſte de la Religion Chrétienne, exprime l'aveuglement & l'opiniâtreté infiniment déraiſonnable des Romains attachés au Paganiſme, M. *** les répete comme une parodie, qu'il ſe fait un plaiſir d'appliquer à la Religion, dont les faits ſont ſi bien établis & le culte ſi raiſonnable. Si Minutius Felix a uſé de la liberté de penſer, le fruit de ſon attention & de ſon examen a été de l'éclairer ſur la vérité & la nature de la Religion Chrétienne, il a démêlé ce

en quoi elle consiste, d'avec un extérieur en quoi elle ne consiste pas, quoique les mauvais Chrétiens le regardent à peu près comme l'essentiel, & que les Déistes voudroient qu'on n'y vît rien d'autre afin de pouvoir la décrier entiérement.

XXVII. Mr. *** n'insere *Synesius* dans son catalogue, que pour avoir occasion d'alléguer un conte sur la résurrection, comme si la vérité d'un dogme étoit ébranlée, dès que parmi ceux qui le croient, il s'en trouve à qui il arrive de l'appuyer sur des preuves qui manquent de force.

XXVIII. L'Auteur de la liberté de penser voudroit bien pouvoir répandre ses soupçons d'Athéisme, sur un Savant aussi célebre que le Chancelier BACON; mais ce qu'il en cite fait voir en même tems & la foibleſſe & la malice de ses efforts. Ce grand homme s'est déclaré contre la superstition, il panchoit donc vers l'extrémité opposée; quelle conséquence! Lorsque des gens peu amis de la Religion exercent leur esprit à faire l'apologie de l'Athéisme, si on les soupçonne d'y avoir du panchant & que ce soupçon les incommode, leurs amis se récrient vivement sur la calomnie, & pourquoi donc répandre ces soupçons sur un grand homme par-

parce qu'il a vivement écrit contre la ſuperſtition ? Mais, dit Mylord Bacon : (pag. 229.) „ La Nature a mis dans toute créature vivante une eſpece de ſouci & de crainte pour la conſervation de ſa propre vie & de ſon être, pour aller au devant & réſiſter aux maux qui peuvent lui arriver ; cependant cette Nature n'a pu s'empêcher d'y entremêler des craintes vaines & frivoles; en ſorte que ſi on pouvoit pénétrer dans l'intérieur de ces créatures, on trouveroit qu'elles ſont pleines de terreurs paniques : ſurtout les hommes & particuliérement ceux du vulgaire, qui dans des circonſtances mêlées de dangers & d'adverſités ſont en proie à mille ſuperſtitions, qui ne ſont que des frayeurs paniques." Que ſignifie cela ſi ce n'eſt que les hommes ſe trouvent naturellement tels, c'eſt-à-dire naiſſent & ſont élevés d'une telle maniere, que leur cœur ſe trouve ſouvent expoſé à de vaines frayeurs. Qui eſt-ce qui ignore que ces expreſſions *La Nature nous a faits tels*, *La Nature nous a refuſé*, &c. ſont des expreſſions peu juſtes, mais qu'un long uſage a tellement autoriſées que ceux-là même qui ne les approuvent pas ont de la peine à s'en abſtenir toujours. Ce que Bacon diſtingue le vulgaire des au-

tres, fait bien voir que ce qu'il attribue à la Nature, il le regarde comme un effet de l'éducation, car il n'y a pas deux natures, deux cauſes (intelligentes ou aveugles,) qui préſident, l'une à la formation du vulgaire, & l'autre à celle des hommes d'un plus haut rang.

XXIX. Enfin Mr. *** acheve de ſe moquer de ſes lecteurs, quand pour les encourager à penſer librement, par le ſuccès de ceux qui s'étant ſervis de cette liberté ſe ſont rendus plus vertueux, il nous cite *Thomas Hobbes*, à qui il attribue la lâcheté de s'être attaché par politique au parti des rigides les plus grands ennemis de la liberté de penſer. *Hobbes* nous fait concevoir les hommes comme naturellement ſi libres qu'ils ſont en droit de faire tout ce qu'il leur plaît, ils ſe lient par des pactes & s'impoſent des obligations par des traités qu'ils font les uns avec les autres. Mais qui les a obligés à faire ces traités? Qui que ce ſoit; or s'ils s'impoſent eux-mêmes des loix, ils peuvent donc eux-mêmes les révoquer, de ſorte que par les principes d'*Hobbes* tous nos devoirs tombent par leur fondement.

Hobbes mérite ſi peu d'être mis au nombre des partiſans de la liberté de penſer

qu'il établit le Prince Juge ſuprême de tous les articles de la Religion, & ne reconnoît pour véritables & bons ſujets que ceux qui n'ont d'idées & de volonté que ce qu'il plaît au Prince, qu'ils en aient; mais en nous ſoumettant en eſclaves à la tyrannie des hommes, il nous affranchit des loix de Dieu. Il nous apprend à ſecouer ſon Empire & à ne le point craindre. En voilà aſſez pour mériter l'éloge de défenſeur de la liberté de penſer.

XXX. Si l'Auteur du Traité que j'examine parle ſincérement dans les éloges qu'il fait de l'illuſtre TILLOTSON & dans les paſſages qu'il en rapporte, s'il ne ſe propoſe en cela aucune vue ſecrete, je ne ſais point l'accorder avec lui-même, & je ne puis comprendre comment un homme qui paroît reſpecter & chérir un Théologien du premier rang, de qui il n'a tenu qu'à lui de recevoir de juſtes, d'aimables & de grandes idées ſur la Religion, a pris plaiſir à ſemer par tout ſon ouvrage, des traits propres à faire douter de cette Religion des lecteurs négligens & diſpoſés à l'incrédulité & à faire de cette maniere un chaos & de ſes ennemis & de ſes défenſeurs. Si Mr. *** n'a pas eu l'intention mauvaiſe, il faut avouer qu'il a écrit

avec une extrême négligence, & qu'il s'eſt exprimé avec ſi peu de circonſpection, qu'il paroît n'avoir eu en vue que d'ébranler la Religion & n'avoir fini par les éloges de ce célebre Archevêque, que pour dépaſſer ſon lecteur, ou pour avoir le plaiſir de remplir ſon ouvrage du pour & du contre.

XXXI. Ce que cet Auteur fait conſtamment ſentir à toutes les pages de ſon livre, c'eſt un extrême mépris du gros des Eccléſiaſtiques. Il abuſe le penchant imaginaire à les imaginer. Je conçois fort bien de quelle maniere une forte averſion pour les miniſtres de la Religion peut inſenſiblement engager à prendre de l'éloignement pour la Religion même. Le cœur humain va bien vîte dans ſes déciſions, il confond ordinairement les objets entre leſquels il trouve quelque liaiſon, & il aime à ſe perſuader que ce qui lui déplaît à quelques égards mérite de lui déplaire en tout.

C'eſt de tout tems que les hommes ont jugé de la divinité par les miniſtres qui faiſoient profeſſion de la ſervir, & qui, par cette raiſon, en devroient avoir une plus parfaite connoiſſance.

On ne ſauroit imaginer une cauſe plus

vraiſemblable de l'extravagance des Payens de l'Orient, à adorer leurs pagodes & à ſe repréſenter la Divinité ſous des images également groteſques & monſtrueuſes, dont les unes ne ſont propres qu'à faire rire, & les autres qu'à faire peur. Il y a apparence que des prêtres bien nourris & bien bourſouflés, la plûpart d'une ſévérité affreuſe & inſultante, affectant un ſourire impertinent, tous d'une taille & d'une démarche ridicule, furent les premiers modeles, dont on tira des images pour être des objets de culte; ces prêtres pleins d'admiration pour leur reſſemblance, & ravis de ſe voir admirés & adorés juſques dans leurs images, conſacrerent l'erreur. Mais nous avons des gens qui, auſſi fous que ces Orientaux, raiſonnent ſur les mêmes principes, quoiqu'ils en tirent de tout autres concluſions. Ils jugent de la Religion, de même que ces peuples groſſiers, par les défauts de ceux qu'ils en croient les miniſtres. Mais au lieu de reſpecter ces défauts comme font les peuples d'Orient, ils ſe croient en droit de les mépriſer & de mépriſer avec eux la Religion, qu'ils en croient, mal à propos, la ſource. Ils ont grand tort, ſans contredit, & cette maniere de penſer eſt ſi ridicule,

que ceux-là même qui penſent ainſi, n'en veulent point convenir, ils ſe cachent leur faute à eux-mêmes. Mais s'ils ont tort, il faut avouer auſſi que ceux qui donnent lieu à leur faute & qui leur fourniſſent les occaſions de ſe tromper de cette maniere, ont de grands reproches à ſe faire. C'eſt à quoi je voudrois qu'on penſât plus ſouvent.

Vous vous ſouvenez, Monſieur, d'un jeune Seigneur en qui vous reconnoiſſiez de même que moi, bien des vertus & des qualités très aimables; cependant il n'avoit que très-peu & preſque point de Religion; & quelle en a été la cauſe? Vous le ſavez encore, la brutalité d'un pedant Eccléſiaſtique qui l'avoit fiérement & groſſiérement cenſuré. Il y a des eſprits qui ne reviennent pas dès qu'ils ſe ſont une fois révoltés; les paſſions, les objets ſenſibles, les plaiſirs & la diſſipation achevent ce que le dépit a commencé. Il ſeroit bien à ſouhaiter que les miniſtres de la Religion craigniſſent de donner lieu à des écarts de cette nature, & d'avoir à ſe reprocher des imprudences, dont les ſuites peuvent devenir ſi fatales. Il faut de l'adreſſe pour corriger, mais il ne faut que de l'orgueil pour cenſurer. Ils doivent regarder com-

me le plus grand des malheurs de renverſer le Thrône de Jéſus-Chriſt dans les cœurs des hommes, qui ſont ſoumis à leur conduite, par un trop grand empreſſement à y établir leur Domination. Les Proteſtans ſurtout qui ont toujours dans la bouche les hauteurs du clergé Romain pour les condamner, doivent ſoigneuſement étudier leur cœur pour découvrir s'il ne renferme point quelques ſemences de ces penchans impérieux qui ſe fortifiant peu à peu, ont enfin fait de l'Égliſe une eſpece de Monarchie Temporelle. Pour moi je ne puis jamais penſer, ſans en être affligé, à la vanité & à l'impudente fierté de ce Conſiſtoire de la Rochelle qui ſous un prétexte de zele, eût l'audace de cenſurer le Roi de Navarre, cenſure qui pût bien ébranler, dans ce Prince, la bonne volonté qu'il avoit pour les Réformés, & la changer en un dégoût dont ils ont éprouvé les ſuites. Nathan étoit Prophete, il étoit chargé d'un ordre exprès de Dieu; cependant de quelle circonſpection n'uſe-t-il pas? Il ne va à ſon but que par des détours innocens; auſſi ſa modeſtie & ſa circonſpection produiſit tout l'effet que l'on pouvoit s'en promettre. Mais s'il s'étoit laiſſé gouverner par des mouvemens d'am-

bition, il auroit pris le parti de cenſurer & de gronder d'un plein ſaut ſon Souverain. Un de ces Miniſtres Rochelois auroit ſans doute cru avilir la dignité de ſon caractere, ſi dans une audience particuliere il s'étoit jetté aux pieds de ce Prince, pour le ſupplier, au nom de tous les Réformés, de ne plus expoſer dans la ſuite, par ſes écarts une Religion à laquelle il faiſoit tant d'honneur par un grand nombre de vertus heroïques, & de ne porter pas avec le ſcandale, la déſolation dans le cœur d'une infinité de Chrétiens, dont il faiſoit les délices & les eſpérances. Mais enfin dans quelque deſordre que tombent les miniſtres de la Religion, il y auroit de l'extravagance à en conclure que la Religion n'eſt pas Divine en elle-même, car Dieu n'a promis nulle part de la ſoutenir, en faiſant de tous ceux qui ſe mêlent de l'annoncer, autant d'anges & de ſaints, il ne viole point les loix de la Nature ſans néceſſité, & de la maniere dont les choſes ſont établies dans le monde il faudroit miracle ſur miracle, pour faire que tous les Eccléſiaſtiques fuſſent, je ne dis pas des anges & des ſaints, mais ſeulement des hommes raiſonnables. L'envie, l'eſprit de bagatelle, l'eſprit de parti, l'entêtement pour

des

des privileges, la pédanterie, la licence, voilà ce qui regne dans les écoles, où on les forme, & ſouvent dans les plus célebres écoles. Et ce mal n'eſt pas prêt à finir, c'eſt au contraire une néceſſité qu'il ſe perpétue, car les diſciples deviennent naturellement ſemblables à leurs maîtres, & ſurtout à des maîtres redoutables à ceux qui ne les imitent pas, & devenus maîtres à leur tour, ils ſe font des diſciples ſemblables à eux. Mais la propagation de ces deſordres contribue à relever les ſoins de la Divine Providence qui ſuſcite, de tems en tems, à ſon Egliſe d'heureux génies qui, par la force de l'excellent naturel qu'il leur donne & par le ſecours de ſa grace, s'élevant au deſſus des défauts d'une mauvaiſe éducation, ne ſe font pas moins aimer par leur douceur & par leur modeſtie, que reſpecter par l'étendue & par la netteté de leurs lumieres. Il s'en faut beaucoup que tous les Eccléſiaſtiques ne reſſemblent aux *Sacheverel* & aux *Atterbury*. On en trouve & en bon nombre, qui ſont infiniment éloignés des extravagances de l'un & de la brutalité de l'autre; on en trouve dont les mœurs tout aimables portent le caractere de la doctri-

ne dont ils publient la divinité. Par le moyen de ces hommes choisis, & de ces vaisseaux d'élite, d'un côté, & d'un autre encore plus par la simplicité & la clarté avec laquelle la parole de Dieu nous présente tout ce qu'il est essentiel de savoir & de suivre, la promesse de Jesus-Christ s'accomplit, son Eglise subsiste & se soutient sans que les conseils & la puissance de l'enfer soient capables de la détruire, sans que la tyrannie de ceux qui devroient être des modeles de modération, & sans que les ténebres dont obscurcissent les voies de salut, & les épines dont les hérissent ceux qui devroient uniquement s'appliquer à les applanir & à les rendre aisées à suivre, puissent empêcher ceux qui ont à cœur de *vivre selon la vérité & la piété*, (*Tit.* 1.) d'en venir à bout & de s'avancer dans cette route qui conduit au Créateur qu'ils adorent.

XXXII. VOILA, Monsieur, les remarques qui me sont venues dans l'esprit, en lisant avec quelque attention le *Discours sur la Liberté de Penser*. Elles sont, comme vous vous en ferez apperçu, très-simples, & il n'est point nécessaire d'être savant pour défendre la Religion contre les coups qu'on

lui porte dans cet ouvrage, qui pour répondre à ſon titre, auroit du tendre à l'affermir.

Au reſte je trouve tant de ſatisfaction à eſtimer les autres hommes, & j'ai tant de répugnance à condamner qui que ce ſoit, que tout autant de fois qu'il m'eſt arrivé de tomber dans quelque page de ce Traité, où l'Auteur m'a paru penſer juſte, & faire un meilleur uſage de ſon attention & de ſa liberté d'examiner, je me ſuis fait des reproches de l'avoir repris ailleurs & dans la crainte de m'être trompé, j'ai toujours relu avec une extrême attention, & plein de défiance pour mes premieres vues, ce que j'avois pris la liberté de combattre; mais par-là auſſi je me ſuis toujours plus convaincu, que, ſoit de deſſein prémédité, ſoit faute de circonſpection, ce livre eſt ſemé de tout ce qu'on auroit pris ſoin d'y répandre, ſi on l'avoit écrit en vue d'engager les hommes à renoncer à la Religion, ſous prétexte de les inviter à faire uſage de leur liberté de penſer, & de leur droit d'examiner.

Je connois des gens que cet Ouvrage a troublés. J'en connois qu'il a ébranlés & peut-être y en a-t-il qu'il a plus fait que d'ébranler. Il faudroit avoir bien peu de

commerce avec le Monde, & avoir bien peu réfléchi ſur la maniere dont on vit, & dont on penſe aujourd'hui, pour ignorer que la plûpart des hommes ſaiſiſſent avec empreſſement tous les prétextes qui s'offrent de douter de la Religion, & que la corruption de leur cœur prête toute ſa force aux plus légeres objections, par où on eſſaye de la combattre. Peut-être n'a-t-on jamais vu les hommes plus eſclaves de l'ambition & de la ſenſualité; jamais le bien n'eut tant d'appas, & on ne peut rien ajouter ni à l'ardeur qu'on a pour l'acquérir, ni à l'extravagance avec laquelle on le diſſipe. Mais en même tems on n'eſt plus aſſez ſtupide pour s'imaginer qu'on peut porter auſſi loin qu'on le fait, la débauche, la fierté, l'envie, la fraude, ſans ceſſer pourtant d'être Chrétien, & on ne ſauroit aujourd'hui ſe tranquilliſer par de ſi groſſieres illuſions; les eſprits ſont plus éclairés, il faut opter, & on ſe trouve dans la néceſſité, ou de renoncer à des paſſions chéries, ou de ſe perſuader que la Religion, qui les condamne, n'a que de vaines terreurs à y oppoſer. L'inſtinct des paſſions ne manque pas de devenir l'unique régle de ce choix, dès qu'on ſait venir à bout de s'éblouïr par quelque fauſ-

ſe lueur, & de ſe perſuader qu'on a la raiſon de ſon côté, en même tems qu'on choiſit conformément à ſes inclinations. On peut juger par-là des obligations qu'a la Société à ces Sages de nouvelle datte, à ces Génies ſublimes & charitables, dont l'eſprit, libre de prévention, fournit au reſte des hommes des raiſons pour les diſpenſer de ſe corriger de leur vices.

Mais encore une fois ſi l'Auteur du Traité de la liberté de penſer n'eſt pas de ce nombre, s'il penſe ſur la Religion comme l'illuſtre Archevêque, par les éloges duquel il finit, & ſi, dans les mouvemens de ſon indignation pour ceux qui, par leurs mauvais raiſonnemens, de même que par leur conduite, deshonorent une Religion à la gloire de laquelle ils devroient tout ſacrifier, il lui eſt échappé des expreſſions dont il n'a pas prévu toutes les conſéquences, je lui fais dès ce moment toutes les excuſes imaginables, de ce qu'il m'eſt arrivé de combattre comme ſiens, des ſentimens dont il eſt fort éloigné.

XXXIII. Je croyois, Monſieur, avoir fini, mais vous voulez encore quelques remarques ſur la lettre du Médecin Mahométan & ſur un petit livre apologétique de M. *** dedié à M. *Pfaff*. Les voici en peu de mots.

C'eſt le ſort de la République des Lettres qu'un bon original y ſoit toujours ſuivi de pluſieurs mauvaiſes copies. Monſieur de la Bruyere a vu la quatorzieme édition de ſes Caracteres, & tel les a imités qui peut-être n'a pas vu débiter la premiere. L'Epitre Dédicatoire de Mathanaſius a diverti ſes Lecteurs; à ſon imitation l'Auteur d'un Supplément au Traité que je viens d'examiner a dédié ſon ouvrage à M. *Pfaff*, parfaitement honnête homme, Théologien de la meilleure intention du monde & très-reſpectable par ſa piété & par ſes vertus. Il ne convient pas à un homme qui tient pour l'innocence de l'erreur, de traiter ſi rudement ceux en qui il reconnoît encore quelque préjugé. Ces tours & ces airs de mépris révoltent les plus modeſtes même, & ce n'eſt pas là le moyen de faire des Partiſans à la liberté de penſer, il faut plus de douceur & plus de *prudence*, j'ajouterai même plus de *charité*. On ſait de quelle maniere on inſtruit la jeuneſſe dans les écoles & ſurtout dans les écoles de Théologie. On ſait avec quelle application le zele des maîtres accoutume les Diſciples à plier ſous l'autorité & à redouter les ſuites & les dangers d'un examen entiérement libre de prévention. Cela poſé, il me ſemble qu'on doit convenir qu'il y a tel Théologien à

qui un Tolérant, pour agir conformément à ſes principes, doit, de bonne grace, paſſer au moins ſept préjugés, pour un dont il voudra bien ſe donner la peine de revenir. C'eſt beaucoup de reconnoître qu'il y en a, & c'eſt une eſpece de miracle que d'oſer inſpirer aux lecteurs de ſon parti le courage de s'en défier.

J'en dis de même de la lettre du Médecin Mahométan : c'eſt une miſérable copie d'un ouvrage très-ingénieux, *L'Eſpion dans les Cours des Princes Chrétiens*.

L'Auteur de cette lettre ſuppoſée, pour enlever aux Chrétiens un argument dont ils ſe ſervent contre la Religion des Mahométans, change l'état de la queſtion. Il ne s'agit point de ſavoir ſi Mahomet a été en droit d'entreprendre les premieres guerres qui lui ont réuſſi, & au cas qu'il n'ait pas toujours eu la Juſtice de ſon côté, ſi des Princes Chrétiens n'ont pas été dans de ſemblables torts, & n'ont jamais travaillé à ſe rendre plus puiſſans par des uſurpations. En un mot il ne s'agit point de ce que les Chrétiens ont fait, contre les préceptes de leur Religion & les maximes de Jeſus-Chriſt ; ni de ce que peuvent avoir écrit, pour leur juſtification, des Docteurs qui ſe ſont laiſſés ſurprendre par quelque intérêt & par quelque faux zele. Mais

voici dequoi il s'agit. Depuis Jeſus-Chriſt juſqu'au ſiecle de Conſtantin, certainement la Religion Chrétienne n'a du ſa propagation qu'à ſa vérité; tout autre ſecours lui manquoit. Si Mahomet a été envoyé de Dieu pour établir une Oeconomie plus parfaite encore que celle de l'Evangile, d'où vient que ſa Religion s'eſt répandue par des voies ſi inférieures en perfection à celles par où l'Evangile s'eſt étendu? Je ne vois rien que de naturel dans l'établiſſement de la Religion Mahométane & j'y vois des duretés que l'Auteur de la lettre condamne dans les Chrétiens avec raiſon, car elles ſont contraires à l'Evangile. Un prince heureux & redoutable paſſe au fil de l'épée ceux qui oſent lui réſiſter, il traite favorablement ceux qui embraſſent ſa Doctrine; & pour ceux qui plient ſous ſes premieres menaces, ſans adopter ſes ſentimens, il leur fait grace de la vie, mais il les charge d'un plus rude joug que les autres. L'ont-ils mérité? Mais pourquoi n'ont-ils pas d'autres yeux, ou pourquoi ne ſont-ils pas hypocrites?

Mahomet a rétabli la Polygamie & le droit d'avoir des concubines que l'Evangile avoit fait diſparoître, je joins ces deux articles en un. On ne ſauroit diſconvenir que l'Evangile ne mette plus d'égalité entre

tre le ſort de l'homme & celui de la femme. Or là où il a plus d'égalité, il y a plus d'équité. Parmi les Mahométans le ſort des femmes eſt infiniment inférieur à celui des hommes. Cela devroit paroître bien injuſte à ceux ſur-tout qui en font un ſi grand cas, que le Paradis même ne ſeroit point un Paradis ſans leur commerce. Une exceſſive jalouſie, & toute la dureté des précautions qu'elle fait prendre, ſont des ſuites néceſſaires de la Polygamie, & ces ſuites en entraînent d'autres très-préjudiciables à la Société, & qui s'oppoſent à la félicité & à la perfection du genre humain. L'eſprit des femmes qui vivent dans la retraite & l'eſclavage languit ſans culture, & les hommes qui ne voient que des eſclaves reſtent dans l'impoliteſſe & la groſſiéreté.

Le dernier article où l'on affecte de juſtifier les imaginations des Mahométans ſur la félicité céleſte, ne ſauroit même faire rire que des gens de la plus groſſiere ſenſualité. Mais des eſprits qui ſe comptent du premier ordre s'applaudiſſent de l'approbation de ces gens-là.

Si la félicité du Paradis étoit imparfaite, dès qu'une eſpece de plaiſir y manqueroit, il faudroit que les bienheureux vécuſſent éternellement dans l'imperfection. Ils de-

vroient jouir du plaiſir de la bonne chere, & de toutes ſes ſuites. Mais qui ne ſait, par ſa propre expérience, que ſouvent un nouveau genre de plaiſir fait évanouir tout ce qu'on avoit de goût pour d'autres. Je me ſouviens fort bien que, dans mon enfance, je ne comprenois pas qu'on pût être heureux quand on ne ſe plaiſoit pas à de certains amuſemens qui m'étoient chers, & aujourd'hui j'ai perdu juſqu'à l'idée du plaiſir que j'y trouvois. La félicité du Paradis ſeroit imparfaite & indigne de la préſence de Dieu qui en fait le fonds, ſi des voluptés corporelles détournoient la plus noble partie de nous-mêmes, de ſe livrer toute entiere aux douceurs qui conviennent infiniment mieux à ſa nature.

Les Mahométans, & les Déiſtes même, reconnoiſſent une Puiſſance au deſſus de la Nature, & capable par conſéqent de faire des miracles. Suppoſons donc un enfant qui dans l'âge, où l'on n'a encore aucune idée de l'amour, a plus de goût & de talens pour les ſciences, qu'on en ait jamais vu dans aucun homme fait : ſuppoſons qu'il n'a qu'à s'appliquer pour découvrir ce qu'il cherche, qu'il n'a qu'à prendre la plume pour mettre au net les vérités les plus compoſées, qu'il ne fait jamais d'efforts inutiles ; & que ſes

efforts ne ſont jamais fatigans, que ſa vie eſt une ſuite perpétuelle de deſirs d'apprendre toujours plus, & du plaiſir d'acquérir ſans ceſſe de nouvelles connoiſſances. Il n'y a point d'homme à qui la vue de la vérité ſoit chere & qui ait éprouvé la ſatisfaction qu'elle donne, qui ne regardât comme extravagant celui qui s'aviſeroit de plaindre le ſort de cet enfant privilégié, parce qu'il ne ſeroit jamais détourné de ſes délicieuſes occupations, par des voluptés groſſieres. Il n'y auroit pas là moins de ridicule que dans les imaginations d'un chaſſeur qui trouveroit qu'il manque un grand point à la félicité des Savans, le plaiſir de courir les bois, ou d'un berger qui les plaindroit de n'avoir jamais le plaiſir de paître des chevres & de voir ſon propre troupeau mieux nourri que celui de ſon voiſin.

Le droit de penſer librement n'eſt point un droit de mettre en parallele l'extravagance avec la vérité, & de ſe rendre l'avocat de toutes les bizarreries qui peuvent venir dans l'eſprit. Nous vivons dans l'obligation de chercher la vérité de tout notre cœur. Nous devons craindre de lui égaler l'erreur & la recevoir en ſa place. Voilà pourquoi nous ne devons point nous payer de mots vuides de ſens, ni nous rendre à des pro-

poſitions dont on n'allegue point de preuve, ou dont les preuves nous paroiſſent ſans force. On ne ſauroit nous ravir ce droit & nous défendre de remplir cette obligation, ſans la plus injuſte tyrannie. Mais ſous prétexte qu'aucun homme n'eſt en droit d'aſſujettir notre maniere de penſer à la ſienne, de s'en rendre Juge & de nous punir de nos erreurs ; ſe faire un plaiſir de contredire les ſentimens reçus, affecter des routes ſingulieres, chicaner les preuves les plus fortes, & ſe dérober à leur évidence, quand elles ſont propoſées par les autres, pendant que d'un autre côté on ſe rend aux probalités les plus minces, qu'on les adopte avec une entiere indulgence, qu'on les étale avec confiance & avec hauteur, quand on les a inventées ſoi-même, c'eſt abuſer du plus ſacré de tous les droits & de la plus indiſpenſable de toutes les obligations.

Fin du ſecond & dernier Tome.

TA-

TABLE
DES
ARTICLES.

TOME PREMIER

DISCOURS SUR LA LIBERTE' DE PÉNSER.

INtroduction. pag: 1.

SECTION. I.

Définition de la Liberté de Penſer prouvée par les raiſons ſuivantes. 4

I. *C'eſt un droit qui appartient à tous les hommes.* 5

II. *C'eſt le ſeul moyen de ſe rendre parfait dans les ſciences.* 6

III. *Sans ce moyen on tombe dans toutes ſortes d'abſurdités.* 16

IV. *Que c'eſt agir contre la raiſon que de preſcrire des bornes à notre penſée.* 37

V. *Les avantages de la Liberté de penſer; on inſiſte ſur-tout ſur un de ces avantages très conſidérable.* 41.

SECTION. II.

C'eſt une obligation indiſpenſable de penſer avec liberté ſur les ſujets mêmes où l'on prétend preſcrire quelque réſerve: tels ſont la Nature & les Attributs de Dieu, la Vérité & l'Autorité des Ecritures, avec

le ſens qu'elles renferment, &c. preuves de cette propoſition. 47

I. *La premiere tirée de la néceſſité qu'il y a que toute perſonne ait ſur ces différens points une véritable opinion ſelon même ceux qui nient cette Liberté.* 48

II. *Que l'obligation où l'on eſt d'avoir quelque opinion que ce puiſſe être, conſiſte uniquement dans la liberté d'y penſer librement.* 50

III. *Qu'il n'y a point d'autre remede que cette Liberté contre la Superſtition qui eſt un ſi grand mal.* 52

IV. *Le grand nombre de ceux qui ſe piquent de révélation rend cette obligation indiſpenſable.* 60

V. *L'établiſſement des Miſſions que l'Angleterre entretient dans les Pays étrangers ſuppoſe l'obligation de penſer librement.* 62

VI. *Le but de l'Evangile, & de la voie de la Prédication, dont Jeſus-Chriſt & les Apôtres ſe ſont ſervis, établiſſent cette obligation.* 65

VII. *Que la conduite du Clergé eſt une preuve de cette obligation.* 69

Mais ſurtout leurs Diviſions touchant la Nature de Dieu & de ſes Attributs. 70

Leurs Diviſions touchant les Livres ſacrés, leur Autorité & leur Sens. 77

Leurs Ouvrages font voir qu'il y a des points de doctrine enſeignés dans l'Egliſe, qui ſe contrediſent, & qui ſont contraires à la Raiſon. 109
Leur aveu qu'il ſe trouve des abus, des défauts & de fauſſes doctrines dans l'Egliſe. 113
Ils font profeſſion de ne pas dire la Vérité & ils blâment ceux du Clergé qui ont aſſez de candeur pour la dire. 117
Ils donnent des noms odieux d'Athée, &c. aux Chrétiens qui paroiſſent les plus raiſonnables. 121
Ils rendent le Canon des Ecritures incertain. 122
Ils rendent incertaines les paroles même de l'Ecriture en prouvant qu'elles ont été changées, altérées, &c. 124
Ils rendent publics les argumens des Libertins, des Athées, des Déiſtes, &c. 128
Les retranchemens & les changemens qu'ils font dans les livres qu'ils mettent au jour ou qu'ils traduiſent. 129
Concluſion de la II. Section. 138

SECTION. III.

Réponſes aux objections qu'on fait contre la Liberté de penſer. 140
I. *Réponſe à l'objection tirée de l'incapacité*

des hommes pour penſer ſur les matieres de ſpéculation. *ibid.*

II. *Réponſe à l'objection tirée de la diverſité d'opinions, préjudiciable à la Société, qui naîtroit de la Liberté de penſer.* 142

III. *Réponſe à l'objection, qu'en penſant librement, on tombe aiſément dans l'Athéiſme.* 147

IV. *Réponſe à l'objection, qu'on doit ſe repoſer ſur les lumieres des Prêtres comme on ſe repoſe ſur celles d'un Médecin ou d'un Avocat.* 151

V. *Réponſe à l'objection, que l'avantage de la Société demande que les hommes croyent, comme vraies, certaines opinions eſſentiellement fauſſes.* 157

VI. *Réponſes aux invectives qu'on débite ordinairement contre ceux qui font un libre uſage de leurs penſées.* 166

Que ceux qui font profeſſion de la Liberté de penſer ſont néceſſairement vertueux. 169

Que malgré les perſécutions auxquelles ceux qui penſent librement ont été expoſés en tout tems cependant les plus grands hommes de tous les tems ont fait profeſſion de cette Liberté; tels ont été

1 *Socrate.* 173

2 *Platon.* 176

3 *Ariſtote.* 179

4 *Epi-*

4 *Epicure.* *ibid.*
5 *Plutarque.* 183
6 *Varron.* 187
7 *Caton le Cenſeur.* 188
8 *Cicéron.* *ibid.*
9 *Caton d'Utique.* 196
10 *Seneque.* 200
11 *Salomon.* 203
12 *Les Prophetes.* 210
13 *Joſephe l'Hiſtorien* 216
14 *Origene.* 219
15 *Minutius Felix.* 221
16 *Syneſius Evêque d'Afrique.* 225
17 *Mylord Bacon.* 229
18 *Hobbes.* 230
19 *L'Archevêque Tillotſon.* 231
LETTRE *d'un Médecin Arabe, à un fameux Profeſſeur de l'Univerſité de Hall en Saxe ſur les reproches faits à Mahomet.* 241

TOME SECOND.

EXAMEN DU DISCOURS SUR LA LIBERTÉ DE PENSER.

Avertiſſement. v
I. *Dans quel eſprit on a fait cet examen.* 1
II. *Néceſſité de réfléchir librement.* 3
III. *En quel ſens on doit renfermer dans de*

certaines bornes la liberté de penſer. 7
IV. *Expreſſions peu exactes de l'Auteur ſur le ſujet de la Bible.* *ibid.*
V. *Deſſein de Dieu dans l'Ecriture ſainte.* 14
VI. *Utilité des ſciences humaines pour entendre l'Ecriture.* 18
VII. *De la Clarté de l'Ecriture ſainte par rapport à la Morale.* 20
VIII. *Réflexions ſur l'obſcurité des preuves dont l'Auteur ſe ſert pour établir la liberté de penſer.* 24
IX. *Réflexions ſur la troiſieme preuve.* 26
X. *Réflexions ſur l'Article VII. de la ſeconde Section.* 31
XI. *Méthode d'examiner raiſonnablement.* 35
XII. *Comment on peut parer aux inconvéniens de l'examen.* 39
XIII. *Souvent ceux qui paroiſſent être dans des ſentimens oppoſés ſont moins éloignés qu'il ne ſemble.* 43
XIV. *But de la Section II.* 50
XV. *Réflexions ſur les paroles de Taylor & les conſéquences que l'Auteur en tire.* 52
XVI. *Netteté de l'Ecriture dans l'eſſentiel.* 72
XVII. *Le Traité de la Liberté de penſer va à deux concluſions très différentes.* 74
XVIII. *De l'intégrité de l'Ecriture.* 76
XIX. *Contradictions de l'Auteur.* 89
XX. *Si l'on doit tolérer les Athées.* 101

XXI. *Réflexions ſur les modeles que propoſe l'Auteur.* 108
XXII. *La Doctrine de l'Evangile conduit à la plus parfaite amitié.* 111
XXIII. *De Séneque & des Stoïciens.* 131
XXIV. *Des ſentimens de Salomon.* 134
XXV. *De l'Immortalité de l'ame.* 149
Origene. 178
XXVI. *Minutius Felix.* 179
XXVII. *Syneſius.* 184
XXVIII. *Bacon.* *ibid.*
XXIX. *Hobbes.* 186
XXX. *Tillotſon.* 187
XXXI. *Des préjugés contre les Eccléſiaſtiques.* 188
XXXII. *Concluſion.* 194
XXXIII. *Examen de la Lettre d'un Médecin Arabe.* 197

Fin de la Table.